(2)
UL.AI

LIBRAIRIE ALAIN BRIEUX
48, rue Jacob . 75006 PARIS
Tél. 42 60 21 98

Inv. No 14326 19 97

Case No

22501462985

JULES CYR
MÉDECIN INSPECTEUR ADJOINT
A VICHY

Scènes de la Vie Médicale

34

PARIS
LIBRAIRIE, J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, RUE HAUTEFEUILLE

1888

Tous droits réservés.

...y
...ory
...ing
and ...
of ...e

UL. AI

PROLOGUE

L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR

— *Monsieur, j'ai là, dans ma poche, des scènes de la Vie Médicale que je voudrais bien faire jouer... Pardon! le mot* scène *m'a un peu influencé, ou suggestionné : c'est faire éditer que je voulais dire.*

— *Ce sont des comédies tirées du monde médical ?*

— *Pas du tout : ce sont des récits, des esquisses, des scènes enfin dont la Vie Médicale, très accidentée comme vous le savez, m'a fourni le sujet.*

— *Alors, c'est comme qui dirait les* Scènes de la Vie de Bohême, *de Murger...*

— *Ou comme les* Scènes de la Vie du Clergé, *de George Eliot ?... Pas plus l'un que l'autre. Non, ce que je vous apporte n'a ni l'entrain étourdissant et la verve comique du premier, et encore moins la haute sérénité et l'intérêt psychologique de l'autre, pas plus*

que le caractère général qu'on peut attribuer à ces deux ouvrages.

— Est-ce une sorte de roman médical dialogué ?

— Nullement.

— Est-ce...

— Vous n'y êtes pas... Peut-être même serai-je un peu embarrassé pour vous définir ce que c'est. Supposons que vous soyez médecin.

— Je me mettrai d'autant plus aisément dans la peau d'un médecin qu'en somme je suis un peu de la grande famille médicale.

— Parfaitement. Eh bien ! supposez, par exemple, que vous soyez arrivé devant la première femme que vous avez eue à accoucher sans trop savoir comment vous alliez vous y prendre, et en songeant aux conséquences aussi fâcheuses que diverses de cette inquiétante situation...

— Oui, ça a pu être drôle.

— Drôle..., et pas drôle aussi. Enfin, nombre de médecins se sont trouvés, à leur début, dans une pareille situation, et c'est une de celles que j'ai essayé de retracer.

— C'est pris dans le vif de la profession, cela.

— Supposez encore que vous ayez cru être atteint d'un mal inexorable, d'un mal qui ne pardonne pas,

qui ne vous laisse qu'un répit de courte durée : vous voyez d'ici les transes par lesquelles doit passer le médecin, qui ne peut se faire d'illusion sur la gravité de son cas...

— Encore une scène de la Vie Médicale... : pas gaie, celle-là.

— Il n'y a pas que des choses gaies dans notre profession... Supposez encore qu'une dame ait voulu profiter de la facilité qu'on a de causer intimement avec son médecin, pour essayer de lui persuader que si Joseph est resté... Joseph, c'est que Mme Putiphar s'y est mal prise...

— Encore une scène de la Vie Médicale ?

— Mais certainement.

— J'aime mieux cette dernière, puisque, en ce moment, la mode est... Enfin, je crois maintenant me rendre compte de ce que vous avez voulu faire... Et tout cela vous est arrivé ?

— Ah, mais non ! Ceci est arrivé à Pierre, cela est arrivé à Paul, une autre chose à Jacques, une quatrième à moi, et ainsi de suite. J'ai trouvé plus commode, dans ces récits, de mettre en avant toujours le même individu, un praticien quelconque, que j'ai baptisé du premier nom venu : pur artifice de narrateur, pure mise en scène.

— Au fond, ça m'est égal que le héros de ces histoires soit multiple... C'eût été peut-être plus piquant qu'il n'y eût que des souvenirs absolument personnels; mais enfin, le livre me va tout de même... Vous n'avez pas oublié, tout naturellement, de faire une préface?

— Pas du tout; je n'en ai pas fait : ce genre de livre n'en comporte pas.

— Ce n'est pas mon avis. Il m'en faut une absolument; nous ne publions jamais de livre sans préface... C'est aussi indispensable que le potage avant le dîner.

— Eh bien! puisque c'est ainsi, prenez la petite conversation que nous venons d'avoir comme potage — je me trompe, comme préface, — et servez chaud.

SCÈNES

DE LA

VIE MÉDICALE

MON

PREMIER ACCOUCHEMENT

Quand je passai mon cinquième de doctorat — il y a beau temps de cela, quelque chose comme deux cent cinquante lunes, — je ne savais presque pas un mot d'obstétrique ; et il y parut bien à l'examen. A cette époque, déjà lointaine et presque légendaire, on n'était pas — il faut bien le dire — à beaucoup près outillé comme aujourd'hui pour cette partie si importante de l'éducation médicale : l'enseignement de l'obstétrique était si bien dans l'enfance que les trois quarts, peut-être même les quatre cinquièmes des étudiants passaient leur thèse sans avoir fait ni même vu faire un seul accouchement. En présence d'un pareil état de choses,

que pouvaient des examinateurs, sinon être indulgents ?...

Je me rappelle, comme si c'était d'hier, le petit speech bien senti de ce bon professeur Pajot après l'examen, en sortant de la Charité :

« Monsieur, vous ne savez pas les accouchements; mais vous en êtes convenu tout à l'heure avec tant de candeur et de bonne foi, et j'ai lu dans votre figure tant de bonne volonté que je ne vous ai pas donné de boule noire. Et pourtant, vous ne l'eussiez pas volée ! Mais vous me promettez sérieusement, n'est-ce pas? de vous y mettre, et vite, car, il n'y a pas à dire, ce soir même on peut venir vous chercher pour faire un accouchement, et, malheuheureux que vous êtes, comment vous y prendriez-vous ?

— Je vais m'y mettre très sérieusement, monsieur Pajot, vous pouvez y compter, répliquai-je avec la plus parfaite sincérité; c'est le seul moyen que j'aie, quant à présent, de vous témoigner ma gratitude.

Comme je n'écris pas un roman, je ne vous dirai pas que, le hasard aidant, je fus appelé le soir même; non, il s'écoula environ quatre à cinq mois, pendant lesquels je passai ma thèse, et pendant lesquels aussi je tâchai de mettre à profit les conseils de mon examinateur, en repassant les notes

du cours de Pajot, en cherchant à me graver dans la tête ses pittoresques aphorismes que j'avais soulignés au crayon bleu sur mes notes, et en y ajoutant quelques courtes lectures de manuels. J'en étais ainsi arrivé à être assez content de moi — il est vrai que je n'étais pas très difficile — et en soupesant mon stock de connaissances obstétricales, j'envisageais sans la moindre crainte la perspective de faire sur le vivant l'essai de mon profond savoir, de mon expérience théorique.

Il y avait à peine deux mois que j'étais à Fleuriais, le petit pays où je débutais, quand, un matin, je suis réveillé par un violent coup de sonnette, et après un court colloque entre le visiteur matinal et la bonne, celle-ci accourt me dire :

— Monsieur, c'est pour la femme à Ballard ?

— Quelle femme à Ballard ?

— Eh ! Monsieur sait bien, la femme au menuisier qui est là-bas au bout de la Grand'rue, au tournant de la route de Rouen.

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle a...., elle a, qu'elle est, paraît-il, en mal d'enfant, et que c'est pour ça qu'on vient chercher monsieur au plus vite.

Cet appel pressant et irrémissible me fit passer un froid par tout le corps, et eut pour résultat que, brusquement, en un clin d'œil, tout mon bagage

obstétrical s'évanouit : c'était un véritable effondrement. Il me semblait qu'un vide complet venait de se faire à l'instant dans la case cérébrale réservée à la science des accouchements ; tout était subitement oublié, je ne savais plus rien, rien ! J'étais absolument dans la situation d'un général, très confiant auparavant dans la solidité de ses troupes et qui, au moment du danger, devant l'ennemi, se voit tout à coup abandonné et réduit à l'impuissance. Ah ! si Pajot eût été canonisé, avec quelle ferveur je l'aurais invoqué ! Si seulement, me disais-je, le souvenir de ses notes pouvait me revenir à point nommé, au moment opportun...?

Heureusement, le menuisier demeurait à l'extrémité du village, et j'espérais bien que pendant le temps que je mettrais à me rendre jusque-là — dix bonnes minutes — j'aurais le loisir de reprendre mes esprits, et de recouvrer le sens qui m'était le plus nécessaire pour l'instant, le sens obstétrical, c'est-à-dire la pleine possession, la perception bien nette de mes notions antérieures et la faculté de les employer correctement.

En route, continuant à me prendre pour un général momentanément abandonné de ses soldats, je tâchai donc de rallier mes troupes éparses et fuyantes, c'est-à-dire mes souvenirs de cours et de lectures : ils arrivèrent sans ordre, pêle-mêle, et se

mirent à danser dans ma tête une étrange sarabande : cela formait quelque chose de confus, où je ne distinguais rien de précis, et d'où émergeaient quelques lambeaux d'aphorismes formant un ensemble des plus incohérents.

C'est dans cet état d'esprit que j'arrivai chez le menuisier. En apparence, j'avais mon aplomb habituel; mais, intérieurement, je n'étais pas très rassuré sur l'issue de l'événement, que je qualifiais d'aventure désagréable, mais inéluctable.

— Ah ! monsieur le docteur, comme vous vous êtes fait attendre, me cria le mari, du pas de sa porte.

— Comment ? Mais je n'ai pris que le temps de venir.

— Si vous saviez comme elle s'impatiente, ma femme ? Elle est tout le temps à me dire : « Mais il ne viendra donc pas, ce médecin ! »

Je monte jusqu'à la chambre de la malade, et je me trouve en tête à tête avec trois commères, plus la mère de la jeune femme, toutes plus disposées à critiquer qu'à bien accueillir le *nouveau médecin*, épiant chacun de mes actes, tout en remuant dans la chambre et ayant l'air de se rendre utiles.

Après examen, fait d'une main très inexpérimentée et à peu près inconsciente de ce qu'elle touchait, — mais qui est-ce qui s'en apercevait sauf.

moi ? — tous les visages anxieux se tournèrent vers moi, et les quatre femmes me lancèrent à la fois la même interrogation :

— Eh bien, monsieur le docteur, ça va-t-il être long ?

M'armant de toute mon assurance et de toute ma gravité, je répondis :

— Je crois que nous avons du temps devant nous; mais, vous savez, en pareil cas, le plus malin peut s'y tromper..... Par conséquent, il faut s'attendre à tout et être prêt.

Ce disant, je passai une inspection rapide des préparatifs faits en vue de l'événement. En réalité, je ne savais rien quant au temps même approximatif qui nous séparait du dénouement; mais il fallait bien paraître le savoir. Là-dessus, je partis, prétextant mes courses habituelles, et j'annonçai que je ne tarderais pas à revenir voir comment ça marchait.

Pour dire vrai, j'étais bien aise de me retirer pour me recueillir un peu, et même — puisqu'il faut l'avouer — pour jeter un rapide coup d'œil sur mon *Manuel d'accouchements*, — mon *Petit Penard* — et remettre ainsi un peu d'ordre dans mon modeste bagage de connaissances obstétricales, pour le moment assez en désarroi. Tout en faisant ma tournée, et en donnant à droite et à gauche des nou-

velles évasives sur l'état de la jeune femme, je ne laissais pas que d'être un peu préoccupé par mon accouchement.... S'il y a quelque difficulté, me disais-je, quelque mauvaise présentation, une complication quelconque, comment vais-je m'en tirer ?

Je rentrai donc chez moi. En quelques minutes j'eus repassé mes notes d'accouchement, tout comme s'il se fût agi d'un examen. Puis, je m'armai des fers, et essayai de les manœuvrer, commençant tantôt avec la branche mâle, tantôt avec l'autre..... Je voyais bien que ça marchait mal, mais qu'y faire ?.... Alors, je pris machinalement le gros bouquin de Cazeaux.

— Mais il y a de quoi se noyer là-dedans, me dis-je; non, ce n'est pas ça qu'il me faut pour le moment.

Et je rejetai le volume, mécontent de moi, et en définitive très embarrassé. Ah ! je vous prie de croire que je n'étais pas fier.... Mais le temps de réfléchir était passé ; il fallait faire œuvre de ses dix doigts.

L'émotion aidant, et aussi la température — car bien que seulement en avril, la température était exceptionnellement chaude, — j'étais en nage quand j'arrivai de nouveau auprès de ma malade. En prévision de l'événement prochain, on avait activé le feu dans la grande cheminée, et comme on n'osait pas ouvrir et qu'il y avait constamment

quatre ou cinq personnes dans la pièce, je vous laisse à penser quel air on pouvait respirer là-dedans. Je ne sais vraiment pas comment la malade, déjà confinée derrière ses rideaux, n'asphyxiait pas dans une telle atmosphère. Je ne fis peut-être que cela de bon dans l'assistance que j'apportai en pareil cas, ce fut à peu près le seul service que je rendis, mais j'eus conscience que c'était bien réellement quelque chose, et que si le bébé qui allait faire son entrée dans le monde trouvait à sa première respiration un peu d'oxygène à sa portée, c'est à moi qu'il le devrait. Aussi, malgré les protestations des commères, j'ouvris la fenêtre toute grande, sans me préoccuper des *purésies* ou des *fuxions de poitrine* que, d'après elles, je n'allais pas manquer de donner à la mère et à l'enfant. Une chose qu'elles ne voulaient pas admettre non plus, c'est qu'il pût y avoir utilité à maintenir le feu bien allumé tout en laissant la fenêtre ouverte : c'étaient là deux choses qui, pour elles, ne pouvaient pas aller ensemble.

Un peu réconforté par cet air pur, je me remis à la besogne ; mais, je fus obligé d'en convenir *in petto*, je ne savais pas mieux que deux heures auparavant où en était ma patiente : avait-elle fait quelques pas vers le dénouement ? C'est ce que j'aurais été incapable d'affirmer.

Pendant que je pataugeais, cherchant les éléments d'une réponse, à peu près vraisemblable, aux interrogations dont j'étais assailli, tout d'un coup je me sens inondé jusqu'au coude par un flot de liquide : c'était la poche des eaux qui venait de se rompre. Victoire! pensai-je en moi-même, le reste va suivre. Je me hâtai d'annoncer que, suivant toute probabilité, la mère n'allait pas tarder à être débarrassée.

Comme je n'écris pas pour les gens du monde, mais seulement pour des médecins, je ne crois pas utile d'entrer dans des détails plus techniques. Je ne me sens d'ailleurs pas de force à lutter avec Zola, qui a plusieurs fois esquissé ce sujet éminemment naturaliste, et toujours avec une nouvelle recherche du détail exact, mais dont l'intérêt *documentaire* ne saurait toucher les médecins.

Tout en m'essuyant et me séchant de mon mieux devant le feu, j'encourageais la patiente qui jusque-là avait supporté ses douleurs très bravement, poussant seulement de temps à autre une sorte de grognement, mais déchirant son mouchoir à belles dents. L'entourage piétinait dans la chambre d'un air plus affairé; on changeait une cuvette de place, on jetait du bois au feu, on remettait un peu plus d'eau dans les cafetières, on donnait une cuillerée de vin sucré à la malade.

A un moment où j'étais pas mal agacé, une des commères me demanda s'il y avait moyen de savoir si ce serait un garçon ou une fille, et, sans attendre ma réponse, elle raconta que, dans le village voisin, un médecin, « en mettant son oreille dans le nombril de la femme en travail, reconnaissait le sexe de l'enfant, parce que, quand c'était un garçon, il donnait à chaque instant des coups de pied dans cette partie du ventre ». Je ne pus m'empêcher de rire de cette interprétation fantaisiste de l'auscultation obstétricale. Voyant qu'elle avait du succès, la bonne femme, qui avait la langue bien pendue, continua :

— Je me suis aussi laissé dire qu'il y a certains mois de l'année où on fait surtout des garçons, et d'autres où l'on ne fait guère que des filles.

— Eh bien ! vous direz de ma part à celui qui vous a conté ça qu'il est né dans le mois où on ne fait que des malins.

Et tout le monde de rire, et la commère plus fort que les autres.

Une bonne partie de l'après-midi s'était ainsi passée, et nous n'avançions pas. Naturellement, chacune des femmes présentes émettait son opinion sur la situation, sans s'inquiéter autrement de moi que si j'avais été bien loin :

— Si l'on faisait ceci ?... Si l'on faisait cela ?...

Quand la Mariette a eu son enfant, elle a été très longtemps où ça ne marchait plus du tout; on lui a fait prendre un breuvage et c'est venu en un clin d'œil.... Etc., etc.

Bref, c'était énervant.

Moitié par agacement, moitié pour faire quelque chose, je me mets à formuler et j'envoie chercher de quoi hâter le travail, ou du moins ce que je supposais devoir aider au résultat. A peine la femme qui s'était chargée de la commission fut-elle partie, que je regrettai d'avoir fait cette ordonnance, et je me demandai si réellement cette intervention était bien opportune.... Et si cela allait amener un résultat opposé, me disais-je, ou quelque complication ?.... J'étais très ennuyé.

Je me rappelai alors fort à propos une statistique que j'avais vue le matin même, et d'après laquelle 75 à 80 pour 100 des accouchements se terminaient heureusement, sans complication et sans intervention d'aucune espèce. Il faudrait que j'eusse vraiment bien peu de chance, me disais-je, pour que mon cas ne fît pas partie de cette belle majorité qui me rassurait un peu.

Mais toutes ces réflexions ne m'en rendaient pas moins fort perplexe quant à l'utilité de ce que j'avais envoyé chercher. Pendant ce temps, on pestait autour de moi : cette fois, ce n'était plus

au médecin qu'on en avait, mais à la femme qui s'était chargée de la commission ; il était évident, pour moi, qu'elle devait jaboter avec toutes les commères qu'elle rencontrait sur sa route et je trouvais qu'elle faisait fort bien, car je n'étais nullement pressé de la voir rentrer.

Elle arriva pourtant, avec sa drogue, reçut sans s'émouvoir une grêle de reproches sur sa lenteur, et me dit tranquillement : « Nous allons voir enfin si ça ne fera pas aller plus vite. »

Mais au moment où je tendais le verre à la malade et où j'allais peut-être retarder indéfiniment le dénouement si attendu, survient une contraction plus forte que toutes les autres, accompagnée cette fois d'un cri perçant, et j'avais à peine eu le temps de poser précipitamment le verre sur la table de nuit, que l'enfant était presque projeté dans mes mains.

Je poussai un soupir de soulagement : de la malade ou de moi, je ne sais lequel se sentit délivré d'un poids plus lourd. Je remerciai en moi-même dame Nature d'avoir si bien mené les choses à bonne fin, sans ou malgré ma participation, et après avoir donné les soins habituels, je regagnai ma demeure le cœur léger.

Les suites furent des plus simples ; il ne se produisit pas le moindre accroc, ni pour la mère, ni pour l'enfant.

En définitive, je passai dans le pays pour avoir fait un très heureux début dans la pratique des accouchements..... Voilà comme on écrit l'histoire.

Trois semaines plus tard, — à la campagne on s'attarde moins à garder le lit qu'à la ville, — la jeune mère, escortée de ses parents, venait m'apporter... les dragées du baptême.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à partir de ce jour je me suis mis plus sérieusement et surtout plus fructueusement à l'étude de l'obstétrique, pour laquelle cependant, je dois le dire, je n'ai jamais eu autant de goût.... que Chimène pour Rodrigue.

MON MARIAGE

Etant étudiant en médecine, j'ai rêvé, comme la plupart de mes camarades, qu'à mes débuts dans la pratique je serais appelé dans une famille riche pour y soigner une jeune fille « abandonnée de tous les médecins », que je ferais une cure miraculeuse, que je ne manquerais pas de m'éprendre de ma malade, que la jeune fille sauvée par ma science me vouerait un amour éternel, et enfin que les parents, pour me témoigner leur reconnaissance, ne trouveraient rien de mieux que de consentir à notre union, en y ajoutant une très grosse dot, ce qui ne gâte jamais rien — du moins, dit-on, car l'expérience me manque à ce sujet. — Je pourrais donc vous dire que le roman rêvé à vingt ans, je l'ai réalisé à trente..... Après tout, pareille aubaine est arrivée ailleurs que dans les livres, et, rien que parmi mes connaissances, j'en vois deux ou trois qui ont eu cette chance-là.

Eh bien! je suis obligé d'avouer que les choses ne se sont pas du tout passées ainsi pour moi, bien que j'y aie mis toute la bonne volonté désirable. Oh ! elles se sont passées très simplement...., si simplement même que je me demande s'il vaut la peine de parler de mon mariage. Mais puisque c'est une existence de praticien que je raconte, cet événement y a une assez grande importance pour ne pas le passer sous silence, quelque dénué qu'il soit d'imprévu et de romanesque.

La profession médicale a largement de quoi disposer à la tristesse : ce spectacle incessant de la souffrance et de la mort n'est certainement pas de nature à faire naître des idées bien souriantes. Heureux donc doit être le praticien si, en rentrant chez lui, fatigué et maussade, il trouve son foyer embelli et égayé par la présence d'un être sympathique qui, par le charme de son esprit et ses qualités de cœur, est capable d'opérer une diversion agréable, qui est en un mot une véritable compagne... Toutefois, j'étais encore trop nouvellement entré dans la carrière pour en connaître déjà les amertumes et les tristesses, et ce n'est certes pas là ce qui m'aurait entraîné vers le mariage.

Dès le début de ma pratique, je m'étais persuadé que je ne pourrais conquérir une situation solide de clientèle qu'à partir du moment où je serais marié.

Par conséquent, me disais-je, le plus tôt sera le mieux. Néanmoins, je ne me sentais pas d'un caractère à traiter cela en affaire, et à me marier dans le plus court délai possible, sauf à ne faire au besoin qu'un mariage de convenance, de raison. Que j'en eusse le droit ou pas, je savais d'avance que je serais difficile à certains points de vue. Du reste, j'étais résolu à ne pas m'occuper de cette question d'une façon active et suivie, et de laisser provisoirement au hasard des circonstances le soin de me tirer d'embarras.

Quand j'arrivai dans le petit pays où je m'étais décidé à vivre, et à user du droit, que me conférait mon diplôme, de médicamenter mes semblables, je ne tardai pas à devenir le point de mire de plusieurs familles où on avait quelque jeune fille à caser. Je n'étais pas, si l'on veut, un brillant parti, puisqu'on me savait à peu près sans le sou et que le côté « espérance » était nul ; mais j'étais un « monsieur », et dans une localité où pareille denrée était très rare, cette qualité était à considérer. La femme de l'adjoint, qui passait dans le pays pour une marieuse de première force, avait dit à quelques personnes que je n'avais pas le temps de m'occuper de mariage, que d'ailleurs je ne connaissais pas encore assez l'endroit pour cela, mais qu'elle se chargeait de la chose et qu'elle saurait bien me trouver ce qui me convenait le mieux.

Au bout d'un certain temps, je finis par comprendre, à certains indices auxquels de moins clairvoyants que moi ne se seraient pas trompés, que deux partis se dessinaient assez nettement, ou plutôt m'étaient préparés par la « belle marieuse » comme on l'appelait, la grosse marieuse, comme je me la désignais.

L'un était représenté par la fille d'un des plus riches cultivateurs, belle fille blonde; bien bâtie, bien plantée, paraissant avoir un excellent caractère, mais avec des mains qui gantaient du 7 1/2, et des pieds en proportion; bref un splendide modèle pour la sculpture — les extrémités un peu fortes ne font pas peur, paraît-il, aux sculpteurs... Je pensai, peut-être à tort, que l'intelligence ne devait pas être le côté brillant de cette jeune fille, et je restai froid devant ce beau marbre qui avait pour socle une forte dot.

L'adjoint ne manqua pas de me faire remarquer qu'en épousant cette jeune fille je bénéficierais immédiatement de la popularité dont son père jouissait dans le pays, ce qui me permettrait, la fortune aidant, de me lancer dans la politique au cas où je viendrais à me fatiguer de la médecine. Cette considération, à laquelle je ne m'étais certes pas attendu, n'eut aucune prise sur moi. Je n'aimais pas la politique — oh ! mais pas du tout, — et

j'aimais ma profession avec toute l'ardeur du néophyte. Rien donc ne put me convaincre que ce fût là le parti de mes rêves.

La marieuse, de son côté, me dit aussi et me répéta que je faisais une grosse sottise de ne pas épouser cette belle fille, m'assurant qu'elle était très bien élevée, très bonne, que j'en ferais ce que je voudrais en la stylant convenablement, et qu'en peu de temps je la trouverais parfaitement adaptée à sa nouvelle situation. Je lui donnai raison sur tous les points....., mais je ne me suis jamais repenti de ne pas l'avoir écoutée.

Le second parti était la fille d'un bourgeois, ancien quincaillier retiré des affaires après avoir amassé une jolie fortune. Du papa, il n'y avait rien à dire : c'était ce qu'on pouvait attendre d'un petit commerçant, rien de plus, rien de moins; mais la maman était d'un commun achevé, sans aucune espèce d'éducation, quelque chose d'inénarrable. Sa fille aurait-elle été la plus séduisante de la terre, rien que pour ne pas subir une pareille belle-mère, je ne me serais jamais décidé à l'épouser. Sauf cela, en effet — mais il n'y avait réellement pas moyen de passer là-dessus, — la marieuse n'aurait pas eu, je crois, grand'peine à me persuader que c'était là un parti très acceptable : brune — peut-être un peu trop, — la taille bien prise, les

mains petites, les yeux vifs, l'air intelligent et éveillé, ayant reçu une assez bonne éducation, cette jeune fille avait, en somme, la plupart des qualités que je recherchais chez ma future..... Mais, avec une pareille belle-mère, il n'y fallait pas songer ; et ce ne fut pas long.

Un jour, — la chose fut-elle fortuite, ou avait-elle été préparée, c'est ce que je ne saurais dire, — dans une de mes visites, je rencontrai auprès d'une de mes malades une jeune fille tout à fait charmante, et qui me plut à première vue. Simple et pleine de distinction, causant avec la réserve d'une jeune fille, mais laissant deviner une éducation parfaite, elle me parut si différente de tout ce qui m'entourait que j'en fus tout à fait séduit. J'appris bientôt que c'était la fille d'un officier supérieur retraité qui habitait une gentille petite maison dans le haut du village, et que le père et la mère vivaient assez retirés, ne voyant que quelques rares personnes, et évitant même les occasions de faire des connaissances. Je fis prendre des renseignements : moralité, honorabilité, famille, tout excellent. La jeune fille avait reçu une éducation des plus soignées qui la mettait à la hauteur de toutes les situations : je pourrais ajouter, qu'elle avait conquis le brevet supérieur, qu'elle parlait assez bien l'anglais, qu'elle jouait à première vue n'importe quelle musique, et

qu'elle dessinait et chantait agréablement..... Mais quant à la dot, elle était à peu près nulle.

Grâce à l'entremise de quelques personnes de ma clientèle, il me fut aisé de revoir cette jeune fille en différentes circonstances, et de constater par moi-même que tout le bien qu'on m'avait dit d'elle n'avait rien d'exagéré. L'absence à peu près complète de dot était bien de nature à jeter quelque ombre sur ce tableau ; au bout d'un certain temps, cependant, le charme avait si bien opéré que ce dernier détail ne me refroidit pas : quelque chose me disait que j'avais réellement rencontré celle qui m'offrait le plus de garanties de bonheur.

Dès qu'on sut que je m'occupais de la fille de l'officier, quelques bonnes personnes — au nombre desquelles la marieuse dont j'avais refusé les partis — firent tout le possible pour empêcher l'union projetée. On vint me dire que, comme « ces gens-là » n'avaient pas de situation dans le pays, pas de relations, pas d'influence, ce mariage ne me poserait guère, et surtout ne me serait d'aucune utilité au point de vue de la clientèle, et qu'alors, mes ressources étant fort précaires, je me préparais — si la famille arrivait vite — une existence assez difficile. Toutes ces raisons ne me touchèrent guère : j'en avais bien pris mon parti, après y avoir mûrement réfléchi, et, de plus, j'étais amoureux ;

le cœur et la raison me semblaient tout à fait d'accord dans ce cas; je n'avais donc pas à hésiter.

On fit valoir les mêmes arguments auprès du père de la jeune fille, et là il y eut un peu d'hésitation. Le papa trouvait ce mariage assurément très convenable pour sa fille; il n'alléguait rien contre moi personnellement ; mais il ne jugeait pas ma position assez sûre. Je n'eus heureusement pas à discuter ce point avec lui : sa fille s'en chargea, et plaida si bien notre cause qu'elle finit par convaincre mon futur beau-père qu'avec l'amour du travail et la petite réputation que j'avais déjà dans le pays, nous arriverions bien à nous tirer d'affaire.

Quand tout fut décidé et convenu, je commençai à en faire part aux notables de ma clientèle, et chacun, tout en se croyant obligé de me faire quelque compliment banal, appréciait la chose à son point de vue étroit.

Le maire, qui me faisait un peu froide mine en raison de mes opinions politiques — bien que je ne m'occupasse jamais de politique militante, — ne manqua pas l'occasion de me dire que, dans mon intérêt, j'aurais dû épouser la fille du riche cultivateur, pour avoir un pied dans les deux camps et m'attirer la clientèle de toute opinion. Je lui

répondis que je me mariais pour moi, et non pour le pays, et que, dès l'instant que j'épousais une jeune fille très estimable, et en effet estimée de tous, on n'avait plus rien à y voir.

Puis, ce fut le tour du curé. Nous n'étions pas très bien ensemble. Dès mon arrivée dans le pays, en me rendant la visite que je m'étais cru obligé de lui faire, par déférence, il m'avait manifesté le désir d'être informé par mes soins de tous les cas dans lesquels il y aurait danger de mort, pour que le malade eût le temps de se mettre en règle avec la religion. J'avais formellement refusé d'accéder à ce désir, parce que je le trouvais inopportun et parce que je voulais rester exclusivement dans mon rôle de médecin. Il m'en avait gardé rancune, parce qu'il avait espéré, je ne sais trop pourquoi, trouver en moi un posélyte, et il n'avait rencontré qu'un indifférent.

Cependant nos rapports n'étaient pas trop tendus. Il savait déjà la nouvelle que je venais lui apprendre, et, dès les premiers mots que je prononçai, il me récita une véritable homélie.

— Attendez au moins le grand jour, monsieur le curé, pour prononcer votre discours.

— Mais au fait, docteur, il faudra que vous me fournissiez les éléments de mon petit discours, me dire ce qu'ont été vos parents, vos aïeux, ce que vous avez fait...

— Pardon, monsieur le curé : si vous n'avez que ces documents pour étoffer votre discours, vous serez forcé d'être très bref... Que voulez-vous ? Ce n'est pas ma faute si mes aïeux ne sont pas allés aux Croisades... Si vous tenez à donner en passant un coup de clairon, parlez de mon beau-père, qui a versé son sang sur plusieurs champs de bataille : vous aurez là un beau sujet. Quant à moi, à part la dissertation inaugurale obligatoire, je n'ai rien fait, sauf peut-être un peu de bien par-ci par-là, quand j'en ai trouvé l'occasion... Vous voyez, monsieur le curé, vous serez obligé de vous rabattre sur les banalités ou les beautés de la profession médicale, sur ce noble sacerdoce...

— Sacerdoce ?... Sacerdoce ?...

— Oui, monsieur le curé, un sacerdoce ! Je maintiens le mot : un véritable sacerdoce, et si vous en connaissez un qui exige plus de renoncement, plus de dévouement, plus de...

— Assez, docteur, assez ! Je vous accorde tout. C'est sur votre belle et digne profession que je me rabattrai : elle me fournira ample matière, et je ne l'épuiserai pas, parce que j'épuiserais plutôt la patience de l'auditoire... Là ! êtes-vous content ?...

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Les choses se passèrent en somme très bien : la population fut des plus sympathiques ; le maire, très sec et très raide, mais convenable ; il ne nous fit même pas attendre. Le curé fut très bien : son petit discours, parfaitement arrangé, et on ne peut mieux débité, fut de tous points excellent ; il s'étendit sur ma noble profession qui..., ma sublime profession que..., enfin il fit sonner bien haut les mots *devoir* et *dévouement ;* mais de sacerdoce, point. Le mot lui parut-il déplacé, ou irrévérencieux, ou pas juste ? Je ne sais : toujours est-il qu'il ne le prononça point... A cela près, parfait. Aussi fit-il une excellente impression sur tout le monde... Je crois bien qu'il n'avait pas été fâché de trouver l'occasion de se mettre un peu en frais d'éloquence.

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous...

Il y a, je crois, un vieux couplet, où l'on trouve à peu près ces paroles. Eh bien ! nous fîmes comme les gens de la noce : nous rentrâmes tout bonnement chez nous.

Et le classique voyage de noce, me direz-vous ?... Le voyage de noce ?... Il faut laisser cela à qui en a le temps..., et les moyens.

Le soir même de mon mariage, nous étions en

train, ma femme et moi, de deviser sur les événements de la journée, lorsqu'un coup de sonnette retentit.

La bonne accourt me demander, avant d'aller ouvrir, si elle doit répondre que monsieur est là.

— Mais certainement, lui répondis-je, puisque je suis là.

C'était un homme d'une commune voisine, distante de six ou sept kilomètres, qui venait me prier d'aller voir son enfant, très malade à ce qu'il lui semblait.

— Je savais bien, monsieur le docteur, que vous veniez de vous marier tantôt; aussi je n'osais pas trop venir vous chercher dans un pareil moment... Mais ma femme a tellement insisté...

— Mais, c'est que mon cheval est malade (ce qui était très réel), et puis, je suis un peu fatigué...

— Oh ! monsieur le docteur, si ma carriole ne vous paraît pas trop dure, elle est là, à côté, chez l'aubergiste : nous n'avons qu'à monter dedans, et je vous ramènerai. Ah ! quel service vous nous rendrez là, monsieur le docteur !

Je vis de suite que je ne m'en tirerais qu'en m'exécutant de bonne grâce, car, pour la clientèle, le médecin est un être à part qui est censé n'avoir pas besoin de manger, n'avoir pas besoin de dor-

mir, n'avoir pas besoin de se marier... Aussi, pendant que je mettais mon pardessus, je ne pus m'empêcher de dire à celle qui était ma femme depuis quelques heures :

— Voilà un échantillon de la vie que mène l'homme dont tu vas désormais partager l'existence.

UNE CONSULTATION

Je soignais, il y a près d'une vingtaine d'années, le fils unique d'un riche industriel, garçon de seize à dix-sept ans qui, à part une certaine susceptibilité du côté du larynx, jouissait d'une santé parfaite et offrait toutes les apparences d'un sujet très normalement développé. Cette susceptibilité du côté du larynx, très évidente, ne se manifestait d'ailleurs que par des symptômes purement locaux; mais elle n'en était pas moins le point noir qui désolait les parents et leur faisait toujours craindre quelque extension aux bronches et aux poumons. Au moindre enrouement, ou dès que la toux prenait un peu de persistance, le spectre de la phthisie semblait apparaître dans la maison, et désigner le jeune homme comme sa victime la plus prochaine. J'étais tout le temps à ausculter celui qui était l'objet de tant de sollicitude; mais j'avais beau passer en revue toute la surface du thorax correspondant à l'étendue des

voies respiratoires, je ne découvrais aucun bruit anormal, rien qui fût de nature à faire concevoir non seulement la moindre crainte, mais même le moindre doute.

Néanmoins, malgré les basalmiques et malgré les sédatifs, il suffisait du plus petit refroidissement pour ramener un peu de toux et la voix voilée; souvent même, il était impossible de trouver la moindre cause. Je ne voyais d'autre raison à ces petits accrocs, à cette susceptibilité exagérée, que l'excès même de précautions dont on entourait le jeune héritier : température constamment trop élevée, surcharge de vêtements, de cache-nez, de foulards; mais quand je venais à émettre timidement cette idée, on me répondait invariablement :

— Ah! docteur, si nous ne prenions pas tant de précautions, il y a longtemps qu'il ne serait plus là, ce cher enfant; il est si délicat!

Les parents ne voulaient pas en démordre : leur fils avait toujours été délicat, il était très à surveiller, et on ne pouvait prendre à son égard trop de précautions. Aussi, un jour qu'ils étaient plus tourmentés que d'habitude au sujet du jeune homme, la mère, en m'accompagnant après une visite que je venais de faire, me dit :

— Docteur, nous avons parfaitement confiance en vous, et la preuve, c'est que nous avons tou-

jours suivi aveuglément les conseils que vous nous avez donnés, soit pour nous, soit pour notre enfant...

— Oui, madame, au dorlotage près ; car, vous savez, je trouve que vous le tenez trop dans du coton.

— Vous avez peut-être raison, mais c'est notre idée, et je crois qu'elle ne nous a pas trop mal réussi jusqu'à présent. Mais néanmoins, nous sommes inquiets sur notre fils, et nous serions bien aise d'avoir l'avis d'une célébrité médicale.

— Rien de plus facile et de plus sage, madame. Quand vous voudrez, et qui vous voudrez.

On me proposa un des noms les plus connus de Paris. Ce n'était certainement pas celui que j'aurais désigné si j'avais été libre de choisir, parce que sa notoriété était bien plus mondaine que scientifique. J'acceptai néanmoins parce qu'en somme je n'avais aucune objection sérieuse à formuler, et rendez-vous fut pris.

Quand l'oracle arriva et qu'il vit le prétendu malade pour lequel on le faisait venir :

— Comment ! s'écria-t-il, c'est pour ce grand garçon-là que vous m'appelez en consultation ? Mais il est superbe ! Il a une mine de prospérité... Voyons, c'est bien pour lui ? Ce n'est pas une plaisanterie ?

— Parfaitement, dit la maman : je conviens que les apparences sont en sa faveur... J'espère bien d'ailleurs que son état n'est pas encore alarmant; mais enfin, il tousse constamment, il s'enroue pour un oui, pour un non; je crains que, à force, à force, il ne finisse par être attaqué de la poitrine. Et alors, il serait bien temps de se mettre à le soigner?... Notre enfant serait vite enlevé !

— Mais, madame, nous sommes loin, bien loin d'en être là, ce me semble.

— Eh ! On ne sait pas !... Notre docteur va du reste vous mettre au courant bien mieux que je ne pourrais le faire.

En quelques mots, je fis l'histoire pathologique du jeune homme, et je mis mon confrère au courant de la situation.

— Dans tout cela, chère madame, dit le maître, je ne vois pas matière à la moindre préoccupation, sous réserve, bien entendu, de ce que pourra nous apprendre un examen local plus approfondi.

Nous procédâmes donc à l'examen de la poitrine.

— Je ne vous gêne pas, messieurs? demanda la maman... Je suis si anxieuse que j'aurais bien aimé assister à l'examen que vous allez faire. et aussi pour veiller à ce que mon fils ne se refroidisse pas.

— Vous pouvez rester là, madame, repondit mon confrère : vous ne nous gênez en rien... Les pa-

rents, d'ailleurs, aiment assez, en général, être auprès des leurs en pareille circonstance. Restez, madame, restez.

En même temps, il me prie de commencer l'examen.

Je me mets à ausculter très attentivement en arrière et en avant : je ne constate rien de louche; les bruits respiratoires me paraissent tout à fait normaux. Je pratique ensuite la percussion aussi méthodiquement que possible, et ayant l'oreille assez exercée, je me flatte de percevoir aisément un changement quelconque de sonorité. Or, je constate que la sonorité est bonne partout, et qu'il n'y a — à mon appréciation du moins — aucune différence sous ce rapport entre le côté droit et le côté gauche; et je dis au consultant : « Vous voyez, j'ai beau chercher, j'ai beau examiner le plus attentivement possible, je ne découvre rien. »

Je disais cela pour la forme, car j'avais très bien remarqué que mon confrère avait causé presque tout le temps, tout bas, avec la mère du jeune homme.

— Eh bien! alors, à mon tour maintenant, dit-il.

Et il se mit à ausculter. Au lieu de faire tenir le patient les bras croisés, comme je l'avais indiqué, il voulut qu'il tînt les bras étendus en avant; au lieu de le faire compter de trente à soixante, il lui donna le premier livre qui lui tomba sous la main, *Les*

Éléments de Cosmographie, et lui en fit lire une dizaine de ligne; puis il lui fit chanter la gamme, une octave et demie. La mère ouvrait de grands yeux et ne perdait rien de tous ces détails.

— Hum ! Hum ! fit enfin l'oracle : il y a peut-être quelque chose; cependant, j'avoue qu'il me serait assez difficile d'être bien affirmatif... Voyons un peu la percussion.

Et il se mit à percuter. Là il fut très brillant : à chaque coup qu'il donnait sur son doigt, il avait l'air de jouer à « Pigeon vole », ou de faire de la prestidigitation. A un moment donné, sa figure s'éclaira d'un sourire malin.

— Evidemment, il y a là une différence de son !

En même temps, il percutait avec insistance un point limité du côté gauche et le point correspondant du côté droit; puis, se tournant vers moi :

— Tenez, écoutez bien, mon cher confrère ; je vous assure qu'il y a là une différence de sonorité très appréciable... Quand je dis « très appréciable », je ne veux pas prétendre par là qu'elle soit énorme, mais enfin elle existe... Tenez, écoutez : tac, tac... et puis, toc, toc !... N'est-ce pas?

— Pour moi, très honoré confrère, je ne saisis pas la moindre différence.

— Ah ! pourtant, elle existe... Eh bien ! tenez, voici qui va peut-être vous convaincre. Vous allez

percuter de nouveau avec grand soin, et successivement, les deux côtés ; je vous tournerai le dos, et je me fais fort de vous dire par lequel vous aurez commencé... Je vous en prie, veuillez faire cette expérience pour me faire plaisir.

— Vous y tenez ?

— Absolument.

— Alors, très volontiers.

Le consultant nous tourna le dos, et je me mis à percuter aussi nettement que possible les deux côtés tour à tour.

— Mon cher confrère, vous avez commencé par le côté gauche.

— C'est on ne peut plus exact.

Ce ne fut qu'au moment où il se retournait que je remarquai certaine particularité qui m'éclaira singulièrement sur la finesse d'ouïe de mon consultant, aussi bien que sur son ingéniosité : il m'avait parfaitement tourné le dos pendant que je percutais, mais il s'était campé devant une glace... C'était sans doute aisé à voir, mais on se doutait si peu qu'il pût y avoir matière à stratagème, que personne ne le remarqua sauf moi, et encore peu s'en fallut, tant le tour avait été si bien joué, que je ne fusse dupé également.

Je ne dis rien, parce qu'en réalité je ne pouvais rien dire : mon confrère aurait eu trop beau jeu

pour se défendre; de telle sorte que j'assistai, et souscrivis en apparence, au petit triomphe qu'il s'était ménagé avec tant d'habileté. Il n'en abusa pas d'ailleurs.

— Madame, ne vous effrayez pas, s'empressa-t-il de dire : ce sont de simples nuances de ton qu'on n'arrive à saisir qu'à force de pratique, et qui d'ailleurs ne comportent rien d'alarmant; ça veut dire qu'il doit y avoir quelque chose du côté gauche, mais ce ne peut être rien de sérieux, car la différence de sonorité est si faible, vous avez vu, que mon confrère, malgré tout le soin qu'il y a mis, et l'habitude qu'il a du malade, n'en trouvait pas... Par conséquent, je vous le répète, il n'y a pas à s'en alarmer : il faudra s'en occuper certainement; mais pas d'inquiétude à concevoir.... Nous allons du reste en causer avec mon jeune confrère, et nous entendre sur le traitement à suivre.

Quand nous fûmes seuls, j'exprimai au consultant mes doutes sur la réalité de ce qu'il avait entendu, sans faire cependant la moindre allusion à la facilité qu'avait pu lui fournir la glace : il resta inébranlable dans ses positions.

— Voyons, mon ami, je crois que vous ne vous rendez pas exactement compte de la situation. Voilà un garçon qui tousse, et depuis longtemps : que diable! vous ne pouvez pas dire constamment

aux parents qu'il n'y a rien... C'est bientôt dit qu'il n'y a rien : mais alors, pourquoi tousse-t-il ?

— C'est bien en effet ce que m'a répondu la maman quand je lui ai dit qu'il n'y avait rien.

— Là ! Vous voyez;.... et elle a évidemment raison la maman.... Il n'y a pas à dire : il y a quelque chose. Dame! On ne trouve pas toujours... Il faut une grande habitude des malades, il faut chercher très minutieusement, et alors on trouve... car, il faut, vous savez, il faut trouver.

— Cependant, si par hasard il n'y avait rien ?

— Mais si, mais si ! Il y a toujours quelque chose. Et d'ailleurs, s'il n'y avait rien, il n'y a pas à dire, il faudrait tout de même trouver quelque chose, par ce que si vous dites aux parents alarmés que « vous ne trouvez rien », ils seront persuadés que vous ne connaissez pas votre affaire, que vous n'avez probablement pas assez de pratique, et à peine vous serez parti qu'ils manderont un autre médecin, lequel ayant l'ouïe mieux exercée ou plus de savoir faire, ne sera pas embarrassé pour trouver quelque chose ; et les parents s'écrieront triomphants : « Nous savions bien qu'il devait y avoir quelque chose, mais l'autre médecin n'a pas su le trouver »..... Vous comprenez, mon ami ?

— Je comprends parfaitement.... On peut alors admettre, dans l'espèce, que théoriquement il n'y a

rien, mais pratiquement il y a quelque chose.

— Peut-être bien, si vous voulez : cependant, je vous assure qu'il y a une petite différence de sonorité entre les deux côtés..... Eh bien ! Le résultat de ceci, c'est que voilà maintenant une maman rassurée.

— Comment, rassurée ?.... Mais tout le contraire, ce me semble, puisque vous avez trouvé quelque chose alors qu'elle pouvait croire, en se fondant sur mes affirmations, qu'il n'y avait rien.

— Vous n'y êtes pas, mon ami. Cette dame constate que son fils tousse souvent : vous lui dites que ce n'est rien, qu'il n'y a rien dans la poitrine, et qu'il n'y a pas à s'inquiéter.

— Evidemment.

— Eh bien ! cette dame continue à s'inquiéter parce que la logique veut qu'à un effet réponde une cause. Tant qu'elle n'entrevoit pas une cause vraisemblable, elle est bien plus inquiète : « C'est qu'on n'y voit pas clair », se dit-elle. J'ai trouvé une petite différence de sonorité entre les deux côtés : elle ne comprend certainement rien à cela, mais peu importe ; c'est une explication qu'on a trouvée ; et dès l'instant qu'on s'explique le pourquoi de cette toux persistante, quelque obscur et inintelligible que soit ce pourquoi, elle est satisfaite. Je dirai même que plus c'est inintelligible, plus c'est

article de foi, et plus elle est rassurée. Elle suppose maintenant, elle n'en fait même pas de doute, que puisqu'on a enfin découvert la cause, on pourra aisément faire disparaître l'effet, tandis qu'auparavant on avait tout l'air de ne savoir à quoi s'en prendre « puisqu'on ne trouvait rien »…. Y êtes-vous maintenant ?

— Je commence à comprendre.

— Je ne vous donne pas ça, bien entendu, pour de la science ; je ne prétends même pas, si vous voulez, avoir l'ouïe plus fine que vous, quoique à vrai dire ça n'aurait rien d'impossible, ayant blanchi sous le harnais, sans rien perdre de l'acuité de mes sens : mais c'est de la pratique, et de la bonne, croyez-moi.

— Ce n'est pas celle qu'on enseigne à l'école.

— Parbleu ! je le crois bien…. On vous dira que ce n'est pas de la pratique, que c'est du métier, que ce sont des ficelles…. Eh bien ! Où serait le mal ? Est-ce que les plus grands auteurs dramatiques n'en n'ont pas employé, tout en faisant du grand art, tout en faisant des chefs-d'œuvre ?…

— Vous avez peut-être raison, honoré confrère.

— Comment, peut-être ?… j'ai sûrement raison, et la preuve, c'est que ça m'a toujours réussi ; et, en définitive, un moyen qui réussit toujours n'est pas à dédaigner, voyez-vous ?… Mais, ce n'est pas

tout : il s'agit maintenant de nous entendre pour le traitement.

Nous avions tellement perdu de temps en bavardages que nous nous hâtâmes de rédiger la consultation, dont une révulsion modérée, du côté gauche, alternativement en arrière et en avant, avec un peu d'arsenic, formaient la partie la plus importante. Quand nous rentrâmes au salon, l'oracle prit de nouveau la parole.

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire tout à l'heure, chère madame, il n'y a rien d'inquiétant dans l'état de votre fils : une légère, très légère congestion du sommet du poumon gauche, et c'est tout. On en viendra facilement à bout avec les moyens dont nous sommes convenus, mon confrère et moi... Du reste, si ça avait l'air de traîner un peu, et si vous veniez à être de nouveau inquiète, je suis tout à votre disposition pour me joindre à mon confrère, et revoir ce jeune homme d'ici quelque temps.

J'accompagnai le consultant jusque hors la maison, et comme, tout en restant en termes corrects avec lui, je tenais cependant à ce qu'il comprît — ou tout au moins se doutât — que je n'avais pas été tout à fait dupe de ce que j'appellerais *le coup de la glace*, j'ajoutai, en lui disant au revoir :

— Je vous remercie de la leçon de pratique que vous venez de me donner, pratique ou métier dans

lesquels vous êtes évidemment de première force : jamais, même en m'appliquant beaucoup, je n'arriverai à avoir cette habileté, car vous poussez cela jusqu'à la prestidigitation.

— Vous êtes trop modeste, mon ami : essayez, et vous arriverez. Vous avez déjà la science..., il ne vous manque que l'art.

Et la conclusion, me demanderez-vous sans doute ?...

Oh ! elle est bien simple : c'est qu'on apprend toujours quelque chose avec un consultant.

MON DOUZIÈME ACCOUCHEMENT

J'ai fait l'historique de mon premier accouchement, parce que ce qui m'était arrivé a dû arriver à bien d'autres avant et même après moi, et qu'en parcourant ces quelques pages — si je suis assez heureux pour qu'elles viennent sous les yeux d'un de ceux-là.

. . . . . *Meminisse juvabit.*

comme dit le poète. Et puis, il m'a semblé qu'il y avait plus d'un enseignement à en tirer; mais je ne pousserai pas le sérieux jusqu'à me charger de cette dernière besogne.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue tous les accouchements qui me sont échus : pourtant, rien qu'à en noter le côté pittoresque, j'aurais de quoi défrayer nombre de pages, où l'on trouverait peut-être aussi à glaner quelques enseignements. Je pourrais notamment raconter l'histoire de certaine

version tout à fait fantastique..., où l'auteur ne fut pas très brillant. Cependant, la version à part, je puis dire que la pratique obstétricale courante, y compris l'usage de la ferraille dont je possédais assez bien le maniement, m'était devenue très familière, ce qui prouve que j'avais fini par tenir parole à cet excellent professeur Pajot.

Si mon douzième accouchement a laissé dans mon esprit un souvenir inoubliable, ce n'est pas par les difficultés qu'il a présentées, car jamais accouchement ne m'a donné moins de peine, mais par un côté romanesque et médico-légal qui, à cette époque où j'étais encore relativement novice, m'impressionna assez pour qu'aucun détail n'ait échappé de ma mémoire.

J'ai connu des confrères qui ne se trouvaient jamais mieux que hors de chez eux, et qui seraient allés voir des mendiants, à défaut d'autres clients, plutôt que de passer toute une soirée à la maison. Pour moi, au contraire, le client du soir a toujours été ma bête noire, et neuf fois sur dix j'aurais mieux aimé donner le prix d'une visite du soir, si j'avais pu ainsi me dispenser de la faire... Et je vous prie de croire que je ne roulais pas sur l'or.

C'était donc un soir de novembre : il faisait très

noir au dehors, et il tombait, depuis une bonne heure, de la pluie et de la neige fondue, à ne savoir quand ça finirait. Je pouvais être bien tranquille : j'étais à peu près sûr que personne ne viendrait me relancer par un temps pareil. Le vétérinaire risquait encore d'être dérangé ; mais moi, non. Ma femme était en train de s'escrimer sur la sonate XIV de Beethoven ; moi, je pourrais dire que je compulsais *Hardy et Béhier* ou le *Dictionnaire en Trente...* ; non ; je lisais tout simplement un volume de *Tristam Shandy*, de la petite collection Dauthereau ; ou plutôt je savourais en même temps Sterne et Beethoven.

Au moment où je faisais remarquer à ma femme qu'à certain passage le mouvement devait être plus vif, nous entendîmes avec stupéfaction une voiture s'arrêter devant notre porte, et quelques secondes après la sonnette retentit.

J'entendis qu'on faisait entrer quelqu'un.

— C'est un monsieur, vint me chuchoter la bonne, qui n'a pas voulu dire autre chose, si ce n'est qu'il tient absolument à expliquer lui-même à monsieur de quoi il s'agit. C'est un monsieur très bien.

— Docteur, me dit ce monsieur, j'ai besoin de votre ministère immédiatement.

— Comment ! Immédiatement ?

— Oui, docteur, tout ce qu'il y a de plus pressé : c'est pour une personne qui souffre, qui est sur le point d'accoucher... ; il s'agit peut-être de deux existences qui sont en quelque sorte entre vos mains... J'ai d'avance compté sur votre obligeance ; j'espère que vous ne me refuserez pas. Ma voiture est devant la porte, et je vous ramènerai. En route, je vous donnerai toutes les explications nécessaires.

Il n'y avait pas à hésiter. Je pestai intérieurement, mais je ne me fis pas trop tirer l'oreille : j'avais vu que j'avais, en effet, affaire à « un monsieur très bien », comme m'avait dit la bonne.

Nous voilà donc partis dans un excellent coupé, les jambes bien emmaillotées dans d'épaisses couvertures.

— Docteur, me dit mon inconnu, puis-je compter sur votre discrétion ?

— Quand même la loi ne m'en ferait pas un devoir, monsieur, vous pourriez compter sur une discrétion absolue, car tout médecin digne de ce nom s'en fait un honneur.

— Merci, docteur. Je regrette alors les précautions dont je me suis entouré pour venir réclamer le secours de votre ministère, précautions qui m'ont été d'ailleurs imposées, et que vous voudrez bien me pardonner..., nous pardonner.

Je remarquai alors que nous étions plongés dans une obscurité à peu près complète, car les volets en bois des portières et du devant étaient levés et laissaient à peine filtrer un mince filet de la lumière des lanternes, de telle sorte que, malgré la connaissance parfaite que j'avais de tous les environs, il m'aurait été absolument impossible de dire sur quelle route nous étions, car je n'avais même pas remarqué de quel côté la voiture avait tourné en quittant ma demeure, pas plus que je n'avais cherché, depuis ce moment, à me rendre compte dans quelle direction nous pouvions bien aller. Quelque décidé que je fusse à ne pas sortir de mon rôle de médecin, cet air de mystère ne laissait pas cependant que de m'impressionner un peu, et même de m'intriguer.

— Je vous conduis donc, docteur, — bien que cela ait plutôt l'air d'un enlèvement que d'une visite faite de bonne grâce — auprès d'une jeune personne que vous voudrez bien ne jamais reconnaître, en quelque circonstance et en quelque lieu que ce soit, de même que vous voudrez bien ne plus vous rappeler demain du service que vous allez nous rendre — car c'est un grand et même très grand service, — et dont nous vous serons toujours reconnaissants.

— Mais, en vérité, monsieur, je ne vais faire

pour vous que ce que je fais journellement pour le premier venu : qu'y a-t-il en effet de plus ordinaire, pour nous médecins, que d'apporter le secours de notre aide en pareille occasion ?

— Docteur, il y a occasion et occasion... Croyez-vous au moins que tout ira bien ?

— Dame ! sans avoir vu la personne en question, ni comment les choses paraissent se présenter, il m'est bien difficile de vous répondre à ce sujet, d'autant plus qu'il s'agit probablement d'un premier enfant, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur... Quelle belle profession que la vôtre ! Vraiment, je n'en connais pas de plus belle, de plus noble...

— Peut-être, monsieur, parce que, dominé par la situation présente, vous n'en voyez que les beaux côtés ; mais croyez bien qu'il y a des côtés ingrats ; tout n'est pas rose, allez, dans notre profession.

— C'est égal, je regrette bien de n'avoir pas suivi cette carrière.

— Cela vous aurait très probablement dispensé, dans le cas actuel, de faire sortir votre cheval par un temps pareil.

— Oui, mais cela m'aurait privé du plaisir de faire la connaissance d'un très aimable et très obligeant docteur, ce qui n'est peut-être pas rare, mais n'en est pas moins toujours fort agréable.

Tout en devisant ainsi, et en fumant un bon cigare dont la lueur intermittente éclairait notre visage, le temps passait, et la pluie cessait de tomber. La nuit devenait presque belle : la mise en scène y perdait un peu ; ce n'était plus une nuit de drame ou de mystère.

Il y avait bien environ trois quarts d'heure que nous roulions ainsi, et d'un bon train, quand la voiture s'arrêta presque brusquement. Mon compagnon descendit le premier, ouvrit une porte basse pratiquée dans un mur de clôture, et, après m'avoir aidé à descendre, dit au cocher de dételer, mais de ne pas aller se coucher. Après quoi, nous suivîmes une longue allée sablée qui, au bout de maints détours, nous amena devant le perron d'une superbe habitation.

Involontairement, le souvenir d'Anne Radcliffe et des *Mystères du Château d'Udolphe* vint assaillir mon esprit et ne s'évanouit que lorsque je fus introduit dans la chambre de la malade, où le réel me ressaisit avec l'urgence de mon intervention. On avait en effet tellement discuté, hésité et attendu avant de se décider au seul parti possible, qu'il s'en fallut de peu que je n'arrivasse trop tard.

Heureusement, tout se passa très bien : il n'y eut lieu à aucune intervention sérieuse, et, au bout de deux heures, je pus quitter la mère et l'enfant, et

donner l'assurance que, suivant toute probabilité, avec les instructions que j'avais laissées, on pourrait se passer de moi jusqu'au lendemain soir, ainsi qu'on le désirait.

Le comte — je connaissais maintenant la qualité de mon inconnu par la réponse que lui avait faite tantôt le cocher : « Oui, monsieur le comte » — le comte, donc, me reconduisit chez moi avec les mêmes précautions.

— Docteur, puisqu'on m'a fait promettre solennellement, sur la tête de l'être que vous venez de mettre au monde, d'entourer cet événement, jusqu'au bout, du plus grand mystère possible, vous me permettrez de continuer à user des mêmes moyens pour vous ramener auprès de votre cliente, et par suite, sauf s'il y avait quelque complication, de venir vous prendre tous les soirs, jusqu'à ce que vous jugiez que vos soins ne sont plus nécessaires.

Je permis tout ce que voulait le comte, et lui promis que je ne tenterais rien pour chercher à en savoir plus qu'on ne désirait m'en faire connaître ; je puis me rendre cette justice que je me prêtai le plus docilement du monde à toutes les difficultés de la situation, si bien qu'aujourd'hui encore j'en suis réduit à de vagues conjectures sur le nom des deux parents.

Cependant, tout en respectant le mystère dont il avait plu au comte de s'entourer, je ne pus m'empêcher de lui faire observer, le soir de ma seconde visite, qu'il fallait se mettre en règle vis-à-vis de l'état civil, et que j'irais, s'il le voulait bien, avec lui et une autre personne, déclarer l'enfant à la mairie.

— La loi est formelle, monsieur, à cet égard ; il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Permettez-moi, docteur, de m'entendre à ce sujet avec la principale intéressée.

Au bout de quelques minutes, il vint me rejoindre au salon.

— Mon cher docteur, madame ne veut pas entendre parler de cela pour le moment ; elle compte faire toutes les déclarations qu'on voudra quand elle sera sur pied et qu'elle sera en état de les faire elle-même ; mais, quant à laisser emporter son enfant, elle ne veut à aucun prix y consentir. Aux premiers mots que je lui ai dits à ce sujet, elle a pâli, pâli.... J'ai cru qu'elle allait avoir une syncope..... J'ai essayé de lui faire entendre raison : « Jamais, s'est-elle écriée, je ne me séparerai de mon enfant !.... » Vous savez, docteur, je la connais ; il n'y a pas à insister ; n'en parlons plus.

— La situation est un peu embarrassante pour moi, monsieur ; mais enfin, il est bien certain que personne au monde n'a le droit de violenter

madame et de l'obliger à faire ce qu'elle ne veut pas. Vous l'avez éclairée sur les conséquences possibles de son refus..... Advienne que pourra ; ma responsabilité est dégagée.

— Je vous remercie infiniment pour toute votre obligeance ; mais je sais que, pour le moment, il n'y a pas à insister ; nous n'obtiendrons rien de plus.

Je me retirai, non sans être un peu préoccupé de la situation.

Pendant le trajet pour retourner chez moi, j'essayai de nouveau de convaincre le comte de la nécessité où nous nous trouvions de remplir les formalités légales. Je ne pus obtenir de lui que cette réponse :

— Laissez-moi faire, docteur, tout s'arrangera pour le mieux ; soyez tranquille.

Je n'étais pas si tranquille que cela.

Le lendemain matin, ce fut la première chose à laquelle je pensai, et je restai soucieux en raison du rôle de complice involontaire que je jouais dans cette affaire.

Supposons, me disais-je, qu'il plaise à ce monsieur et à cette dame de ne pas déclarer à l'état civil qu'il est né un enfant à tel endroit, et qu'ils lui donnent tel ou tel nom, voilà un être qui, civilement, légalement n'existera pas....., à moins que

moi, le complice, je n'aille faire cette déclaration. Mais est-ce que je sais au juste où est né ce citoyen — car c'était un citoyen? — Dès lors, à quelle mairie irais je faire cette déclaration, et si je me décide pour l'une des quatre ou cinq qui sont dans mon rayon, pourquoi à celle-ci, plutôt qu'à celle-là?..... Et quand je dirais à l'officier de l'état civil que tel jour, vers onze heures du soir ou minuit, est né dans un château des environs un sujet mâle, que cet enfant a été mis au monde par une personne dont je ne connais ni l'âge, ni le nom, ni la situation sociale, ni le domicile réel ou apparent, en serait-il bien avancé, et trouverait-il là les éléments d'une fiche pour enregistrer ce citoyen dont on ne pourrait même pas donner la nationalité?..... Et d'ailleurs, de quel droit l'Etat, qui m'impose le secret professionnel, viendrait-il me chercher noise pour ne pas lui avoir livré des renseignements dont il ne pouvait tirer aucun parti?

Malgré ce beau raisonnement, comme je n'étais pas absolument convaincu d'être dans mon droit, je m'empressai d'aller à la mairie me mettre en règle avec l'Etat.

— Monsieur, dis-je à l'officier de l'état civil, je viens vous déclarer que j'ai assisté et aidé, il y a trente-six heures, à la naissance d'un garçon que je ne puis vous présenter parce qu'on n'a pas voulu

me le confier, et que je ne sais pas où il est, et sur lequel je ne puis vous donner d'autre renseignement.

— Où est-il né ?

— Je n'en sais rien.

— Voyons, monsieur le docteur, je ne suppose pas que vous vous soyez dérangé pour vous moquer de moi...

— Je vous prie de croire, en effet, que j'ai à faire quantité de choses plus urgentes et que je n'ai guère le temps de me livrer à de mauvaises plaisanteries. Je vous déclare donc derechef que j'ai assisté et aidé à l'accouchement d'une personne que je ne connais pas, et que l'enfant mis au monde est du sexe masculin.

— Mais encore où est-il né ?

— Je vous répète que je n'en sais rien.

— Comment ! Vous n'en savez rien ? Vous savez pourtant bien où vous avez fait l'accouchement ?

— Je vous répète pour la troisième ou quatrième fois que je n'en sais rien..., et d'ailleurs, le saurais-je, je serais en droit de ne pas vous le dire.

— Ah ! Il faudrait voir ça...

— Enfin, je ne sais pas où il est né ; mais il est à peu près sûr que c'est dans notre département.

— Vous continuez à ne pas plaisanter, monsieur le docteur ?

— Je continue à ne pas plaisanter, monsieur l'officier de l'état civil.

— Est-il né du moins sur le territoire de la commune, cet enfant mystérieux ?

— Je n'en sais absolument rien.

— Eh bien ! alors, monsieur le docteur, pourquoi venez-vous faire votre déclaration à la mairie de cette commune ?

— Evidemment, il peut être né sur le territoire d'une commune voisine ; mais, comme je n'en sais rien, et que je tenais à faire ma déclaration quelque part...

— C'est cela, vous nous avez donné la préférence.

— Je suis venu ici parce que c'est la mairie la plus rapprochée de mon domicile, et qu'il y a des présomptions — vous entendez bien, monsieur l'officier de l'état civil, je dis « des présomptions » — pour que l'enfant en question soit né dans cette commune. C'est tout ce que je puis vous dire à ce sujet.

— Eh bien ! monsieur le docteur, ce n'était pas la peine de vous déranger pour cela.

— Grand merci ! Croyez bien qu'une autre fois, en pareille circonstance, je n'y manquerai pas.

Ma démarche auprès de l'officier de l'état civil me laissa aussi perplexe qu'auparavant, et les visites

que j'eus encore à faire au château, où l'on ne me donna que des réponses très évasives, ne me tirèrent pas complètement d'embarras. J'avais beau tourner et retourner la situation, je sentais que si je n'étais nullement fautif, à mon point de vue, il n'en restait pas moins dans cette affaire quelque chose de louche où je me trouvais mêlé.

Je vous ferai grâce de toutes les suppositions que je fis relativement à cet événement : elles n'ont aucun intérêt, et n'importe qui peut en faire, et de non moins vraisemblables. Tout ce que j'ajouterai, c'est que le comte fut très généreux, ne me dit rien de plus, et que le mystère de ce château est resté plus impénétrable pour moi que ceux de la ténébreuse Anne Radcliffe.

UNE BONNE FORTUNE

C'est une opinion généralement admise — et, on peut le dire, bien fondée, — que la profession de médecin est de toutes les professions celle qui aide le plus, ou expose le plus — suivant le point de vue auquel on se place — à ce qu'on appelle vulgairement *les bonnes fortunes*. C'est même là un sujet banal de commérages, de chuchotements, d'allusions pleines de sous-entendus, et parfois aussi de récriminations plus ou moins vives de la part des gens du monde qui voient dans ce que nous considérons comme une prérogative toute naturelle, nécessaire même, une sorte de pouvoir discrétionnaire tout à fait abusif, au sujet duquel ils se montrent excessivement ombrageux.

La prérogative dont je parle est celle qui permet à un médecin de causer seul à seul avec n'importe quelle femme ; — et cette femme a le droit d'être

jeune et jolie, ou encore jeune et assez bien conservée, — sous le prétexte avoué de lui donner une consultation dont elle est toujours censée avoir le plus grand besoin. Au premier abord, en effet, cela peut paraître excessif; mais remarquez bien qu'il en est de cette prérogative, si précieuse et si enviée, comme de bien d'autres choses auxquelles l'habitude vient ôter le plus vif de l'attrait, l'attrait du fruit défendu, et par suite tout le danger, ou à peu près. Il est certain qu'à ses débuts le jeune médecin peut trouver quelque charme à des consultations qui le mettent d'emblée en relation sinon intime, du moins agréable, avec plus d'une femme séduisante que, dans toute autre profession, il n'aurait probablement jamais eu l'occasion de rencontrer et d'entretenir dans le secret du cabinet.

Il ne faut pas du reste exagérer la portée de ce danger, car le médecin ne tarde pas à être bronzé là-dessus, et, sous l'empire de sentiments très divers mais concourant au même but, le médecin ne voit bientôt plus dans toute femme jeune, encore jeune ou vieille, jolie, encore bien ou laide, qui vient le consulter, qu'une cliente et un cas, une cliente dont on veut gagner ou conserver la confiance, un cas dont il faut se tirer avec honneur..... Néanmoins, pour les gens du monde, un médecin n'est jamais bronzé là-dessus, et il aura beau faire,

à leurs yeux, il exercera toujours une *profession à bonnes fortunes*.

Mais toute médaille a son revers, et ce revers, ce sont précisément les gens du monde eux-mêmes qui, par une bizarre ironie du sort, la fournissent.

Cette facilité dont jouit la plupart du temps le médecin pour voir librement et à son aise n'importe qui de sa clientèle, peut se retourner contre lui, en ce sens que telle personne dont il ne se soucierait nullement de faire la conquête, est capable de profiter aussi de cette facilité pour tenter de faire la sienne, si la fantaisie lui en trotte par la tête. Cela s'est vu maintes fois, et se voit encore tous les jours. Les médecins arrivés à la pleine maturité sont à peu près à l'abri de ces consultations insidieuses, d'abord parce qu'ils sont moins attrayants, et puis parce que leur expérience leur permettrait de déjouer aisément ces artifices, et de ne pas tomber dans le piège qu'on leur tend. Auprès des jeunes médecins, l'attaque est plus facile : ils sont peu habitués à la défensive, et de plus le désir de plaire à la clientèle, d'une façon générale, les rend très confiants, très malléables, et faciles à prendre à l'hameçon, pourvu que la mise en scène soit assez habile et conduite par une virtuose suffisamment experte.

J'ai failli être victime, à mes débuts dans la clien-

tèle, des tentatives d'une virtuose de première force, et auprès de laquelle la langoureuse madame Putiphar n'aurait été qu'une bien petite écolière.

J'étais installé depuis quelques mois seulement à Fleuriais, lorsque je fus prié d'aller voir Mme X..., dont un des enfants était atteint de fièvre éruptive. Mme X..., bourgeoise cossue, habitait une des plus jolies maisons du pays; c'était une des notabilités de l'endroit, tant par son genre que par la situation de son mari, un des plus gros manufacturiers de la région : aussi fus-je très satisfait d'être appelé à donner des soins à ses enfants. Voilà une maison conquise, me dis-je, et une des bonnes.

Je fus reçu par Mme X... dans un boudoir très élégant, où nous restâmes quinze à vingt minutes à parler du temps, de l'enfant malade qu'on allait me montrer, des enfants en général, etc., etc. Mme X... avait une quarantaine d'années, les cheveux d'un noir de jais, très abondants, et au milieu desquels un œil inquisiteur pouvait découvrir quelques rares fils d'argent — une façon de porter discrètement le deuil de la jeunesse ; les yeux étaient noirs, le regard un peu décidé, hardi même ; mais cette hardiesse était tempérée par l'allure générale qui était assez pondérée et ne manquait pas de distinction. Mme X... portait une robe de chambre de velours grenat avec ornements et cordelière en tresse

de soie noire, et ce costume de matin lui seyeait à merveille parce qu'il cadrait très bien avec son genre de physionomie et complétait bien l'ensemble, et aussi parce qu'il atténuait dans la mesure du possible la couperose assez accentuée que la poudre rose, assez largement répandue pourtant, ne parvenait pas à masquer entièrement.

Telle quelle néanmoins, Mme X... pouvait passer pour une femme encore très agréable, et même très désirable; il était d'ailleurs aisé de voir qu'elle avait d'elle-même une opinion aussi favorable, et qu'elle devait être habituée à la faire partager.

Plus préoccupé de mon entrée dans la maison et de l'importance qu'il y avait pour moi à m'y maintenir, je songeais plus à l'enfant que j'allais voir qu'aux savantes coquetteries de la mère, auxquelles je ne prêtai guère d'attention à ce moment, et que je ne remarquai autant dire pas. Le souvenir m'en revint cependant plus tard, et je pus alors me rendre compte de l'habile crescendo des manœuvres employées.

J'examinai l'enfant avec tout le soin dont j'étais capable; je constatai que sa rougeole serait vraisemblablement bénigne, car elle se présentait avec des apparences tout à fait normales et avec une acuité très peu accentuée. Mme X.... m'ayant expressément recommandé de voir l'enfant tous

les jours, jusqu'à parfaite guérison, je fis tous les matins, pendant une dizaine de jours, une visite, à chacune desquelles Mme X.... se montrait de plus en plus aimable, et dont elle tâchait de prolonger la durée pour un oui, pour un non, pour constater que son autre enfant se portait à merveille, que la température de la chambre du petit malade était au degré voulu, que le lait qu'on lui donnait était de bonne qualité, etc., etc. J'avoue qu'à ce moment je ne vis aucune malice à ces manières ; il y a, pensai-je, des gens très tatillons, ou qui veulent paraître très entendus, surtout aux yeux du médecin, excellent juge en pareille matière..... Et mon esprit n'allait pas et ne cherchait pas au delà. Quant aux allures légèrement provocantes de la dame, je les trouvais assez naturelles et justifiées par un désir constant de plaire, pas plus à moi qu'aux autres et autant aux autres qu'à moi, désir poussé en quelque sorte jusqu'à la manie.

Le dixième jour, j'annonçai à Mme X..... que l'enfant étant guéri, et parfaitement guéri, je n'avais plus à revenir.

— Eh bien ! docteur, venez encore demain, venez pour bien m'indiquer les précautions que je dois prendre pour qu'il n'y ait aucune espèce d'accident à la suite de cette rougeole.

— Je pourrais, madame, vous renseigner dès à présent à ce sujet; mais si vous désirez....

— Oui, mon cher docteur, j'aime mieux que vous reveniez demain pour cela; je vous ai déjà pris trop de temps aujourd'hui...

Le lendemain, malgré mon aveuglement, je fus forcé de reconnaître qu'on avait fait des frais pour me recevoir; c'était bien la même robe de chambre, fort élégante, d'ailleurs, mais il y avait un tas de petits brimborions et de bijoux qui rendaient sa mise plus attrayante que d'habitude. Mme X... avait ce matin-là un air languissant, qui, simulé ou réel, ne lui allait pas trop mal.

— Docteur, ce n'est plus l'enfant qui est malade maintenant, c'est moi, et peut-être plus que vous ne croyez.

— Mais, madame, les apparences seraient donc bien trompeuses, car, en vérité, vous ne paraissez pas plus malade aujourd'hui que vous ne l'étiez hier, ou les jours précédents... Il est donc assez probable que vous vous faites illusion.

— Illusion, mon cher docteur, illusion..., c'est bientôt dit; mais pourtant ce que j'éprouve est bien réel.

— Mais alors, madame, précisez-moi un peu ce que vous éprouvez, pour que je puisse me rendre compte.

— Tenez, docteur, tâtez d'abord mon pouls... : n'est-ce pas que j'ai la fièvre ?...

— ...Quinze, seize, dix-sept : soixante-huit pulsations, madame, ce n'a jamais été de la fièvre... Maintenant, c'est vrai que vous avez le pouls un peu nerveux.

— Vous voyez, vous voyez !... Quand je vous le disais !

— Oui, madame, mais pas plus de fièvre que moi.

— Enfin, vous reconnaissez que j'ai le pouls très nerveux... J'ai peut-être quelque chose au cœur... Voudriez-vous, mon cher docteur, prendre la peine de m'ausculter très attentivement !

— Mais certainement, madame, rien de plus facile.

Elle déboutonna sa robe de chambre, dégrafa un corsage de dessous fort coquet, et, à travers une chemise garnie d'entre-deux, si fine qu'on distinguait au travers les nuances de la peau, et fortement parfumée à la maréchale, je me mis à ausculter de mon mieux, passant en revue toute la région cardiaque. De temps à autre, Mme X... prenait ma tête avec ses mains pour la changer de place, en me disant :

— Écoutez donc là, docteur, c'est là que j'éprouve le plus souvent mes malaises.

A un certain moment, pendant que je poursuivais mon examen, je crus sentir ses lèvres ou sa joue — je ne me rendis pas bien compte — s'appuyer sur le sommet de ma tête. Comme le mouvement en question avait pu être involontaire, et que d'ailleurs je n'étais pas bien fixé sur le fait, je n'en fus pas autrement ému ; mais je commençais à trouver la situation un peu gênante.

— Eh bien! mon cher docteur, qu'est-ce que vous avez trouvé ? Soyez franc, ne me cachez rien, je vous en prie.

— Mais, madame, je n'ai absolument rien trouvé... Les battements sont très réguliers, par moments à peine un peu accélérés, mais leur timbre est normal et il n'y a aucune espèce de bruit morbide surajouté... Par conséquent, les malaises que vous éprouvez de ce côté doivent tenir à un peu d'état nerveux.

— Alors, c'est probablement cela, car vous savez que je suis très nerveuse... J'ai aussi des spasmes, des moments d'excitation, et souvent des insomnies opiniâtres... Si je dors, c'est d'un sommeil si léger que le moindre bruit me réveille, et avec mon mari qui ronfle comme un orgue d'église, vous jugez si je passe de bonnes nuits... Mon mari fatigue beaucoup à son usine, où il est sur pied du matin au soir : de telle sorte que, quand

arrivent neuf heures, quelquefois même avant, il ne peut plus y tenir, il tombe de sommeil, il faut absolument qu'il dorme; il tombe sur son lit comme une masse de plomb, et il y reste ses neuf ou dix heures... Quant à empêcher mon mari de ronfler, ou à l'éveiller quand il dort, c'est perdre son temps : le bruit qu'il fait ne l'éveille pas, et on pourrait faire à côté de lui tout ce qu'on voudrait, tirer le canon même, il n'entendrait rien. J'ai eu beau le reléguer dans la chambre la plus éloignée de la maison, je l'entends encore, et ça me met dans un état !... Mais j'espère bien que vous me trouverez quelque chose pour calmer mes nerfs et me faire dormir.

— Certainement, madame, vous pouvez y compter. Je vais vous faire une ordonnance que vous suivrez très exactement, n'est-ce pas, et vous verrez qu'un mieux sensible ne tardera pas à se montrer.

— Je le désire bien vivement, docteur, et vous en remercie d'avance.

En même temps, Mme X... me tendit sa main, que je pris et qu'elle referma sur la mienne, et garda ainsi quelques instants, en m'attirant insensiblement vers elle... Je commençais à comprendre quelque chose à son manège.

— N'est-ce pas, mon cher docteur, que j'ai la main brûlante ?

— Oui, un peu, il me semble... (elle gardait toujours ma main dans la sienne, me maintenant absolument contre elle); mais évidemment, c'est purement nerveux.

En disant cela, je me dégageai doucement.

Elle ne me retint pas, mais me regardant avec des yeux pleins de langueur :

— Enfin, rappelez-vous bien, mon cher docteur, que vous m'avez promis de me guérir.

— Et je tiendrai parole, madame.

— Ne tardez donc pas à venir prendre de mes nouvelles... D'ailleurs, si vous tardez trop, vous me permettrez de vous rappeler que vous avez encore ici quelqu'un en traitement.

— Soyez convaincue, madame, que je ne vous oublierai point.

Et là-dessus, je partis.

Bien malgré moi, j'avais fini par me laisser aller à une sorte d'émotion... Émotion, c'est peut-être beaucoup dire... Mais enfin, les manigances savantes de Mme X... avaient, au dernier moment, produit un certain effet. Je n'étais pas content de moi, et un peu de mon mécontentement rejaillissait sur ma cliente dont je commençais à trouver les agis-

sements assez louches, et dans le jeu de laquelle je me prenais à voir clair, bien qu'un peu tard.

A quelques jours de là, je fus réveillé au milieu de la nuit par un énergique coup de sonnette. On venait me prier d'aller voir Mme X..., qui était, disait-on, très souffrante. Je pensai de suite, tout en m'habillant, qu'il avait dû alors survenir du nouveau, et c'est pourquoi, bien que pestant un peu contre la malencontreuse indisposition de ma cliente — car ce n'est jamais amusant d'être réveillé brusquement au milieu de la nuit, et d'aller, l'esprit et le corps encore alourdis, faire œuvre de médecin, — je me rendis chez Mme X...

Je fus introduit dans sa chambre à coucher. Mme X... était à demi étendue sur une chaise longue, avec une toilette de nuit fort élégante, mais dans un beau désordre qui ne pouvait être, dans l'espèce, qu'un effet de l'art, et même d'un art raffiné. J'eus un vague soupçon qu'une comédie se jouait à l'instant même, savamment combinée, et où l'on comptait me faire jouer un rôle auquel je ne m'attendais certainement pas, pas plus que je ne voulais m'y prêter.

— Excusez-moi, mon cher docteur, de vous avoir fait lever à pareille heure ; mais je souffrais tellement et j'étais tellement énervée que je n'y tenais

plus, et que je me suis vue dans la nécessité de faire appel à votre dévouement... J'étais agitée, ce soir, au dernier point; je poussais de grands soupirs entremêlés de cris, je bousculais tout dans ma chambre... Croyez-vous que mon mari m'a entendue? Pas le moins du monde. Ah! il n'y a pas de danger qu'il s'éveille! Il a continué à ronfler comme une toupie monumentale, et en écoutant un peu, vous pourriez l'entendre d'ici... C'est une horreur!... Mettez-vous sur ce pouf, à côté de moi... Là! Bien!...

— Enfin, madame, où souffrez-vous?

— Mais partout! Voilà trois jours que je ne dors pas : je suis dans un état d'énervement insupportable... J'ai le corps en feu... De grâce, calmez-moi, mon cher docteur... Tenez, appliquez votre main sur mon cœur : vous allez sentir quelles palpitations!

En même temps, Mme X... me prenait vivement la main, et comme le corps devait forcément suivre la main, je me trouvai involontairement presque sur elle... Le danger était pressant...

J'aurais évidemment pu dire à cette dame qu'elle se trompait de corporation, et que si elle avait le corps en feu, c'était un pompier et non un médecin qu'elle aurait dû faire demander. Mais outre qu'elle n'était pas dans un état d'esprit à accepter une

plaisanterie, même moins brutale, je ne pouvais oublier que c'était une cliente importante à ménager et que par conséquent il fallait éviter tout froissement. D'autre part, il n'y avait pas une seconde à perdre, et pour s'en tirer habilement il fallait pas mal de sang-froid... Sans résister outre mesure, mais cependant en restant à demi sur mon pouf par un prodige d'équilibre, je constatai sérieusement et tout bonnement les palpitations qui soulevaient la poitrine de la dame, palpitations d'une origine peu avouable, et puis, me retirant graduellement, bien qu'avec douceur, je dis très sentencieusement :

— En effet, madame, il faut calmer cela à l'instant, car ça pourrait s'aggraver... Je vais vous formuler une potion, dont vous prendrez une cuillerée à café tous les quarts d'heure, et dans une heure ou deux au plus, — le temps d'aller voir comment marche l'accouchement d'une femme qui habite près du pont, — je reviens voir l'effet de la potion, et faire autre chose s'il y a lieu.

J'écrivis à la hâte mon ordonnance, et je partis en disant à Mme X... : « A bientôt!... » et la laissant à demi-affaissée sur sa chaise-longue.

Je revins seulement dans la matinée... La femme de chambre me dit que ma potion avait fait merveille, que madame s'était endormie au bout de

deux ou trois cuillerées, et qu'elle reposait encore. Je me gardai bien de la réveiller, et je recommandai de la laisser dormir le plus longtemps possible.

Mme X... ne m'a jamais plus parlé de ses nerfs ni de ses palpitations. A-t-elle cru que décidément il n'y avait pas moyen de me faire rien comprendre, ou s'est-elle douté que j'avais deviné son plan et que j'avais refusé de m'y prêter ?... C'est ce que je n'ai jamais cherché à savoir.

LA MORSURE DU GRIFFON

Les gens du monde se plaignent souvent de ce que, questionnant leur médecin sur la gravité réelle de leur mal, ils n'obtiennent pas toujours une réponse péremptoire, absolument exacte. « Si c'était grave, docteur, vous ne me le diriez pas » : voilà ce qu'ils nous répliquent toujours, lorsque nous essayons de concilier la vérité avec les ménagements qu'exige la situation. Je voudrais voir la tête des malades si on leur disait, quand l'occasion s'en présente : « Votre cas est désespéré; il n'y a plus rien à attendre de la science. » Seraient-ils bien avancés de savoir une vérité aussi lamentable, et ne regretteraient-ils pas d'avoir provoqué une pareille révélation...

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta,

comme dit le poète.

Les médecins, eux, ne peuvent guère se faire illusion, du moins dans bien des cas, sur la nature et la

gravité de leur mal; on peut même dire que plus leur cas est sérieux, mieux — en général — ils en ont conscience. Aussi, combien n'ont-ils pas dû envier, en pareille circonstance, l'ignorance de leurs malades, qui leur aurait laissé l'illusion et l'espoir ! Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit parfois un confrère se frapper trop vivement pour des symptômes peu graves, et ne plus savoir où il en est, perdre complètement la tête s'il peut croire qu'il est atteint d'un mal redoutable.

Pour un médecin qui débute, ou qui n'est pas encore depuis assez longtemps dans le pays pour qu'on cesse de l'appeler *le nouveau médecin*, être mandé auprès d'un des notables est une véritable aubaine; mais cela prend les proportions d'un événement quand ce notable est la personne la plus en vue de la localité. Aussi, grande fut ma joie quand un matin, en rentrant de ma première tournée, j'appris que la baronne de Montlaur m'avait fait prier de passer chez elle.

La Baronne — comme on l'appelait tout court dans le pays, car il n'y avait qu'elle de titrée — était une femme de quarante ans environ, blonde, rose, grasse, avec beaucoup de prétention en tout, et un degré de culture intellectuelle bien au-dessous de ce qu'on aurait pu attendre d'une « dame de qua-

lité »... Mais elle était riche, très riche et baronne, et cela suffisait pour que chacun fût heureux d'être dans ses bonnes grâces. J'aspirais certainement — car il faut toujours être un peu ambitieux pour arriver — à devenir son médecin, et supplanter ainsi mon rival; mais je ne comptais pas avoir de sitôt cette situation enviée.

Je fus donc aussi surpris que joyeux de voir mes vœux se réaliser bien plus tôt que je n'espérais..... Ma joie ne fut pas tout à fait sans mélange.

J'attendais dans le salon de la baronne depuis quelques minutes, lorsque je vis un petit griffon, précédant de quelques instants sa maîtresse, entrer précipitamment dans la pièce et courir sur moi en jappant bruyamment. Je tâchai de l'amadouer par des caresses; je comptais ainsi gagner plus aisément les bonnes grâces de ma cliente; c'était une façon de faire ma cour.... Mal m'en prit. Mes bonnes intentions ne désarmèrent pas l'instinct agressif du griffon, qui me mordit le petit doigt gauche. Sur le moment, je sentis une assez vive douleur, que la diversion opérée par l'entrée de la baronne émoussa considérablement, si bien qu'au bout de quelques instants je n'y pensai plus.

La baronne me mit au courant des symptômes qu'elle éprouvait, mais non sans employer toutes

sortes de circonlocutions, et avec une grande prolixité de détails complètement étrangers au sujet, mais que je n'osai réfréner par crainte de passer à ses yeux pour un de ces médecins « qui ne prennent même pas la peine d'écouter les explications de leurs malades ». En définitive, ce qu'il était aisé de conclure de ce déluge de mots, c'est que la belle Mme de Montlaur avait tout simplement un embarras gastrique. J'eus quelque peine à le lui persuader, car elle ne voulait pas en convenir; mais alors elle tint à ce que ce fût un embarras gastrique printanier. Printanier ou non, c'était justiciable d'un bon purgatif, que la baronne accepta en principe, tout en trouvant que c'était une horreur, et pas du tout poétique.

En somme, j'étais satisfait de la façon dont j'avais débuté dans la maison, car la baronne avait été la première à me dire qu'elle comptait sur ma visite pour le lendemain.

Ce ne fut qu'en rentrant chez moi que je me rappelai la morsure du griffon, en constatant un léger suintement séro-sanguin à la petite plaie de l'auriculaire. Ma femme, qui la remarqua, me demanda l'origine de cette écorchure, et sur la réponse que je lui fis :

— Il n'était pas enragé, au moins..., tu es bien sûr ? s'écria-t-elle, non sans une certaine anxiété.

Je fis comprendre à ma femme qu'un petit chien

de dame, un chien qu'on garde à la maison, n'est jamais enragé ; que la rage se rencontre seulement chez les chiens errants, etc., etc., et autres arguments que je croyais excellents, ou que je me persuadais être excellents : mais cette idée, à laquelle je n'avais pas même songé un instant, de la possibilité de la rage chez ce petit animal, me revint à l'esprit dans la journée, malgré moi, et ne me quitta plus. Je me dis que j'avais eu tort, dans le doute, de ne pas me cautériser la petite plaie au fer rouge, ou de la faire saigner abondamment. Puis je me résolus à le faire ; mais j'y renonçai aussitôt, convaincu que ce serait trop tard. Quant à d'autres moyens préventifs, il n'y en avait pas, car à cette époque assez lointaine on ne songeait guère aux inoculations antirabiques : Pasteur n'en était encore qu'aux fermentations.

Le hasard fit que, le soir même, en ouvrant la *Gazette* et l'*Union*, je trouvai deux cas de rage traités de façon très différente, mais avec le même résultat définitif, c'est-à-dire la terminaison fatale. Un frisson me passa à ce moment par tout le corps et me reprit deux ou trois fois dans la soirée, au ressouvenir de ces observations.

Je ne parlais pas, j'avais l'air préoccupé, sinon inquiet, et ma femme qui avait été la première à s'alarmer, fit de son mieux pour m'empêcher de

penser à cet incident. Connaissant l'heureuse influence de la musique pour changer mes idées, elle se mit au piano et me joua du Chopin et du Beethoven.....

Peine perdue : ni nocturne, ni sonate n'avaient prise sur moi. Bien que n'ayant l'habitude d'aucune boisson, le soir, je dis à ma femme de me faire un peu de thé..... Je voulais voir si je boirais sans éprouver aucun symptôme caractéristique. Le thé préparé, je pris la tasse avec une certaine émotion, et je la vidai lentement, mais sans constater en moi le moindre phénomène anormal. Cette épreuve négative, à laquelle dans un moment d'émotion exagérée j'avais attaché une importance non justifiée, me rassura quelque peu et amena une détente très marquée. Je me couchai dès lors un peu plus tranquille.

Malheureusement, je fus très longtemps à m'endormir : cette malencontreuse tasse de thé, qui cependant m'avait été très utile, suffit pour me tenir éveillé au moins deux heures ; et bien que je fusse moins préoccupé, je ne pus distraire ma pensée de ce qui m'avait quelque peu troublé. Instinctivement, je tâchai de me remémorer ce que l'on savait sur le traitement de la rage, et après y avoir bien réfléchi, je finis par me convaincre que je n'étais guère ferré sur cette question, ou pour mieux dire, sauf les

tentatives faites dans les deux cas que je venais de lire, je ne savais rien de précis. Je me promis de consulter mes auteurs dès le réveil pour être prêt à tout, et, la fatigue d'esprit aidant, j'arrivai enfin à m'endormir.

Le médecin propose, et le client dispose. Le lendemain matin, je fus mandé de très bonne heure auprès d'un enfant atteint de faux croup, et, bien que sûr de mon diagnostic et de la bénignité relative de la maladie, à côté de ce que craignaient les parents, je fus obligé de rester si longtemps auprès de l'enfant que, les autres visites courantes aidant, je n'eus pas le temps de rentrer chez moi consulter mes livres. J'allai, entre autres visites, revoir la baronne qui allait mieux ; mais ce n'était pas elle qui me préoccupait, c'était son chien. Malheureusement, le griffon n'était pas dans le salon et j'eus beau regarder dans la partie du jardin entourant la maison, je ne parvins pas à le découvrir..... Si seulement j'avais entendu ses jappements!..... Ne le voyant pas, ne l'entendant pas, j'en conclus — bien précipitamment sans doute — qu'on avait mis la bête en lieu sûr parce qu'on l'avait reconnue malade..... ; peut-être même qu'on l'avait abattue. J'aurais bien volontiers demandé où était le griffon ; mais je craignais qu'on remarquât ma préoccupation et qu'on devinât l'objet de mes craintes, et j'étais sûr qu'alors

on ne me dirait pas la vérité. Force me fut de rester avec toutes mes incertitudes, qui me remirent dans un état de perplexité très vive.

A déjeuner, pas le moindre appétit : je n'étais pas malade, mais je n'avais pas plus envie de manger que d'aller me noyer. Toutefois, pour me rassurer, et pour montrer à ma femme que je ne restais pas sans rien prendre, je tins à *boire* du lait, et cette nouvelle épreuve se fit on ne peut mieux ; mais elle ne me rassura pas aussi bien que la veille, parce que, la réflexion aidant, je me dis que je ne pouvais encore présenter aucun symptôme positif, la période d'incubation devant avoir nécessairement une certaine durée..... Or, elle ne pouvait qu'à peine commencer.

Si, au lieu d'être médecin, j'avais été n'importe lequel de mes clients, je n'aurais certainement pas donné la moindre attention à cette petite morsure : il est même très probable que je ne serais pas allé consulter : mais la morsure avait entraîné l'idée de la possibilité de la rage, et cette fatale idée de la rage une fois entrée dans la tête, était devenue une véritable obsession..... Je n'étais plus maître de me raisonner.

Décidé enfin à m'éclairer le plus complètement possible sur mon cas et sur les ressources thérapeutiques que j'aurais à ma disposition, je prends mon

Grisolle et mon *Valleix*..... Le *Dechambre* et le *Jaccoud* n'existaient pas encore, ou du moins ne faisaient que commencer ce gigantesque steeple-chase qui devait durer vingt-deux ans et se terminer par la victoire, facile à prévoir, du *Jaccoud*. Pas consolant du tout, Grisolle ; et Valleix, pas davantage. Voilà pour le pronostic. Quant au traitement, aucun espoir fondé à en tirer : toutes les prétendues guérisons provenaient de remèdes de bonne femme, et pas une n'était d'une authenticité incontestable. Bref, le résultat de mon enquête était tout simplement navrant. Il n'y avait qu'un parti à prendre : attendre....., et tâcher de n'y plus penser.

N'y plus penser ! C'est bientôt dit.., C'est quand on veut chasser une pensée importune qu'elle s'implante le mieux, qu'elle s'impose, qu'elle vous assiège, qu'elle vous obsède..... J'avais, il est vrai, la ressource de la clientèle : faible ressource contre la puissance, contre la tyrannie de l'idée fixe ! Plus d'une fois, je fus tenté d'aller faire une visite à la baronne, visite purement mondaine, pour avoir des nouvelles de son petit chien, et savoir au juste si mes craintes étaient réellement fondées. Mais d'abord, je n'osais pas dire à ma cliente à quel point j'étais tourmenté ; et puis, elle ne m'aurait jamais pardonné si j'avais cru son griffon capable de devenir enragé, et j'aurais du même coup perdu ses bonnes

grâces et sa *pratique*, suivant le terme consacré. Enfin, si j'avais acquis la certitude que son toutou était bel et bien enragé, c'était en quelque sorte ma condamnation certaine : l'idée seule me redonnait le frisson, et me plongeait en une tristesse profonde..... J'aimais mieux l'incertitude, qui du moins me laissait une espérance.

Depuis lors, j'ai plus d'une fois plaisanté et gourmandé des malades qui, craignant d'être diabétiques, ne voulaient pas laisser faire une analyse qui pouvait les débarrasser de leurs craintes, comme aussi bien les confirmer, et qui dès lors préféraient rester dans le doute....., jusqu'à ce que la netteté et l'intensité des symptômes ne permissent plus de conserver la moindre illusion : j'agissais ainsi parce que c'était un devoir, mais au fond je comprenais très bien leur sentiment parceque je l'avais éprouvé moi-même.

Je ne vous dirai pas quel affreux mois je passai, au milieu de toutes ces transes et avec l'affreuse perspective qui me hantait. Je faisais comme d'ordinaire la besogne que j'avais à faire, mais sans entrain et comme en proie à un perpétuel cauchemar. J'avais d'ailleurs arrêté dans ma tête des mesures énergiques, quant au traitement, si des symptômes non équivoques survenaient, pour éviter à moi une longue et pénible agonie, et aux miens le spectacle

désolant de souffrances auxquelles on ne peut remédier.

Un jour que j'avais affaire à Paris, je m'étais rendu à la gare pour prendre le train. J'étais presque en retard, et comme il y avait affluence, je me pressais vers le guichet sans trop regarder autour de moi, ni où je marchais, lorsqu'une série de cris plaintifs poussés par un chien attira mon attention; en me retournant, je me trouvai nez à nez avec la baronne qui prodiguait ses consolations et ses caresses à son toutou, dont j'avais involontairement quelque peu écrasé la patte. J'eus à peine le temps de remercier la Providence, ou le hasard — à votre choix, lecteur — qui me vengeait de la morsure du griffon, et me montrait en même temps, par cette rencontre inespérée, combien mes craintes avaient été chimériques.

Vous pensez bien que je ne manquai pas de dire à la baronne combien j'étais heureux de l'avoir rencontrée; mais elle ne sut jamais que je n'avais été si heureux que parce que j'avais retrouvé son chien sain et sauf, à une fracture de patte près..... Ma joie fut telle que j'en oubliai mon voyage et que je courus à la maison annoncer à ma femme que le griffon était retrouvé.

UNE CONQUÊTE EMBARRASSANTE

Quand je fus appelé pour la première fois à donner des soins dans la famille Raimbaut, riche famille d'industriels de père en fils, elle ne se composait plus que de Mme Raimbaut, mère, et de sa petite-fille Pauline, alors âgée d'une dizaine d'années. M. et Mme Raimbaut jeune avaient succombé, quelques mois auparavant, à une fièvre typhoïde, à quinze jours environ d'intervalle.

Ce fut chez les deux survivantes une véritable consternation, et, comme cela arrive maintes fois en pareille circonstance, le médecin en subit le contre-coup. Si on ne l'incrimina pas ouvertement, si on ne le taxa ni de négligence, ni d'ignorance, on n'en perdit pas moins complètement toute confiance en lui, et prenant pour prétexte son grand âge ainsi que le grand malheur dont sa présence n'aurait pas manqué de réveiller le souvenir, on le prévint avec tous les égards possibles qu'il ne pou-

vait plus compter sur la clientèle de la maison, et en même temps on me priait de venir voir la vieille Mme Raimbaut, qui me demanda de vouloir bien, à partir de ce jour, lui donner mes soins, à elle et à sa petite-fille. Je dis « la vieille Mme Raimbaut » parce que tout le monde l'appelait ainsi : en réalité, elle avait à peine cinquante-cinq ans ; mais ses cheveux absolument blancs, blanc de neige, et qui tranchaient sur son teint assez coloré, lui donnaient, malgré l'expression encore jeune de ses traits, l'apparence d'une femme presque septuagenaire... très bien conservée.

La jeune Pauline était alors une gentille brunette, au teint pâle, aux grands yeux noirs, profonds, dont le regard, ordinairement très doux et carressant, prenait parfois un éclat, une animation extraordinaires. Elle avait reporté sur sa grand'mère tout l'amour qu'elle avait pour ses parents, surtout pour sa mère qui était pour elle l'objet d'un véritable culte, culte entremêlé même d'un peu de jalousie.

A mon entrée dans la maison, je n'eus pas de peine à remarquer que si j'étais accueilli par Mme Raimbaut avec beaucoup de courtoisie et de bienveillance, en revanche Mlle Pauline me regardait, tout le temps de ma visite, d'un air fort peu aimable, presque farouche. Je devinai ce qui se passait dans cette jeune tête : l'esprit toujours frappé

par la cruelle catastrophe qui l'avait faite orpheline, elle ne pouvait pas séparer l'idée de ce deuil du médecin qui y avait été mêlé involontairement, et, à ses yeux, tout médecin devait être presque forcément un individu malfaisant, un homme qui « emporte le monde dans le grand trou noir », comme elle disait parfois. En définitive, elle avait évidemment peur, en me voyant, qu'à mon tour je lui enlevasse sa grand'mère, son unique amour.

Heureusement, elle en fut pour ses craintes... L'affection très légère dont Mme Raimbaut était atteinte ne comportait pas, même avec ma collaboration, un aussi grave dénouement. Néanmoins, je compris bien que Mlle Pauline continuait à me faire les gros yeux, et à ne voir en moi qu'un ennemi. Les quelques visites que j'eus à faire, de loin en loin, dans la maison, toujours pour des indispositions sans conséquence, et naturellement suivies du même résultat qui aurait du reste été obtenu en quelque sorte sans intervention médicale, auraient peut-être dû modifier la conception que s'était faite Mlle Pauline du médecin, conception par trop désavantageuse : il n'en fut rien, et il ne me fut pas difficile de constater que, malgré les politesses dont elle avait fini par m'accueillir et qui étaient plutôt le résultat de l'éducation, et sans doute aussi des recommandations de sa grand'mère, que l'expression

d'une réelle amabilité, je continuais à être considéré comme un personnage... dont il vaut mieux pouvoir se passer. Les soins que j'eus l'occasion de lui donner à elle-même, pour des troubles divers, liés soit à une croissance exagérée ou irrégulière, soit à son âge même, ne purent amener aucun changement dans sa manière de voir à mon égard, bien que j'eusse profité de ces occasions pour lui ménager quelques petites gâteries.

A quelque temps de là — il y avait déjà une demi-douzaine d'années que j'étais dans la maison, — Mme Raimbaut fut atteinte d'une fluxion de poitrine qui prit immédiatement un caractère très alarmant en raison de la marche assez rapide des accidents. Pendant quatre ou cinq jours, je fus extrêmement inquiet sur l'issue de la maladie qui restait, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, dans un *statu quo* fort dangereux, car elle se trouvait dans son sommum. La jeune fille — c'était en effet maintenant une jeune fille et des mieux venues — soignait sa grand'mère avec un dévouement admirable et une intelligence qui m'était des plus précieuse, car je savais que je pouvais compter absolument sur elle pour l'accomplissement minutieux de toutes mes prescriptions. De temps à autre, quand elle voyait sa grand'mère un peu mieux, Pauline s'abandonnait à une explosion de tendresse qui avait, pour

ainsi dire, quelque chose de maladif dans ses manifestations exagérées tant on y sentait de passion concentrée et peu en rapport avec l'âge de la jeune fille. Pour moi, je ne regardais pas à ma peine : je multipliais mes visites, je les prolongeais bien au delà de leur durée habituelle, à tel point que c'était presque autant dans cette maison que chez moi qu'on venait me relancer pour aller voir les autres malades. Au moment le plus critique de la pneumonie. je passai trois nuits de suite auprès de la malade pour forcer Mlle Pauline, dont je voyais les forces faiblir par suite d'un pareil surmenage et d'une excitation nerveuse excessive, à prendre un repos qui me paraissait tout à fait indispensable, sous peine de la voir tomber malade à son tour.

Je vis d'ailleurs que, cette fois, mes soins étaient appréciés : mon empressement auprès de la malade était qualifié d'affectueux ; Mlle Pauline trouva — cela me fut répété — que j'étais d'un dévouement peu ordinaire et auquel elle ne s'attendait pas de la part d'un médecin, habitué par sa profession à voir souffrir et mourir. Son attitude vis-à-vis de moi s'était naturellement ressentie des sentiments que lui avait inspirés ma conduite vis-à-vis de sa grand'mère, sentiments de confiance et de gratitude qui avaient succédé à la défiance et presque l'aversion des premiers temps. Grâce aux longues et

nombreuses visites que je faisais à Mme Raimbaut, il avait même fini par s'établir entre la jeune fille et moi une de ces familiarités toutes particulières que l'âge et la profession autorisent, et qui, dans ce cas, était en quelque sorte la revanche toute naturelle de la réserve et de la froideur qu'on m'avait si longtemps témoignées.

Ce fut surtout pendant la convalescence de Mme Raimbaut, — convalescence qui traîna un peu, bien que sans accident, — que cette familiarité prit un caractère singulier auquel je ne fis nulle attention sur le moment, parce que voyant la jeune fille toujours petite fille, telle que je l'avais connue tout d'abord, je traitais de purs enfantillages ses expansions, ses demi-confidences, ses regards attendris, et autres manifestations que j'aurais considérées comme tout à fait déplacées et fort risquées chez toute autre jeune fille, mais qui ne me choquaient pas de la part de Mlle Pauline et me paraissaient tout à fait sans conséquence. En y réfléchissant, par la suite, je me reprochai de m'être un peu trop facilement prêté à ces enfantillages, parce que je n'avais pas assez tenu compte du caractère manifestement exalté de Mlle Raimbaut, caractères avec lesquels tout jeu de passion peut avoir du danger.

Divers petits incidents me montrèrent que les

sentiments de la jeune fille à mon égard avaient non seulement changé du tout au tout, mais même qu'elle se mettait trop peu en peine de les dissimuler. Un jour, rendant visite dans une maison où fréquentaient les dames Raimbaut, on me dit qu'on les avait vues quelques jours auparavant, et qu'on avait tout naturellement parlé de la dernière maladie de Mme Raimbaut. Cette dernière avait fait de moi le plus grand éloge, déclarant qu'elle me devait la vie, et comme une des personnes présentes essayait, sans y voir malice, d'atténuer le mérite qui pouvait me revenir dans cette cure, Mlle Raimbaut avait — contrairement aux usages mondains — pris vivement la parole, déclaré que j'avais été admirable de science et de dévouement et que pas un médecin n'était à me comparer ; et elle avait lancé ces quelques mots avec une vivacité, un emportement même, qui étonnèrent tout le monde et auraient pu être très mal interprétés. On avait mis cette petite sortie violente sur le compte de l'affection sans bornes, en quelque sorte désordonnée, qu'elle avait pour sa grand'mère, et sur le sentiment de reconnaissance qu'elle devait avoir pour celui qui la lui avait conservée.

Une autre fois, un jour que Mme Raimbaut avait du monde à dîner, comme on parlait d'une amie de sa fille qui venait de se marier et dont elle avait été

demoiselle d'honneur, on avait dit à Mlle Pauline que son tour viendrait sans doute bientôt.

— Je ne me marierai, avait-elle répondu vivement et avec beaucoup d'assurance, que si je rencontre quelqu'un qui ressemble sous tous les rapports au docteur Bitourou.

On avait ri de la boutade ; mais Mme Raimbaut, connaissant le sérieux de sa petite-fille, n'avait pas manqué d'en être frappée, tout en ayant l'air de sourire, pour faire comme tout le monde. Néanmoins, elle n'y voyait pas grande malice, si bien que, devenue d'une grande susceptibilité du côté des bronches et ne sortant presque plus, elle laissait la jeune fille aller toute seule, avec la femme de chambre, chez le docteur, pour un oui, pour un non, car les prétextes ne manquaient pas à l'imagination fertile de Pauline. De mon côté, je n'y trouvais pas plus à redire que la grand'maman ; je ne voyais aucun inconvénient sérieux à ces visites fréquentes, que je traitais de pure fantaisie et je ne supposais nullement qu'elles pussent être l'indice de quelque sentiment plus sérieux.

Certes, la transformation qui s'était opérée graduellement sous mes yeux ne m'avait pas tout à fait échappé, et j'avais assez nettement conscience que la fillette d'autrefois était maintenant devenue une belle, fort belle jeune fille, d'une beauté origi-

nale ; mais d'abord cela ne pouvait m'intéresser que très indirectement, n'étant plus — et depuis longtemps — à marier ; et puis, malgré moi, je voyais toujours un peu la fillette d'autrefois dans la grande jeune fille, et il ne m'était pas possible, à moi qui avais plus du double de son âge, de la prendre bien au sérieux et de donner grande attention à ses agissements, à ses allées et venues, et à tout ce qu'on en pouvait dire.

Un jour, Mlle Pauline se présente chez moi en dehors des heures de la consultation, contrairement à ses habitudes, et demande à me parler.

— Docteur, j'ai à vous parler de choses très sérieuses.

Jamais je n'avais vu à Mlle Pauline l'air qu'elle avait à ce moment : ses yeux, sous le grand rebord de son chapeau, semblaient lancer des éclairs ; les ailes du nez étaient agitées d'un petit tremblement ; toute sa personne était comme frémissante et anxieuse. Je la priai de s'asseoir, mais elle n'en voulut rien faire.

— Eh bien ! mademoiselle, parlez : qu'y a-t-il ?

— Docteur, ... je vous aime !... Il y a longtemps que je voulais vous le dire... Aujourd'hui, n'y tenant plus, étouffée par mon secret, je suis venue vous l'avouer.

En même temps, elle se cachait la figure de ses

deux mains, en proie à une vive émotion. J'avoue que je fus passablement interloqué, et même un peu remué par cet aveu, auquel je ne m'attendais certes pas, et sur la sincérité duquel je ne pouvais avoir le moindre doute, car je savais que je n'avais affaire ni à une comédienne, ni à une hystérique. Je ne restai pas longtemps abasourdi : mon parti fut vite pris et à peine m'avait-elle dit, voyant que je ne me pressais pas de lui répondre...

— Ce n'est peut-être pas très bien, ce que je viens de vous dire, docteur, mais je vous assure que c'est plus fort que moi, je...

— Mais au contraire, mademoiselle; c'est très bien, car, moi aussi, je vous aime, là !... Eh bien ! qu'est-ce que nous allons faire ?

En disant cela, je lui prenais les mains ; mais au même instant je vis deux grosses larmes qui roulaient de ses yeux.

— C'est mal à vous, docteur, de vous moquer ainsi de moi, de me traiter peut-être en petite fille alors que je parle bien sérieusement..., alors que vous me voyez souffrir.

— Voyons, mon enfant, — vous me permettez bien, n'est-ce pas, de vous appeler ainsi ? — je ne me moque pas de vous, je vous estime trop pour cela. Vous m'aimez parce que j'ai fait mon possible pour être aimable avec vous, parce que j'ai

soigné de mon mieux votre chère grand'mère; vous m'aimez, enfin..., comme je vous aime, car, vous savez, j'ai beaucoup d'affection pour vous.

— Non, docteur, ce n'est pas cela : j'aime beaucoup grand'mère, mais d'une certaine façon... Ah! mon Dieu, comme ces choses sont difficiles à dire! Enfin, que vous dirai-je?... Vous, je vous aime davantage, et tout autrement... Je quitterais, s'il le fallait, grand'mère; j'en rougis..., je n'ose l'avouer....; mais je la quitterais volontiers si c'était pour vivre auprès de vous, et vous.... Maintenant que je suis ici, je voudrais ne plus vous quitter.

Je commençais à être un peu troublé, et même assez ému par ces étranges aveux..... L'idée seule que j'allais être forcé de rappeler à la raison, à la réalité des choses, cette enfant égarée dans un rêve impossible, et que j'allais bien malgré moi lui causer du chagrin, me mettait dans un état de malaise... Bref, la situation était des plus embarrassantes et je ne savais comment en sortir. Pendant ce temps, la jeune fille était elle-même en proie à une émotion croissante; elle me serrait les poignets de ses mains crispées et poussait de profonds soupirs entremêlés de sanglots. Le seul parti à prendre était de brusquer le plus vite possible; je m'y résignai.

— Voyons, mademoiselle...

— Non, appelez-moi comme tout à l'heure : « Mon enfant ».

— Eh bien ! mon enfant, je ne demanderais pas mieux que de vous voir toujours auprès de moi, car j'ai pour vous une bien vive sympathie, croyez-le...; mais, vous le savez bien, ça ne se peut pas.

— Cela ne se peut pas ?.... Et pourquoi donc ?

— D'abord, parce que nous ne sommes pas mariés.

— C'est vrai !..... je l'avais oublié.... Et puis, d'ailleurs, vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas ?

A ces mots, Mlle Pauline éclata en sanglots plus fort qu'auparavant. Tout en sanglotant, elle continuait, de plus en plus exaltée.

— Oui, je le vois bien, je suis toujours pour vous la petite fille d'autrefois.... Vous ne pouvez pas m'aimer..., vous ne m'aimez pas !

Elle avait prononcé ces dernières paroles si fort que je craignis sérieusement qu'elles eussent été entendues, ou que, si la jeune fille continuait à s'exalter ainsi, on ne finît par l'entendre dans la maison.

— Calmez-vous, mademoiselle Pauline, calmez-vous, je vous en prie.... Si l'on vous entendait parler ainsi, qu'est-ce qu'on dirait ?.... Et si on entrait tout d'un coup et qu'on vous surprît dans

cet état d'excitation, vos mains dans les miennes, qu'est-ce qu'on dirait ?....

J'avais à peine prononcé ces mots, que soudain la jeune fille pâlit, ses mains se détachèrent spontanément de mes bras et elle tomba aussitôt à la renverse; si bien que j'eus à peine le temps d'amortir la violence de sa chute.

La syncope dura sept à huit minutes pendant lesquelles j'employai fiévreusement tous les moyens possibles pour faire au plus vite revenir à elle la jeune fille. Elle rouvrit enfin les yeux, la coloration reparut à ses joues; mais alors survint un état de prostration tel que, bien qu'ayant complètement repris connaissance, elle était tout à fait incapable de prononcer une parole. Voyant cependant que, selon toute probabilité, il n'y avait plus d'inquiétude à avoir, pendant qu'on attelait pour la faire reconduire chez elle avec la femme de chambre, qui ne comprenait rien à ce malaise arrivé si brusquement, j'allai en toute hâte prévenir la grand'-mère que sa petite-fille avait été prise subitement d'une indisposition, peu grave d'ailleurs, mais qui m'avait obligé à la lui faire reconduire en voiture. Au moment où je quittais Mme Raimbaut, la voiture s'arrêtait devant sa maison, et pendant que la femme de chambre ouvrait la porte, j'eus le temps de dire à la jeune fille : « Soyez tran-

quille, votre grand'mère ignore tout, sauf que vous vous êtes trouvée mal chez moi. »

A quelques jours de là, je fus appelé en toute hâte chez Mme Raimbaut pour sa petite-fille qui venait d'être reprise, d'une façon aussi inattendue, d'une indisposition pareille — disait-on — à la précédente. Je m'y rendis au plus vite, mais je n'eus pas de peine à voir qu'il s'agissait cette fois de tout autre chose. Je laissai croire à l'entourage, qui était d'ailleurs fort effrayé de cet état, que c'était une syncope nerveuse, accompagnée de crise gastralgique, et sous prétexte qu'elle avait besoin d'être ranimée, je préparai moi-même une forte infusion de café, dont je lui fis prendre coup sur coup plusieurs tasses. Quand la grand'mère vit sa petite-fille commencer à reprendre ses sens, elle se mit à se rassurer un peu ; j'en profitai pour l'envoyer se coucher, me chargeant, tour à tour avec la femme de chambre, de veiller Mlle Pauline jusqu'au lendemain matin.

Mme Raimbaut avait une telle confiance en moi qu'elle n'eut plus d'inquiétude en voyant que je restais auprès de sa petite-fille ; elle savait que je ne la quitterais qu'en bon état. Aussi ne fit-elle aucune difficulté pour se retirer ; elle ne demandait du reste pas mieux, car l'émotion qu'elle avait eue en voyant sa chère Pauline en proie à des accidents

réellement alarmants l'avait brisée. Après son départ, je m'empressai de rassurer aussi la femme de chambre, et lui dis que, pour le moment, je n'avais pas besoin d'elle, mais que, si je sentais le sommeil me gagner, je l'appellerais pour me remplacer.

— Pourquoi avez-vous pris du laudanum, dis-je à la jeune fille, dès que nous fûmes seuls?

— Comment!... Vous avez deviné?... Eh bien! c'est parce que je me trouvais trop malheureuse, que j'avais assez de la vie et que je voulais en finir.

— Mais savez-vous que c'était très mal, cela, que vous m'auriez fait beaucoup de peine, et, chose autrement grave, que vous auriez causé la mort de votre grand'mère, car elle n'aurait pas survécu à sa petite-fille, sa dernière et sa seule affection.

— J'ai donc été si sérieusement en danger que cela, docteur?..... Que voulez-vous? Je souffrais, j'étais désespérée..... j'ai perdu la tête..... Il y avait à ma portée le petit flacon de laudanum dont je me servais pour ma grand'mère : j'ai versé ce qui y restait dans un peu d'eau sucrée et j'ai avalé tout d'un trait..... J'ai eu d'abord de violentes crampes d'estomac, puis plus rien..... Je n'étais plus de ce monde. Je me suis même sentie à un moment transportée dans un autre monde, tout à fait immatériel..... Enfin, je ne sais plus..... Pardonnez-moi,

docteur, mon bon docteur, mon ami..... N'est-ce pas que vous me permettrez de vous appeler mon ami?

— Comme je continuerai, si vous le voulez bien, à vous appeler mon enfant.

— Mon enfant?... Et vous me pardonnez?... Dites oui.

— Il le faut bien, puisque je veux que vous guérissiez, et surtout puisqu'il faut guérir à la fois le physique et le moral.

— Le physique, je le crois; j'en suis même sûr avec vous; le moral, c'est une autre affaire.

— Allons, allons! L'un ne va pas sans l'autre; nous ferons une double cure; seulement, laissez-moi agir à ma guise : obéissance absolue.

— Je n'ai pas le droit de douter du succès, et encore moins de vous désobéir... Je compte sur vous, mon bon docteur ami, pour que grand'mère ignore toujours ce qui s'est passé entre nous.

— C'est du secret professionnel, cela, et, dans l'espèce, c'est même doublement un secret.

La convalescence fut rapide; néanmoins, je fis la situation moins bonne qu'elle n'était pour forcer Mme Raimbaut à aller passer avec sa petite-fille six à huit semaines dans le Midi, lui faisant valoir que ce serait excellent pour les bronches de l'une et pour les nerfs de l'autre. Comme on n'était pas habitué

à discuter mes conseils, et que, dans la circonstance, mes conseils étaient très impératifs, ces dames partirent immédiatement pour Pau.

La suite des événements me prouva que j'avais eu raison de conseiller ce départ.

. . . . . .

Pauline Raimbaut a épousé un chef d'escadron, — il paraît qu'elle avait une véritable vocation pour les gens mûrs; — elle est très heureuse et elle est absolument guérie de sa première folie.

Absolument guérie ?... Absolument ; si bien que, depuis lors, nous en avons ri bien des fois ensemble, et de très bon cœur, ce qui est la meilleure preuve de guérison qu'en pareil cas on puisse donner.

LA VIE MÉDICALE DE PETITE VILLE

Le village a du bon : il faut savoir le reconnaître. Le médecin ne doit pas songer à y faire fortune...; c'est si rare, et d'ailleurs au prix de quelles fatigues !... Mais, cela à part, trouvez-moi quelqu'un qui soit aussi aimé, aussi choyé et aussi considéré que le médecin dans son village, surtout s'il sait se garer de toute ingérence dans les questions de politique ou de religion !...

Je ne me rappelle jamais sans émotion mes premières années de pratique à Fleuriais : il s'y mêle sans doute, inconsciemment, le mirage des jeunes années, qui rend ce petit endroit de si douce souvenance ; mais c'est qu'aussi j'y étais quelqu'un. En dehors du boulevard des Batignolles et des rues avoisinantes, et de quelques amis ou connaissances, qui est-ce qui connaît le docteur Bitourou dans la grande capitale ? Je n'y suis rien, moins que rien... Mais quand, aux vacances, à l'époque

où le meilleur de la clientèle est éparpillé aux quatre coins de la France, je retourne passer quelques jours à Fleuriais, je redeviens quelqu'un, quelqu'un que tout le monde salue, et c'est à qui me fera fête...

Mais voilà : Fleuriais avait un horizon très borné; rayonner y était difficile et horriblement fatigant en raison de certaines conditions spéciales au pays. Je ne tardai pas à juger de ce que pouvait fournir à mon ambition cette modeste commune, et, à tort ou à raison, je le trouvai insuffisant. Je ne comptais certainement pas arriver jamais à une des premières situations du monde médical, mais l'*aurea mediocritas* dont le sage sait, au besoin, se contenter. me paraissait devoir y être par trop modeste.

Mes vues se portèrent tout naturellement vers la ville la plus rapprochée, sous-préfecture, siège d'un évêché, d'usines importantes et de 12,000 âmes environ : de plus, j'y avais quelques parents et je pensais qu'ils pourraient constituer le noyau — le nucléole, je devrais dire — d'une clientèle susceptible de faire la boule de neige, si les circonstances étaient favorables. Fleuriais tout entier ne m'offrait qu'une position en somme médiocre; tandis que si j'arrivais à conquérir la première situation de Brinville, il y avait de quoi satisfaire largement mon amour-propre, ainsi que les exigences maté-

rielles auxquelles je ne pouvais me soustraire. J'avais d'ailleurs pris mon parti d'avance d'un échec possible, et dans ce cas, j'étais décidé à tenter la chance dans la capitale même.

Je quittai donc Fleuriais sans esprit de retour, donnant pour prétexte que mes parents désiraient vivement me voir établi auprès d'eux à Brinville, où ils comptaient être en mesure d'aider puissamment à ma réussite ; mais ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur que je fis mes adieux aux plus intimes de mes clients.

Mon premier soin en arrivant à Brinville fut d'aller faire visite à tous les confrères de la localité inscrits officiellement à la sous-préfecture ; en agissant ainsi, je ne risquais pas plus de faire de fausses démarches, telles que des visites à des pseudo-confrères, que de commettre des oublis mal interprétés. La façon dont je fus reçu fut des plus variables.

L'un se montra très sensible à ma visite, peut-être parce qu'en raison de son âge et de la retraite forcée à laquelle les infirmités l'avaient condamné, on ne pensait plus guère à lui.

Un autre me fit un tableau très réjouissant du petit monde médical de Brinville, portraicturant ses confrères d'un crayon quelque peu fantaisiste ;

il espérait sans doute que je lui fournirais ample matière pour orner sa galerie d'un type de plus.

Un troisième me dit qu'il me voyait arriver sans chagrin parce que, d'après lui, plus il y avait de médecins dans une ville, plus ça devait donner envie de se soigner.

Un quatrième, bien qu'à peine plus âgé que moi de quatre ou cinq ans, se crut en droit de me faire une conférence de déontologie. Seulement, à l'entendre parler, il semblait que moi, nouveau venu, j'avais quantité de devoirs à remplir envers lui, tandis que je n'avais à attendre de sa part qu'une indifférence polie..., mais sincère.

Un autre ne daigna pas me recevoir, bien que chez lui au moment de ma visite ; je n'ai jamais su le motif de cet accueil, ou plutôt de ce manque d'accueil.

Deux autres me reçurent de la façon la plus gracieuse, et de manière à me montrer immédiatement qu'avec eux les relations de toute nature ne pourraient être que faciles et même amicales, pour peu que ce fût mon désir.

En somme, il était évident pour moi, à première vue, que s'il y avait quelque peu de rivalité entre les médecins de Brinville, il y avait cependant moyen d'y vivre en bonne intelligence avec la plupart. En étudiant plus à fond la question de la

clientèle, je finis par apprendre qu'à ce point de vue spécial, la petite ville était divisée en un certain nombre de coteries qui s'y disputaient l'influence, et que tous les médecins étaient plus ou moins inféodés à quelqu'une de ces coteries.

Les trois coteries dominantes — car il y en avait d'autres, mais tout à fait secondaires — étaient celles de l'évêché, à la tête de laquelle se trouvaient la vicomtesse de Marcie et le vicaire général, celle de la sous-préfecture, dont la femme d'un ancien député paraissait l'âme, et enfin celle des usines, menée par un très riche manufacturier qui visait la députation : on les avait surnommées dans le pays « la Mitre », « la Claque » — je n'ai jamais su pourquoi ce nom, — et « la Blouse ». Chaque coterie avait son médecin attitré, et les choses étaient si nettement établies et acceptées, le mot d'ordre si bien suivi, que toute la clientèle afférente à chacune de ces coteries allait au médecin désigné. Cela pouvait avoir un inconvénient, au point de vue des chances d'accroissement de la clientèle, qui étaient ainsi fort précaires ; mais il en résultait, comme compensation, un grand avantage, c'est que la position de ces médecins était à peu près inattaquable.

Des situations aussi tranchées devaient forcément amener entre les médecins attitrés de ces coteries

des rapports un peu tendus et même maintes fois des froissements; tous les trois étaient d'une parfaite honorabilité, et on ne pouvait rien articuler qui fût de nature à diminuer l'estime dont chacun d'eux était l'objet dans son camp; et pourtant ils refusaient énergiquement de se trouver ensemble en consultation, et ils ne se saluaient même pas.

Ces trois planètes avaient chacune son satellite : en effet, sans être absolument et irrémissiblement inféodés à aucune coterie, trois autres médecins, qu'on me désigna, paraissaient avoir une tendance assez accentuée vers tel ou tel parti; ils gravitaient, tout en ayant une certaine indépendance, et on savait, si quelqu'une des planètes était venue à disparaître, quel devait être le remplaçant. Mais les trois gros bonnets avaient bon pied et bon œil et ne paraissaient pas de mine à quitter de sitôt une position très enviée, d'autant plus enviée qu'outre une clientèle très solide et pas mal lucrative, il y avait un certain fixe fort attrayant; ainsi, l'un avait le collège, l'autre le petit séminaire et l'hôpital, l'autre le chemin de fer, etc., etc.

Quant à la partie indépendante de la population, celle qui prétendait n'appartenir à aucune coterie, elle était un peu à tout le monde, et elle constituait pour les médecins de Brinville, une sorte de clientèle flottante, la seule qu'on pût se disputer sérieu-

sement, la seule aussi sur laquelle un nouveau venu pût avoir prise.

Mon arrivée à Brinville causa un certain émoi dans son petit monde médical; mais on se rassura vite en présence de la correction de mon attitude et de l'intention bien arrêtée que j'avais manifestée de ne rechercher la clientèle que par les moyens les plus avouables, et d'attendre patiemment qu'elle vînt à moi petit à petit, en tâchant de glaner dans la partie accessible de la clientèle, et c'est ce que je fis.

Mon premier malade fut un pauvre diable avec lequel je ne pouvais faire un brillant début.

On vint, un soir, me prier d'aller voir au plus vite quelqu'un qu'on me disait très malade. Croyant à une maladie aiguë, marchant rapidement, je demandai depuis combien de temps il était souffrant et on me répondit qu'il y avait déjà six semaines qu'il était incapable de travailler et gardait la chambre. C'est toujours ainsi avec certains malades : ils restent des semaines à se dire : « Bah ! ça se passera..., attendons encore...., et puis ça coûte le médecin », etc., et puis enfin, un beau jour, on se décide, et alors il faudrait que, sur l'heure, l'homme de l'art qu'on a envoyé chercher quittât tout pour accourir auprès du pauvre chronique.... Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le médecin s'y laisse prendre longtemps, longtemps encore

après qu'il a acquis assez d'expérience de la chose pour n'être plus dupe de ces exigences aussi déplacées que parfaitement inutiles.

Le malade habitait un véritable taudis où le nécessaire manquait, et qui sentait la misère à faire reculer un huissier. Après lui avoir donné ma consultation, le pauvre diable me demande bravement ce qu'il me doit pour « mon dérangement ». Comme je n'avais pas encore digéré son invitation si pressante à venir le voir et que d'autre part je ne pouvais conserver d'illusion sur les moyens — ou plutôt sur l'absence de moyens — de mon client.

— Fichez-moi la paix, lui dis-je, soyez moins impatient une autre fois et prenez ces cent sous pour acheter les médicaments que je vous ai prescrits; je reviendrai vous voir sans que vous ayez besoin de me faire prévenir.

Là-dessus je partis, le laissant un peu ahuri.

A peu près en même temps que ce malade, m'arrivèrent nombre de chroniques plus ou moins abandonnés et qui, ne perdant jamais espoir, pensaient trouver dans une jeune science quelque remède plus efficace que ceux déjà conseillés par mes confrères. C'est là le lot immanquable et invariable des nouveaux venus, dans quelque endroit que ce soit, et c'est d'ailleurs très naturel, sans compter qu'ils peuvent y trouver de très favorables occasions

de se produire. Chronique, en effet, ne signifie pas toujours incurable, loin de là ; mais le praticien fait maintes fois, inconsciemment même, la confusion, si bien qu'il se désintéresse rapidement de ces malades, auxquels il faudrait parfois donner plus de temps qu'aux autres, et auxquels on n'a même pas toujours le loisir de penser, et peu à peu on espace ses visites de plus en plus, si bien qu'un beau jour vous apprenez que le malade a consulté un de vos confrères. Vous vous empressez de dire que le malade vous a quitté, qu'il s'est conduit comme un ingrat, et même en homme mal élevé, etc., alors que c'est vous qui, petit à petit avez négligé le patient et qui, en réalité, avez fini par le quitter.

Je ne fus pas —je m'empresse de le dire — beaucoup plus habile que mes prédécesseurs, mais je ne le fus pas moins non plus; j'eus même quelques succès qui satisfirent mon amour-propre plus qu'ils ne me rapportèrent.

Finalement, la première année d'exercice à Brinville se solda par un assez joli déficit, comme je m'y attendais, mais sans me laisser entrevoir la possibilité d'un avenir brillant. Voici, en effet, ce que mon expérience du pays m'avait, au bout d'un an, permis de constater d'une façon positive.

Le parti de l'évêché était absolument inattaquable, du moins pour moi ; pour tâter le terrain

avec quelque chance de succès, il aurait fallu singer des sentiments que je n'avais pas, et j'éprouvais la plus grande répugnance pour l'emploi de pareils moyens. Par conséquent, je n'avais rien à attendre de ce côté. Un jour cependant, je crus à une invite, bien déguisée du reste. La vicomtesse de Marcie, quêtant par tout le pays au profit des écoles chrétiennes, était venue faire visite dans ce but à ma femme, qui s'y était laissé prendre et avait cru à une avance là où il n'y avait qu'un peu de miel pour engluer une pièce d'or.

La clientèle des usines, il n'y fallait pas songer davantage, moins encore même, car on disait à ce moment que le médecin attitré allait devenir le gendre du riche propriétaire de ces usines, et rendre ainsi sa situation à l'abri de toute concurrence.

Restait la sous-préfecture, le monde officiel : c'était là le point réellement attaquable, mais c'était aussi le côté le moins brillant. Avec des efforts assez persévérants, je pouvais espérer me faire une place par là; mais je me demandai si, même en admettant que la réussite fût aussi complète que je pouvais l'espérer, c'était bien là l'avenir brillant que j'avais entrevu dans mes rêves de Fleuriais, alors que je me voyais occupant la première situation de la ville voisine.... C'était bel et bien une déception.

S'il ne se fût agi que de lutter pour arriver, et surtout de ne lutter que sur le terrain de la profession, j'aurais très volontiers soutenu le combat ; mais la lutte était à peu près impossible, et il n'y avait guère moyen de gagner rapidement du terrain qu'à l'aide de l'intrigue, ou d'une concurrence incorrecte. Une occasion de ce genre s'offrit, assez tentante en apparence. On vint me demander officieusement si j'accepterais d'être médecin de la Société de secours mutuels. Le médecin de la Société, à ce moment en fonction, ne faisait pas son service — prétendait-on — avec tout le zèle désirable. Après avoir pris connaissance du *cahier des charges*, non seulement je ne soumissionnai pas avec rabais, mais je refusai d'accepter ces conditions, et je me dis à part moi que si la Société n'était pas soignée avec tout le dévouement qu'elle exigeait de son médecin, elle n'avait que ce qu'elle méritait puisqu'elle récompensait si mal les soins médicaux.

Si j'avais eu l'esprit d'intrigue à un degré quelconque, c'était là l'occasion qu'il fallait saisir. La Société de secours mutuels pouvait me servir de point d'appui pour arriver à mieux, en *soignant* plus particulièrement les gros bonnets de cette peu intéressante association pour l'exploitation du médecin. Par cette Société, je pouvais pousser une pointe

du côté des usines, et même vers le monde officiel, car le président était chef de bureau à la sous-préfecture. Mais pour réussir par cette voie, il aurait fallu le caractère..... que je n'avais pas. Et puis, vraiment, je sentais que le but visé ne valait pas tant d'efforts; que, fussé-je arrivé à la plus belle situation de Brinville, ce n'eût probablement pas été mon idéal. En définitive, cette vie un peu étroite de la province, qui avait tous les inconvénients de la campagne sans en avoir les avantages, n'avait rien qui me séduisît bien particulièrement, et il aurait fallu que j'y trouvasse des charmes tout à fait imprévus pour que la situation m'apparût sous un jour beaucoup plus favorable.

Cette réserve faite, je dois dire que l'existence était facile à Brinville, et, à peu d'exceptions près, je voyais la possibilité d'y vivre en assez bonne intelligence avec mes confrères. La jalousie y était bien plus vive, plus acerbe, plus continue, entre les femmes des confrères que entre eux : la toilette, le train de maison, les allées et venues, les relations, tout était épié, commenté, critiqué, mal interprété, ou tourné en ridicule..... Mais de cela je ne m'inquiétais guère, et ce n'est pas ce motif qui m'aurait fait devancer de vingt-quatre heures le moment où je devais quitter Brinville.

Ce moment arriva, et je puis dire que je quittai ma

seconde résidence sans l'ombre de regret. Autant Fleuriais m'avait laissé de bons souvenirs, autant j'y avais trouvé de bonnes et solides relations, autant Brinville me trouvait indifférent au moment où j'allais le quitter, de même d'ailleurs que la plupart de ses habitants — j'en étais sûr — me voyaient partir sans en être autrement affectés.

Et c'est ainsi que, par une belle matinée de printemps, le docteur Jean Bitourou fit gaîment ses adieux à Brinville pour aller tenter la fortune dans la partie de la capitale qui s'étend du boulevard des Batignolles à l'église de ce nom et de la place Clichy à la place Malesherbes.

LE CHOIX D'UNE SPÉCIALITÉ

— Bonjour, cher maître; je viens vous demander une grave consultation.

— Mon cher ami, je suis tout à votre disposition... Vous êtes malade ?... Voilà bien longtemps que je ne vous ai vu... De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'abord que je ne suis pas malade.

— Ah ! tant mieux; il n'y a rien qui me peine comme de voir un confrère malade..., il me semble que c'est moi-même.

— Non, ce n'est pas ça, heureusement; mais la chose est assez grave tout de même; j'ai assez de la province, et je veux tenter la fortune à Paris.

— La fortune, mon ami...? *Rara avis;* peu de médecins arrivent à mettre ce gibier-là à leur broche... Enfin, Paris vous attire et vous voulez en tâter... Vous étiez pourtant bien là-bas, à... je ne me rappelle plus très bien le nom de votre localité.

— A Fleuriais.

— Fleuriais ! Oui, c'est ça ; je me souviens que c'était gentil. Je ne l'ai vu qu'une fois, quand vous m'avez fait l'honneur de m'appeler en consultation pour cette fièvre typhoïde, — vous savez, — mais j'en ai conservé un bon souvenir... ; je vois encore votre maison, perchée au haut d'une montée, d'où la vue embrassait un horizon charmant... Enfin, vous en avez assez.

— Oui, cher maître, l'horizon était charmant, mais trop borné... Pas d'avenir !... Aussi me suis-je décidé à venir à Paris, et c'est là l'objet de ma consultation : comment faut-il m'y prendre pour tirer le meilleur parti possible de mon diplôme à Paris.

— C'est bien délicat, ce que vous venez me demander, mais enfin je ferai de mon mieux pour vous édifier là-dessus, c'est-à-dire que je vous ferai part de ce que l'expérience a pu m'apprendre à ce sujet... Avez-vous lu le *Faust* de Gœthe ?

— Pas encore, je n'en ai pas eu le temps, ou je n'ai pas été assez sérieux pour cela.

— Eh bien ! lisez-le, maintenant que vous voilà plus sérieux et qu'au début de la pratique à Paris les loisirs seront le fonds qui vous manquera le moins. Vous y verrez qu'un écolier, ou plutôt un étudiant, incertain sur la direction qu'il doit donner

à ses études, vient consulter Méphistophélès sur les inconvénients et les avantages des différentes carrières qui se présentent à un jeune homme au sortir des humanités. En ce moment, c'est un peu ce rôle que vous me faites jouer... Mais soyez tranquille, je n'abuserai pas du persiflage. Je commence par admettre *a priori* que vous voulez exercer correctement, honnêtement.

— Je vois avec plaisir que vous avez conservé bon souvenir de votre élève ; vous pouvez compter que le docteur Jean Bitourou n'oubliera pas les enseignements de son maître Bricard-Charron.

— A la bonne heure, mon ami. Je suppose maintenant que vous ne tenez pas essentiellement à faire de la chirurgie, et surtout à ne faire que de cela.

— Vous avez parfaitement raison, cher maître, mais il y a d'autres spécialités que la chirurgie, et je me suis laissé dire qu'il n'y a que par là qu'on arrive aujourd'hui, ou du moins qu'on n'arrive vite que par la spécialité... Mais je me défie un peu et je serais bien plus disposé à m'en rapporter à votre opinion.

— Merci pour votre confiance, mon jeune ami. Eh bien ! il est certain que si vous voulez arriver le plus vite possible à gagner pas mal d'argent, la spécialité est le meilleur moyen. Pourtant n'allez

pas croire qu'on s'improvise spécialiste comme on peut s'improviser médecin de village ou médecin de quartier au lendemain de sa thèse; il faudra piocher ferme le coin de la science que vous aurez choisi, le connaître à fond, faire des cliniques, enfin vous donner beaucoup de mal pendant plusieurs années... Vous pensez bien que si le malade ne trouve pas chez un spécialiste des ressources thérapeutiques plus étendues, plus complètes que chez son médecin ordinaire, il n'ira pas le consulter deux fois.

— Je ne regarderais certes pas à la peine... Mais quelle spécialité choisir ? Là-dessus je suis très perplexe.

— Et moi, je ne puis que vous donner une idée très sommaire des avantages et des inconvénients des principales d'entre elles.

— C'est précisément ce que j'attendais de votre obligeance.

— Je vous préviens que je passe la revue tout à fait au hasard, et à la bonne franquette... Vous ne voudriez pas cultiver les dents...? C'est très lucratif, vous savez : ainsi, tenez, par exemple, vous n'avez pas idée de ce que peut rapporter à un dentiste une dent malade, mais trop bien placée, et qu'une jolie femme tient à conserver le plus long-

temps possible... Ça n'a pas l'air de vous enthousiasmer ?

— Pas précisément.

— Allons, je vois ce que c'est : vous ne voulez pas qu'on dise de vous « quel dentiste ! » N'est-ce pas ?

— Peut-être bien.

— Que diriez-vous des yeux ?... C'est très joli, les yeux... Je parle de la spécialité et non des yeux de Mme X... : vous avez une clinique dans une rue populaire et tous les jours on y voit affluer quantité de gens portant sur les yeux les uns des bandeaux, d'autres des couronnes multicolores de révulsifs qui leur font comme des lunettes de carnaval :... et tout ça grouille devant votre porte, se dispute pour passer l'un avant l'autre ; on met un ou deux sergents de ville dans la rue pour maintenir l'ordre, et tous les badauds se demandent : « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est » ? Et on leur répond : C'est le grand oculiste, ou plutôt le grand ophtalmologiste — car oculiste est trop vieux jeu. Il y a d'ailleurs à la porte de votre clinique une grande affiche qui apprend au public que vous professez un cours complet d'ophtalmologie, et quantité de gens qui se plaignent de ne pas y voir assez — y en a-t-il, grand Dieu, de ces gens-là ! — et ceux qui se plaignent de n'y voir que de trop près ou de trop loin, et quantité d'autres, tout ce monde-là vient à vous.

— Ou à un autre.

— Vient à vous si vous savez l'attirer et le retenir... Si les yeux ne vous sourient pas, vous avez les oreilles... Excellente, cette partie-là. Un spécialiste qui est arrivé à jouer habilement de la trompe — comme on dit dans le monde auriste, — et l'habileté en pareil cas n'exclut certes pas l'honnêteté, est un homme assuré d'une belle situation. J'ai un de mes clients, affecté d'un commencement de surdité qui a déjà fait tous les auristes de Paris et qui se propose d'aller consulter successivement les plus célèbres de l'étranger. A chaque nouveau consultant, qui naturellement lui promet de le faire mieux entendre, il dit invariablement ceci : « Au bout de combien de temps pourrai-je constater une amélioration appréciable ? » Et quel que soit le délai qu'on lui demande, il est fidèle tout ce temps au consultant, et aussi assidu qu'on le désire, jusqu'à ce que, le délai expiré, il constate qu'il n'y a pas la moindre amélioration, et alors il passe à un autre... Et les salons d'attente des auristes sont peuplés de gens aussi commodes, et la recette va vite, car la plus petite intervention instrumentale...

— La cause est entendue, cher maître : l'otologie ne me dit rien : je suis sourd à sa voix, même quand elle emprunte votre éloquence.

— Que diriez-vous des voies urinaires?... Vous

avez là une vaste sphère d'action, avec une très grande variété de sujets, tous fort intéressants : vous avez ceux qui se plaignent de n'être plus jeunes, de voir s'évanouir leurs facultés les plus chères et qui viennent vous demander de prolonger leur existence masculine au delà du terme ordinaire; les syphilophobes, qui, au moindre symptôme, à la moindre sensation éprouvés à la suite de rapports tant soit peu suspects, sont persuadés qu'ils sont pincés; les gonorrhéens, sans cesse à la recherche du médicament, ou du topique, qui les débarrassera de la dernière goutte... Quelle mine, mon cher ami, que tout ce monde-là, et je suis loin d'avoir énuméré toutes les catégories, car j'aurais dû alors vous signaler les rétrécis, les calculeux, et bien d'autres. C'est dans ce milieu éminemment favorable que s'épanouit le charlatanisme... Il est certain que le terrain y est singulièrement glissant, mais il est non moins certain qu'on peut le cultiver très honnêtement, comme je suis sûr qu'il en serait avec vous, et y faire en même temps de brillantes affaires... N'est-ce pas que ça vous tenterait, les voies urinaires ?

— Peut-être bien, cher maître...; mais continuez donc, je vous prie, votre revue humoristique.

— Humoristique?... Vous êtes bien bon... Enfin,

puisque vous le désirez, je vais continuer... Auriez-vous du goût pour les accouchements ?

— Pas précisément : j'en ai fait parce que j'y étais forcé; mais je n'aimerais pas me condamner à ne faire que ça.

— Eh bien! si par hasard le goût vous en venait plus tard, je ne voudrais pas vous en détourner; c'est une spécialité très lucrative, incontestablement, et pas des plus difficiles. Mais si vous aimez dormir assez régulièrement dans votre lit, laissez l'obstétrique de côté. Pour ma part, je sais que je n'aurais jamais pu me faire à ce noctambulisme professionnel... Rien que d'y penser, ça me donne envie de bâiller. Je reconnais pourtant qu'il y a quelques petites compensations : il y a les femmes qui se croient toujours enceintes, et qui veulent en être sûres dès le premier mois; il y a celles qui craignent de l'être ou de le devenir, et qui viennent insidieusement vous demander, à mots couverts, ce qu'il faut faire pour ne pas ou ne plus l'être; il y a celles qui voudraient ardemment l'être et qui sont prêtes à toutes les explorations, traitements médicaux et chirurgicaux, enfin à tout ce que vous voudrez leur imposer... tout cela grassement honoré d'ordinaire. Vous voyez qu'il ne faudrait pas se hâter de repousser cette spécialité sans y réfléchir.

— C'est mûrement réfléchi; quand même les

compensations seraient plus nombreuses, plus attrayantes et plus grassement honorées, je ne donnerais pas dans l'obstétrique; mais que pensez-vous de sa cousine germaine, ou sœur cadette, la gynécologie ?

— Splendide, ça! Une science jeune, très avancée déjà et encore pleine d'avenir... Et puis vous pouvez y faire de tout, de la médecine, de la chirurgie, de l'obstétrique. Vous soignez des chlorotiques, vous amputez des utérus, vous enlevez des ovaires ou des trompes; vous cautérisez à la pierre infernale ou au galvano-cautère, le petit jeu ou le grand jeu, vous êtes un confident pour la toilette intime des dames, vous retapez des virginités louches... Ici, — c'est vrai, — nous tombons dans le scabreux, nous sortons de la voie honnête pour entrer dans « le monde à côté...» Sans aller aussi loin, vous avez un champ assez vaste et une assez grande variété de sujets, sans compter, comme dirait Rochefort, les sujets de désagrément; et mettez-vous bien dans la tête, avant d'opter pour la gynécologie, qu'il y en a pas mal. Tout d'abord, *cave hystericam*.

— Ce qui veut dire?...

— Méfiez-vous des femmes hystériques. Savez-vous ce qui est arrivé naguère à un jeune gynécologiste plein de talent et très honnête, à Titon, pour ne pas le nommer?... Une jeune femme se présente

à lui se plaignant de douleurs utérines; craignant d'avoir quelque ulcération de la matrice, elle prie Titon de l'examiner sérieusement. Notre confrère la fait placer sur son fauteuil à examen et se met à introduire un speculum; mais à peine l'instrument avait-il pénétré de quelques centimètres que voilà la femme qui se recule brusquement; descend du fauteuil à examen et se met à injurier à voix haute le malheureux Titon, l'accusant d'avoir voulu la violenter, etc. Vous voyez d'ici quel esclandre!... Et quelle opinion durent emporter les personnes qui attendaient leur tour au salon... Je ne vous cite ce fait, mon cher ami, qu'à titre d'exception, et non pour vous dégoûter de la gynécologie; mais cela vous montre quelle circonspection il faut avoir dans la pratique de cette partie de la science.

— Si je me lance là-dedans, cher maître, je n'oublierai pas qu'il peut y avoir des écueils sous des apparences très trompeuses ou très engageantes.

— J'allais manquer de vous signaler une autre spécialité bien importante, très sérieuse, nullement scabreuse, et des mieux achalandées; je veux parler de la peau.

— C'est, en effet, celle qui, ce me semble, me sourirait le plus.

— Et le choix ne serait pas mauvais, car vous

avez dans cette spécialité nombre d'aubaines qui sont de très bon aloi, bien qu'au premier abord ça paraisse un peu louche. Ainsi la calvitie, vaste champ d'exploitation facile mais légitime si ça se fait correctement; le pityriasis, les acnés, les taches de rousseur, et autres misères qui font si souvent le désespoir du beau sexe, et parfois aussi du sexe laid... Tout ça, très long à soigner, durant des années et des années.... Vous voyez d'ici le grand jeu des dépuratifs avec lesquels on est arrivé, m'a-t-on dit, à faire des ordonnances de 375 francs de médicaments, non compris l'emballage... C'est peut-être beaucoup; mais j'espère que votre ingéniosité thérapeutique n'accoucherait jamais d'une aussi grosse prescription, pour laquelle on aurait à craindre et à attendre même une reconnaissance excessive de la part du pharmacien... Visez l'estime du pharmacien plutôt que sa reconnaissance... Entre autres aubaines que la peau vous réserve, vous avez encore l'épilation, la cautérisation des bulbes, et je suis loin d'avoir épuisé la matière. Vous voyez donc que les peaussiers ne sont pas à plaindre... Sans compter que c'est très intéressant, ne serait-ce qu'en raison des rapports avec l'état général.

— Oui, oui, cher maître, c'est bien là la spécialité qui me tenterait le plus.

— Attendez donc, avant de vous prononcer, que j'aie fini de passer ma revue..... Du reste, pour ne pas allonger à perte de vue cette consultation, je ne ferai que vous signaler encore deux ou trois spécialités, et en quelques mots.

Vous avez la laryngologie et la rhinologie, qui voisinent beaucoup, qui font des excursions dans les oreilles, dans le pharynx, qui ont dans leur domaine la grande collection des angines de toute sorte, — les angines, la terreur des mères, — qui font la pluie et le beau temps dans le monde des chanteurs et chanteuses, et qui ont même réussi à faire prendre le coryza au sérieux.

Vous avez l'électro-thérapie, science encore jeune, pleine d'avenir, qui a souvent le dernier mot dans maintes circonstances, et qui a plus d'une corde aussi à son arc ; le massage, qui s'est affranchi de la tutelle des empiriques et s'est abrité, pour se faire mieux accepter de notre monde, et aussi du beau monde, sous le bonnet doctoral....., ce brave bonnet doctoral qui en abrite bien d'autres.

Vous avez encore la médecine d'été et la médecine d'hiver, c'est-à-dire la médecine par l'eau et la médecine par l'air, et ce ne sont pas les moins lucratives étant donné les proportions de plus en plus considérables que prend l'exode hivernal de même que l'exode estival..... Médecin d'hiver, vous vivrez

dans un pays charmant, avec un printemps perpétuel, un ciel toujours bleu, et des clients toujours riches, parfois phtisiques, parfois simplement bronchitiques, ou goutteux, ou simplement frileux, et plus souvent n'étant affligés que de fort belles rentes. L'été venu, vous fuyez ces plages inhospitalières où les œufs cuisent au soleil, vous allez respirer la fraîcheur dans les Alpes, ou sur les plages normandes ou bretonnes, à moins qu'ayant la rage de la profession, vous ne fassiez comme maître Jacques, et ne soyez alternativement médecin d'hiver et médecin d'été..... Ça se voit, mais ce doit être terriblement ennuyeux.

— Paris est bien agréable l'hiver quand on y est maître de son temps : que pensez-vous de la médecine d'été?

— Ça vous sourirait d'être aquatique?... Après tout, pourquoi non? Ce n'est pas un sot métier... Deux mois, trois mois, quatre mois de travail, suivant que l'altitude de la station est plus ou moins élevée : le reste du temps, libre comme l'air, libre d'aller porter la bonne parole, c'est-à-dire de promener votre « Prenez mon eau ! » aux quatre coins de Paris et de la province, sans oublier l'étranger si vos ressources linguistiques vous le permettent... N'allez pas croire du reste que vous ne puissiez y être très sérieux, et aussi honorable qu'honoré...

Mais, vous savez, la pratique y est assez délicate et la correction parfaite y est peut-être plus difficile que partout ailleurs... : question de milieu.

— En voilà bien assez, cher maître : ne poussez pas plus loin votre intéressante revue; ce serait réellement abuser de votre obligeance. Vous m'avez d'ailleurs suffisamment édifié pour que je choisisse en connaissance de cause.

— Eh bien ! si vous le voulez, je m'en tiendrai là de mon énumération, mais je veux vous faire part, en terminant, de quelques réflexions générales que ce sujet me suggère, et qui pourront avoir encore quelque intérêt pour vous... Je me suis laissé aller, mon cher ami, mais un peu involontairement, à vous montrer, dans la plupart des spécialités passées en revue, certains côtés peu recommandables et à la tentation desquels il faut savoir résister. C'est qu'en effet, pour toutes, il y a deux façons de les suivre : le droit chemin et les chemins de traverse. Théoriquement, la démarcation est toute simple, et il ne paraît pas possible de s'y tromper : il est aisé de discerner ce qui est franc, honnête, correct, de ce qui est louche, risqué, malhonnête; dans la pratique, la distinction n'est pas toujours aussi facile, et, bien que je sois loin d'être porté à l'indulgence quand il s'agit de déontologie, peut-être ne faudrait-il pas se hâter de jeter le blâme sur

un confrère à qui on aurait à reprocher certains procédés un peu aventurés, avant de connaître bien les circonstances... Quant à vous, mon cher ami, je n'ai pas d'inquiétude sur votre compte : je sais d'avance que, soit comme praticien ordinaire, soit comme spécialiste, — si décidément vous vous vouez à la spécialité, — on ne vous rencontrera que sur le droit chemin.

— Ainsi soit-il, pourrais-je ajouter; et j'espère bien qu'il en sera ainsi. D'ailleurs, je n'aurai pas grand mérite à cela, parce que je n'ai jamais eu le goût du mercantilisme, du charlatanisme, des procédés subtils. Je suis de l'avis du bon La Fontaine :

> Ne forçons pas notre talent :
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Or, même le charlatanisme, j'imagine que, pour y réussir, pour l'exploiter avec fruit, il faut savoir le pratiquer avec grâce... De plus, j'aurai bien peu d'occasions, puisque, toute réflexion faite, je renonce à la spécialité, quelle qu'elle soit.

— Mais ce n'est pas moi, je suppose, qui vous en ai dégoûté?... Je me le reprocherais, car ce n'était pas là mon but en vous donnant un petit aperçu sur les plus importantes.

— Non certes, cher maître; mais j'ai vu de suite que, pour y réussir, il me manquait certaines qua-

lités natives... Enfin, je me contenterai d'être un modeste praticien, un des quinze ou vingt mille obscurs praticiens de France.

— Les quinze ou vingt mille « obscurs praticiens », comme vous les appelez, mon cher ami, sont dans l'armée médicale ce qu'est l'infanterie dans l'armée militaire : ils sont les gros bataillons, ils représentent la force... Les autres, les spécialistes, ne sont que les troupes auxiliaires... Vous voyez que vous serez du bon côté.

— Il me reste, cher maître, à vous remercier du fond du cœur pour cette longue consultation, longue comme un discours sans fin..., et vous n'aviez pas le traditionnel verre d'eau sucrée...

— Tiens, c'est vrai : je m'aperçois que je n'ai plus de salive; eh bien ! allons prendre un bock.

LE BANQUET GANIVET

La scène se passe au « Restaurant du *Merle Blanc. Repas de corps, noces et festins* ».

Badouille arrive le premier dans la petite salle attenante à celle du banquet.

— Comment! Personne!... Ah ça, est-ce qu'ils se fichent du monde, ces pistolets-là ?... On a dit pour six heures et demie : il est six heures et demie, et le trésorier n'est même pas à son poste!... Ils sont capables de vouloir faire du genre et de nous faire dîner à sept heures, peut-être même plus tard, comme si nous étions au Continental... Oh là là!... Tiens! Voilà Roubion!... Trésorier, mon cher trésorier, je commençais à me dire du mal de vous : vous êtes en retard, et un trésorier de banquet doit être toujours en avance... Je connais ça, vous savez : les banquets et moi, nous sommes des connaissances solides; je n'en manque pas un.

— Pourvu que vous connaissiez le héros de la fête, ça vous suffit.

— Le héros de la fête ?... Ah !... Elle est bien bonne, celle-là ! Je m'en fiche un peu du héros de la fête, comme vous l'appelez... Avant-hier, je suis allé à un banquet comme celui-ci : quand je suis arrivé, je ne me rappelais même plus à qui le banquet était offert... J'avais pourtant envoyé mon adhésion... J'ai vu l'annonce de votre petite fête dans *Le Lampion Médical*, et alors..., va pour un banquet !

— Vous connaissez Ganivet ?...

— Il me semble que oui... Cependant, je ne suis pas bien sûr : quand je l'aurai vu, je vous dirai ça... D'ailleurs, vous pensez bien que ça m'est assez indifférent : que ce soit Ganivet, que ce soit Taupier, que ce soit Blervache, vous savez (ici Badouille fait un geste aussi pittoresque que significatif)... L'important, c'est qu'il y a un banquet.

— Et un banquet... — ce n'est pas parce que je suis l'organisateur principal que je dis ça — mais enfin, vous verrez que c'est quelque chose de bien.

— Vous avez trouvé moyen, vous, de faire un menu un peu propre à cent sous par tête ?... Eh bien ! Roubion, si c'est ainsi, vous êtes mon

maître... Mais faudra voir... Du reste, je m'en fiche encore assez de ça : je ne déteste pas les bons morceaux ; mais, au fond, ce n'est intéressant les banquets que parce qu'on peut s'y voir à l'aise.

— C'est, en effet, une occasion de rencontrer des amis que, faute de cette heureuse circonstance, on serait des mois et même des années sans voir...

— Parfaitement, et de leur faire savoir ce que l'on est devenu, ce que l'on fait... Tenez, je vous parie que sur les dix premiers camarades que je vais rencontrer, il n'y en aura pas deux qui sauront que je suis médecin consultant à Bonnesource...

(Arrivent ensemble Riaulon, Marcaillou, Taupier, Thivolet, Blervache, Carolus et Jolivieux.)

— Eh ! dites donc, vous autres, passez à la caisse... Ah ! Voyons un peu : j'ai parié avec Roubion...

— Qu'est-ce que vous avez parié ?... Si c'est du champagne, je vous écoute.

— Vous êtes trop pressé, Marcaillou... J'ai parié avec Roubion que pas un de vous ne sait probablement que je suis à Bonnesource.

— Comment, tu es à Bonnesource et tu ne m'en disais rien ?... Comment aurais-tu voulu que je t'envoie...

— Pardon !... t'envoyasse, mon cher Carolus.

— Tu ne vas pas nous la faire à Noël et Chapsal, n'est-ce pas ?...

— Et où voulais-tu, charmant ami, que je te fasse savoir...

— Pardon !... Que je te fisse savoir...

— Merci... Eh bien ! que je te fisse savoir où j'exerce la médecine.

— Tu appelles ça « exercer la médecine » forcer de braves gens qui n'ont pas soif à boire de grandes tapées d'eau : tu n'es pas difficile... Enfin, on tâchera de te trouver des gens qui consentiront à te payer pour cela... Ah ! ah ! Ça commence à se remplir.

— Est-ce qu'on doit être nombreux ? Dis-moi ça, toi qui sais tout.

— On a parlé d'une soixantaine.

— Eh ! c'est assez coquet pour la circonstance... Au fait, quelle est donc la circonstance exacte ?... Je sais bien que Ganivet a été nommé quelque chose, et que c'est là l'occasion du banquet ; mais quant à savoir à quelle haute dignité il a été élevé...

— Sous-préparateur adjoint au Laboratoire des nouveaux médicaments.

— Sous-préparateur adjoint ?... Eh bien ! nous avons des banquets sur la planche, au *Merle-Blanc :* car enfin, quand notre ami sera promu préparateur

adjoint, puis préparateur, puis préparateur en chef, puis sous-directeur adjoint, etc., ce sera autant d'occasions de recommencer... Ah! ah! Entends-tu le maître d'hôtel qui annonce que « M. le docteur Ganivet est servi... » Quel genre, mes amis! quel genre!... Reste à côté de moi, Carolus, et vous aussi, Blervache : s'il y a des têtes que je ne connais pas, vous me direz leur nom, et après le dîner, pendant le café, j'irai leur serrer la main et leur apprendre...

— Que la première station minérale de France est celle de Bonnesource.

— Tu blagues toujours, toi..., mais certainement, ça leur rendra service de connaître quelqu'un à qui ils puissent adresser leurs malades, l'été.

Sur l'estrade réservée prennent place le docteur Simon Lévi, Bricard-Charron, Leviel, professeur libre à l'Ecole pratique, Ganivet et deux ou trois autres personnalités.

Dire que le repas fut on ne peut plus cordial ne serait pas dire grand'chose; l'entrain et la gaieté y atteignirent un degré qu'on voit assez rarement, et dont je n'essaierai pas de donner une idée... Enfin, ce fut étourdissant. Le menu était très convenable et tout le monde s'accorda à trouver qu'avec la modique somme exigée de chaque

convive, Roubion avait réellement fait des merveilles. Les parts étaient petites, mais les sauces étaient abondantes. A un moment, on put craindre que le pain allait manquer ; on n'avait pas songé que des convives qui avaient de vingt-huit à trente-deux ou trente-cinq ans ne mangeaient pas du bout des lèvres et que, contrairement aux habitudes des banquets, le pain jouerait un grand rôle dans le repas. Un formidable coup de poing, qui ébranla toutes les tables et faillit occasionner un grave conflit entre des centaines de verres, indiqua clairement que Taupier n'était pas content.

— Cré-nom d'un microbe ! cria-t-il à tue-tête : il n'y a donc pas moyen d'avoir un morceau de pain dans cette boîte-là !

— Ce pauvre Taupier ! dit Carolus, il a plus l'habitude de manger le pain sans viande que la viande sans pain.

— Eh ! dis donc, Badouille ! Tu aurais dû nous faire mettre sur la table de l'eau de Bonnesource : ça nous aurait rafraîchi... la mémoire.

— Tu as toujours de bonnes idées, Jolivieux ; sois tranquille, celle-là ne sera pas perdue ; au premier banquet qui se donne — et ça ne peut tarder, — je ne raterai pas le coup.

Le repas touche à sa fin, de plus en plus bruyant.

Sur l'estrade, on se concerte pour les toasts... : enfin, le docteur Simon Lévi se lève juste au moment où Taupier, de sa voix de stentor, disait :

— Garçon, passez-moi donc le camembert et la corbeille de pain... Bien, laissez tout ça à côté de moi, j'en ai besoin pour me soutenir pendant les discours.

— Messieurs, dit le célèbre Lévi, je commence par remercier les organisateurs de ce banquet de m'avoir fait l'honneur de m'en offrir la présidence : le seul titre que j'avais — et je suis heureux qu'il vous ait paru suffisant — c'est d'avoir été le maître de notre ami Ganivet, d'avoir deviné ses aptitudes, et de l'avoir poussé dans une voie où l'attend un brillant avenir... (Bravo ! Bravo !) Maintenant que je tiens la parole, j'aurais certainement le droit de vous faire un long discours, ne serait-ce que pour vous prouver que le sujet y prête, que l'éloge de celui que nous fêtons ce soir comporterait de grands développements..., enfin que je pourrais vous ennuyer aussi légitimement que dans les grands banquets d'apparat. J'aime mieux porter simplement la santé de notre cher ami, de mon cher élève, qui sera bientôt à son tour un maître. (Bravos et applaudissements prolongés.)

Bricard-Charron se lève, et comme il est très

populaire, on l'accueille d'une salve d'applaudissements avant même qu'il ait ouvert la bouche.

— Messieurs et chers amis, votre empressement à venir ce soir fêter notre ami Ganivet prouve deux choses : d'abord, c'est que le nouveau préparateur a su conquérir de très nombreuses sympathies, et c'est là évidemment la principale raison de l'empressement...

(Une voix au fond de la salle.) Et la modeste cotisation du banquet.

— Que vous avez mis à vous rendre ici ce soir. Mais laissez-moi croire aussi que vous avez voulu fêter dans la personne de votre ami la science par excellence que nous devons tous cultiver par-dessus tout, j'ai nommé la thérapeutique. Le but du médecin est de guérir : son moyen, — parfois son arme, — c'est le médicament; c'est pourquoi tout ce qui touche à la science des remèdes doit plus particulièrement nous préoccuper. C'est ainsi que l'a compris notre ami Ganivet qui a abordé cette science par le côté expérimental : car, ne vous y trompez pas, messieurs, ce qui fait la caractéristique de la thérapeutique à notre époque, et surtout de la thérapeutique par les nouveaux médicaments, c'est que nous y apportons cet esprit d'investigation scientifique qui a manqué à la plupart de nos devanciers. (Applaudissements.) Notre ami y débute

dans un poste qui exige beaucoup de zèle et d'abnégation et où il y a à récolter plus de tracas et de peine que de gloire et de profit. Mais ce n'est là qu'une première étape, qui sera vite franchie, et je ne doute pas qu'avant peu nous n'ayons à fêter de plus brillants lauriers. Je bois donc à notre ami Ganivet et à la thérapeutique moderne. (Bravos et applaudissements prolongés.)

Leviel se lève à son tour.

Aussitôt, une vingtaine de convives se mettent immédiatement à crier : « Le Microbe ! Le Microbe ! La chanson du Microbe » !

— Messieurs, mes amis....., car tous vous êtes mes amis.. ..

(On continue à crier : « Le Microbe ! Le Microbe ! »)

— Messieurs, chaque chose a son temps : quand nous aurons levé la séance pour prendre le café, alors nous pourrons passer de la prose aux vers, des discours sérieux aux folles chansons..... Pour le moment, nous en sommes encore aux toasts..... Rassurez-vous, je serai bref ; vos cris de tout à l'heure montrent du reste suffisamment que vous n'accorderiez pas une longue attention à de graves discours. Je vous dirai donc que j'ai eu l'avantage d'être le premier maître de Ganivet, que je lui ai

prédit le succès à courte échéance, et que, par amitié pour moi, il commence déjà à me donner raison. Je suis fier d'avoir de pareils élèves que l'enseignement libre peut revendiquer au moins aussi légitimement que l'enseignement officiel, et en disant cela, je suis sûr de n'être démenti par personne. (Bravo! Vive Leviel! Vive Leviel!) Je bois donc, mes amis, à Ganivet et à l'enseignement libre!

Cette fois, ce n'est plus de l'estrade que se lève un nouvel orateur, c'est du fond de la salle, et dès qu'on voit, dans son entourage, Roubion qui, en élevant son verre de champagne pour porter un toast, en verse involontairement le contenu sur la tête de Carolus, son voisin, tout ce côté de la table éclate en applaudissements et en trépignements, au grand ébahissement des gens de l'estrade qui ne comprennent rien à cette explosion de gaieté. Quand enfin le calme est un peu rétabli, Roubion lève de nouveau son verre, maintenant vide :

— Après les discours éloquents que viennent de faire les gros bonnets — j'allais dire irrévérencieusement les grosses légumes, — j'ai hésité à prendre la parole, et si j'ai persisté, c'est uniquement parce que je ne voulais pas vous faire de discours (Bravo! Bravo!), mais uniquement porter ce toast auquel vous ferez tous le meilleur accueil : A la jeunesse, dans

la personne de Ganivet ! (Applaudissements prolongés.)

A ce moment, Taupier, qui a fait subir au camembert une large perte de substance, donne encore un vigoureux coup de poing sur la table, se lève et s'écrie :

— Mes amis, bien que mon verre soit à sec, comme je suppose que vous avez tous autant que moi la reconnaissance de l'estomac, je vous prie d'oublier un instant Ganivet qui a accaparé une assez belle part d'éloges, et de porter un toast à l'organisateur du banquet, à Roubion, qui a trouvé moyen de nous traiter royalement à un prix démocratique. Un petit vœu à ce propos : pour une autre fois, il ne sera pas mauvais qu'il se mette en mesure de faire au besoin le miracle de la multiplication du pain. (Bravo ! Vive Taupier ! Vive Roubion !)

Les gens de l'estrade croient la série des toasts terminée et disent tout bas à Ganivet que c'est son tour de prendre la parole ; mais, au moment où il va se lever, on voit Jolivieux debout, son verre à la main.

— Messieurs, dit-il, on a bu à tout et à tous ; encore un peu et — le diable me pardonne — je crois qu'on allait boire au président de la Répu-

blique, ou à la modestie de Ganivet..... Eh bien, puisqu'on ne m'a laissé aucun toast à me mettre sous la langue, je vais porter le seul qui soit peut-être possible en ce moment : à votre soif, messieurs, et puisse-t-il vous en rester encore assez pour faire honneur à mon toast. Allons!... Et que personne ne boude son verre !

Un tonnerre d'applaudissements accueille cette courte allocution..... Quand le brouhaha est un peu calmé, Ganivet se lève enfin, et, grâce à un énergique « silence ! » lancé par Taupier, il parvient à se faire écouter.

— Messieurs et amis, quand j'ai appris que quelques excellents camarades, mus par une pensée tout à fait amicale, avaient l'intention de fêter par un petit banquet ma nomination comme préparateur, j'ai cru qu'il s'agissait de quelque réunion intime, où une dizaine d'entre nous viendraient deviser, les coudes sur la table. Je ne m'attendais nullement à ce dîner d'apparat, organisé et couru, malgré ma mince personnalité, comme s'il s'agissait d'un de nos maîtres les plus éminents. J'en ai été et j'en reste littéralement confondu, et je ne sais vraiment en quels termes je pourrais vous remercier d'un honneur aussi grand que peu justifié. Si j'avais l'autorité de l'illustre maître Simon Lévi, ou l'éloquence communicative du savant

Bricard-Charron, la fine bonhomie du vénéré Leviel, l'entrain de mon ami Roubion, ou encore la verve humoristique des Taupier et des Jolivieux, je pourrais répondre convenablement aux improvisations que vous venez d'entendre... Malheureusement, je n'ai rien de tout cela, et mon petit discours ne le montre que trop. Je devrais cependant m'en consoler un peu en voyant quel personnage je suis devenu, grâce à vous tous, du jour au lendemain : vous m'avez couvert de lauriers, vous m'avez fait presque célèbre, ou du moins vous m'avez promis la célébrité à courte échéance. Eh bien ! quoique j'aie conscience de mon insuffisance, j'accepte cette demi-célébrité un peu anticipée, parce que j'aurai maintenant à cœur de la mériter, parce que le vif désir que j'aurai d'y arriver sera un puissant stimulant pour mes efforts, et que je pourrai peut-être un jour justifier ainsi la bonne opinion que vous avez de moi. En attendant, laissez-moi rentrer dans la foule des travailleurs, et, tout en vous remerciant du plus profond de mon cœur pour l'éclatant témoignage de sympathie que vous m'avez donné aujourd'hui, permettez-moi d'y voir plutôt une touchante preuve d'amitié qu'une manifestation solennelle de congratulation. Messieurs et amis, si le toast spirituel de Jolivieux a, comme je l'espère, ravivé votre soif, je vous prie de boire

avec moi à l'union de la jeunesse, à l'union et à la solidarité de nous tous !

Ce petit discours fut accueilli par plusieurs salves d'applaudissements ; les verres furent vidés encore une fois, car on n'avait pas lésiné sur la tisane de champagne, et on quitta la salle du banquet pour le fumoir où l'effet des spiritueux, s'ajoutant à celui déjà produit par les vins, la gaieté prit des proportions énormes.

Badouille déploya une activité prodigieuse pour mettre toute la jeune génération médicale qui était là au courant de sa situation à Bonnesource ; il risqua même, auprès des moins allumés, quelques considérations sur les indications de son eau ; mais il fut reçu par de telles bordées de fumisteries qu'il remit à un moment plus favorable l'exposé des cures merveilleuses de Bonnesource.

Naturellement, on trouva beaucoup plus amusant de faire chanter à Leviel sa chanson « Le Microbe », dont le refrain était repris par tous les convives.

On en chanta et on en débita bien d'autres, où le gros sel et le gros poivre n'étaient pas ménagés, notamment « La grosse dame au bain », dite par Taupier, avec beaucoup de drôlerie.

Et on se retira — la plupart fortement émé-

chés, — dans l'enchantement d'une aussi joyeuse soirée.

Ai-je besoin d'ajouter qu'on se promit de se retrouver tous, au grand complet, à la première occasion, qu'on souhaita très prochaine.

HISTOIRE D'UN MÉDICAMENT

Ganivet est sans le sou, et il voudrait être riche; il été nommé externe avec le n° 245, et il croit pouvoir affirmer qu'à la fin de sa seconde année d'externat, il arrivera à l'internat dans les dix premiers, en attendant la médaille d'or, le Bureau Central, ... et la fortune, car il est très ambitieux, et non moins impatient. Pour le moment, il est dans un hôpital excentrique, signe très irrégulièrement la feuille de présence, ne s'occupe jamais des malades et passe tout le temps de la visite à lire *Le Lampion*, *Le Diogène*, *Le Drapeau Noir*, non pas qu'il partage toutes les idées de ces feuilles très progressistes — il aimerait mieux partager leurs bénéfices que leurs idées, — mais le vent soufflant aujourd'hui de ce côté, il pense qu'il faut suivre la direction du vent.

Ganivet est d'ailleurs encouragé dans cette voie par son ami Lapozème, l'interne en pharmacie du

service, non moins ambitieux que lui. Lapozème ne rêve pas les honneurs : il s'en soucie comme d'un fêtu; il est aussi peu fortuné que Ganivet, car il vit de ses maigres appointements et de quelques leçons de chimie qu'il donne à des Roumains, et il ambitionne non moins ardemment que lui la fortune. L'externe et l'élève en pharmacie ont sympathisé tout de suite, et s'étant mutuellement confié leurs rêves, ils se sont promis d'unir leurs moyens et leurs efforts pour arriver mieux et plus vite.

Je n'ai pas parlé du chef de service de Ganivet, et pour cause : il compte si peu pour lui, de même que pour Lapozème; il a d'ailleurs déclaré qu'il ne voulait s'occuper, dans les concours, que des élèves qu'il savait être des travailleurs. De plus, il est réactionnaire : il lit *Le Libéral* et *l'Opportuniste;* impartial et réactionnaire, le voilà toisé..... Bah ! On s'en passera, on en trouvera peut-être d'autres plus accommodants.

Ganivet et Lapozème sont toujours à causer ensemble, tout le temps que dure la visite; parfois ils ont l'air de se parler mystérieusement; on dirait deux conspirateurs.

Ganivet en est encore à chercher sa voie : son avenir ne lui apparaît qu'entouré de nuages qui l'obscurcissent; néanmoins, la perspective de pratiquer dans un village, ou une petite ville, ou même

comme médecin de quartier à Paris, ne lui sourit nullement; il ne se voit pas allant de malade en malade, tout le long de la journée, tirant sur le collier comme un cheval de fiacre, pour arriver avec une peine du diable à un très piètre résultat. Ah! si d'un coup de baguette magique il pouvait, au lendemain de sa thèse, devenir d'emblée un des trois ou quatre grands consultants de la capitale, la pratique alors lui semblerait douce et enviable.

Quant à Lapozème, il a trouvé sa voie; il vise la spécialité.

— Vois-tu, dit-il à Ganivet, il n'y a que cela de possible aujourd'hui, une bonne spécialité.

— Mais nous en sommes inondés de spécialités! Vois plutôt les journaux de médecine; il y en a une multitude d'annoncées... Il semble qu'on pourrait formuler rien qu'avec des spécialités... Et il y en a d'anciennes, si vénérables qu'elles ont l'air de dater de Galien.

— Evidemment, il y en a des masses, il y en a trop; mais il y a spécialité et spécialité... Tu as à Paris environ deux mille médecins; combien y en a-t-il qui gagnent quatre-vingt à cent mille francs par an?... Eh bien! voilà: il s'agit d'en trouver une bonne, c'est-à-dire d'arriver à ce qu'elle réussisse.

— Il faut tout d'abord commencer par en trouver une.

— Ça, mon ami, c'est l'enfance de l'art ; avec la série aromatique, il y a une mine de spécialités, qui ne tarira jamais, et où s'épuisera plutôt la mémoire des pharmaciens et des médecins.

— Mais alors, tu comptes en trouver une ?

— Parbleu ! Là n'est pas le difficile; elle est même toute trouvée, la spécialité ; mais c'est comme si rien n'était fait tant qu'elle n'est pas sortie du domaine du laboratoire.

— Qu'est-ce qu'il faut donc ?

— Qu'est-ce qu'il faut, naïve créature que tu es ? Il faut surtout des expériences physiologiques, faites autant que possible par des gens occupant un poste officiel, il faut des notes à la Société de biologie, des notes à l'Institut, des expériences sur des malades de l'hôpital, et si l'on peut aussi sur ceux de la ville. Voilà la recette; ça ne te paraît pas bien compliqué au premier abord, n'est-ce pas ?... Mais enfin, tu comprends aisément qu'à moi seul je ne puis faire tout ce que je viens de te dire.

— Mais, à nous deux, peut-être y aurait-il moyen...?

— Je ne dis pas non, tu es entreprenant, tu as de l'entregent et beaucoup d'amis; avec tout cela on vient à bout de bien des difficultés... Essayons.

Dès ce moment commença entre les deux amis

une association en vue de la fortune, association qui tourna tout à fait à l'avantage de chacun d'eux.

Lapozème se mit à préparer dans le laboratoire d'un de ses amis le médicament dont il voulait faire une spécialité. Ganivet, de son côté, se fit nommer sous-préparateur adjoint au Laboratoire des nouveaux médicaments, et eut ainsi à sa disposition grenouilles, cobayes, chiens, lapins, sur lesquels il put étudier les propriétés de la nouvelle substance qui se trouva agir puissamment sur le cœur et à laquelle, en raison de cette particularité, il donna le nom de *cardiosthénine*. Sans perdre son temps à attendre les résultats de l'expérimentation sur l'homme, il se hâta d'adresser à la Société de Biologie une note sur l'action physiologique de cette substance, note qu'il délaya ensuite de son mieux pour en faire sa dissertation inaugurale. Dans l'une comme dans l'autre, il avait eu soin de faire remarquer que s'il avait pu étudier ce précieux médicament, c'était grâce à l'obligeance de Lapozème qui avait bien voulu lui en préparer en quantité suffisante, malgré les difficultés de l'opération ; et pour que nul n'en ignorât, la note et la thèse furent largement distribuées au corps médical par les soins d'une agence de publicité.

C'est alors que Lapozème lança son affaire, assez

intelligemment du reste. Son prospectus faisait valoir l'action énergique de cette substance, action naturellement bien supérieure à celle de la digitale et des autres médicaments similaires.

Tout d'abord, les choses parurent marcher assez bien; le médicament fut l'objet de demandes assez nombreuses pour qu'on pût se croire sinon sur le chemin de la fortune, du moins en voie d'une assez bonne affaire. Puis, sans qu'on sût trop pourquoi, la vente se ralentit assez brusquement. Ganivet et Lapozème tinrent conseil, et après avoir longuement discuté, ils furent d'accord pour trouver que l'expérimentation clinique avait un peu trop fait défaut à leur médicament, et que, pour lui donner une réussite complète, elle lui était indispensable. Restait à trouver les moyens.

Un jour que j'étais allé au quartier Latin acheter quelques instruments de chirurgie, je rencontrai par hasard Ganivet, ancien camarade d'externat, que je n'avais pas vu depuis des années, et le colloque suivant s'établit entre nous.

— Justement, mon cher Bitourou, je suis bien aise de te rencontrer, car j'ai besoin de la collaboration de quelques amis.

— Tout à ton service... De quoi s'agit-il ?

— Tu sais que je suis préparateur adjoint au Laboratoire des nouveaux médicaments.

— Mais non, je ne le savais pas.

— Comment ! Tu ne le savais pas ?... Mais où vis-tu donc ?

— Aux Batignolles.

— Aux Batignolles ?... Ah ça, mais c'est donc plus loin que l'Australie, les Batignolles ?... Est-ce qu'il y aurait autour de tes Batignolles une muraille plus impénétrable que la grande muraille de Pékin, puisque ma nomination aux fonctions de préparateur adjoint n'est pas arrivée jusqu'à toi ?... Enfin, j'ai donc été nommé préparateur du Laboratoire des nouveaux médicaments ; ma nomination a même été fêtée par un brillant banquet que m'ont offert mes amis et dont toute la presse a parlé... Alors, tu n'as pas su cela non plus ? Tu ne sais rien...

— Mais c'est que je n'ai plus le temps de me tenir au courant, vois-tu... Ah! plains le pauvre praticien de quartier, la bête de somme du monde médical.

— Mais c'est précisément du praticien que j'ai en ce moment besoin... Ça a tout de même du bon, le praticien..., tu sais, car en définitive, le but de notre science et de notre art...

— Ma science, Ganivet, c'est peu de chose, je t'assure ; et je ne me fais pas illusion là-dessus... Quant à mon art, il consiste à faire à mes malades pas plus de visites qu'il ne leur en faut, à leur donner juste la

quantité de médicaments nécessaire, et à ne leur demander de l'argent qu'aux époques où je puis supposer qu'ils en ont... Tu vois, ce n'est pas compliqué... Tu disais donc... Pardon, je t'ai interrompu...

— Je disais que le but de notre admirable science et de notre art est en somme de guérir. Eh bien! j'ai trouvé un médicament merveilleux... Je te dirai tantôt ce que c'est et ce qu'on peut en attendre... Etonnant, te dis-je. Et j'ai trouvé ça, grâce à mon laboratoire.

— Où tu es préparateur adjoint ?

— Tu l'as dit, où je suis préparateur, c'est-à-dire l'aide, le collaborateur du professeur... Eh bien! ce merveilleux médicament, tiré comme tant d'autres de la série aromatique...

— La série aromatique??...

— Oui, cette inépuisable série aromatique qui nous a déjà fourni tant de médicaments précieux, et qui en recèle sans doute bien d'autres, et de plus étonnants peut-être... Je te disais donc que ce médicament, je ne l'ai encore essayé que sur des cobayes et des grenouilles.

— Sur des cobayes et des grenouilles ?

— Oui, certainement... Quels merveilleux réactifs pour les médicaments que ces animaux!... Les

résultats ont été superbes... Mais enfin, il faut passer à l'application thérapeutique.

— Evidemment, sans cela, ça reste une curiosité de laboratoire...

— Comme tu le dis très bien, et de plus improductif.

— Eh bien ! applique ta drogue à l'espèce humaine, expérimente sur les malades.

— Sans doute, excellent Bitourou, j'expérimenterais sur mes malades, si j'en avais... Crois-tu donc que tout le monde puisse avoir comme toi une situation de médecin répandu ?

— Elle est jolie, ma situation de médecin très répandu... trop répandu même.

— Enfin, tu as des malades, et moi je n'en ai pas, parce qu'on ne peut pas mener de front — tu le sais bien — la science et la pratique... Eh bien ! je te fournirai le médicament en question, tu l'administreras à tes malades, et quand tu l'auras suffisamment expérimenté, tu me diras dans une petite note succincte ce que tu auras obtenu. Je la publierai, avec quelques autres du même genre, de façon à faire une petite brochure que j'adresserai à tout le corps médical...

— Et tu crois que je laisserais mettre mon nom sur ces sales petits chiffons de papier que je reçois tous les jours, et qui ne sont même pas bons à...

C'est ça que tu appelles expérimenter un médicament?... Ah bien ! non, Ganivet, je ne puis pas admettre ça.

— Admettre quoi ?

— Que tu me fasses de la réclame de cette façon, que mon nom se répande d'une manière peu digne... Je ne fais certes pas fi de la renommée : mais je n'ai pas la moindre illusion là-dessus ; un modeste praticien comme moi ne peut guère y prétendre. Si jamais la folie me prend de me faire connaître, sais-tu ce que je ferai?... J'étudierai à fond une question... Tiens, par exemple, le médicament dont tu me parlais tout à l'heure — puisque la mode est aux médicaments nouveaux, et après l'avoir bien expérimenté, quand j'en connaîtrai bien exactement la valeur, je ne t'enverrai pas une note que tu reproduirais sur du papier à chandelle, non : je ferai un beau mémoire, que j'enverrai aux *Archives*, et cela montrera que sous la peau du modeste praticien des Batignolles qui court la visite comme un professeur de piano court le cachet, il y a un homme pour qui la science a toujours un charme puissant... Ah ! mon ami, si j'avais le temps !... Je ne sais, mais il me semble que je me sentirais capable de faire de belles choses... Mais voilà, il faut traîner le boulet de la pratique... C'est égal, je t'ai promis d'expérimenter sérieusement ton médicament dans

ma modeste sphère, je te tiendrai parole, et tu seras peut-être bien étonné de voir quelque jour mon nom au bas d'un important travail sur la cardiosthénine.

— Etonné moins que ravi... Je vais te faire envoyer de quoi commencer tes expériences.

Ganivet quitta Bitourou avec la conviction qu'il ne tarderait pas à pouvoir appuyer sur l'expérimentation clinique... de son ami la bonne opinion qu'il avait de sa drogue, et qu'il voulait imposer au corps médical. Il comptait d'ailleurs ne pas s'en tenir à Bitourou, et aller au plus tôt relancer nombre de ses amis ou anciens camarades pour les pousser à prescrire sa spécialité.

Lapozème, de son côté, n'était pas resté inactif. Grâce à des influences sur lesquelles il garda toujours le secret, il sut intéresser à son médicament le célèbre Simon Lévi qui consentit à l'expérimenter dans son service, à faire publier par ses élèves les résultats obtenus, toujours favorables au début, et qui même communiqua, à vingt-quatre heures d'intervalle, à l'Institut et à l'Académie de médecine une note sur ce nouveau médicament qui fut reproduite le lendemain par tous les grands journaux politiques, sans compter naturellement l'universalité de la presse médicale. Il ne lui était du reste nullement

désagréable de faire cette double communication, car s'il en résultait ainsi une belle réclame pour cette drogue, il s'en faisait à lui-même une non moins fructueuse, tout en ayant l'air de rendre un immense service.

A partir de ce moment, le médicament était lancé : il devenait une spécialité cotée, et bien cotée, et allait amener de l'argent dans les poches de Ganivet et de Lapozème, sans parler de celles de Simon Lévi qui y trouvait aussi son compte.

Quant au mémoire de Bitourou, le monde médical l'attend encore... Notre praticien fut-il découragé par la note de son éminent confrère, et désespéra-t-il d'obtenir jamais pour son travail l'attention qui n'avait pas manqué à celle-là, ou bien le dur labeur de la clientèle de quartier l'empêcha-t-il de mettre à exécution son projet ?... C'est ce que Ganivet ne sut jamais, pour cette bonne raison que cela lui était devenu tout à fait indifférent. Il avait eu dans la note du célèbre Simon Lévi plus qu'il n'ambitionnait... l'opinion d'un ou de plusieurs Bitourou lui importait fort peu désormais... *De minimis non curat.*

LA FONDATION D'UN JOURNAL

Ganivet a cédé son médicament, contre bel argent comptant, au Syndicat des spécialités. Il aurait peut-être pu s'en faire des rentes pour le reste de ses jours ; mais il trouvait mesquin d'avoir toujours ce boulet rivé à son existence, et de n'être que le propriétaire paisible — à demi-part — d'une spécialité de bonne vente. Il rêve de plus hautes destinées ; mais, pour cela, il faut de toute nécessité qu'il ait les mains nettes, c'est-à-dire toute liberté d'action.

Il a donc réalisé quelque argent avec son médicament, même une assez jolie somme. Il en est fier, parce que, dit-il, c'est bien gagné, au dur labeur du laboratoire, et non à aller soigner des hystériques dans le grand monde, ou à laver l'estomac du premier venu qui se plaint de ne pas très bien digérer. Mais l'argent ne suffit pas à Ganivet ; c'est

un moyen, c'est un levier, c'est une tranquillité, c'est tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas la puissance..., du moins dans le monde médical. La puissance, c'est le journalisme qui la lui donnera ; et alors personne plus ne s'avisera de blaguer l'ancien préparateur adjoint du Laboratoire des nouveaux médicaments ; les professeurs qui lui ont tenu la dragée haute à ses examens ne trouveront à lui dire que des choses aimables, et lui recommanderont de rappeler, à l'occasion, leur nom à ses abonnés. L'heure, d'ailleurs, est au journalisme, du moins d'après lui : jamais on en a tant vu, et presque tous font leur chemin. En vain quelques esprits chagrins ou jaloux lui font observer que le journalisme médical a atteint son summum de développement, qu'il y a même plus de périodiques que la matière abonnable n'en comporte ; Ganivet n'en croit rien et répond imperturbablement qu'il y a toujours place pour un journal mieux fait que les autres... Et de cela, il s'en charge, il s'en sent capable ; au besoin, pense-t-il, quelques amis dévoués l'aideront.

La première chose à faire était de trouver un titre. *Le Mercure médical*, *l'Avenir médical*, *la République médicale*, *l'Univers médical*, *le Messager médical*, *l'Esculape*, *l'Hippocrate*, etc., tout cela fut successivement pesé, examiné, tourné et retourné,

et finalement il adopta celui d'*Esculape*, titre qu'il trouvait très net et « sonnant bien ».

Le titre est sans doute quelque chose, mais ce n'est qu'un titre, et tout le reste est à faire. Il y avait donc d'abord à tracer un plan, une ligne, savoir enfin clairement ce qu'on voulait faire, puis trouver les moyens d'exécution. Ganivet visait au sérieux : il avait la noble ambition de faire mieux que les autres ; aussi ne pouvait-il admettre que la plus grande habileté du journaliste consiste dans la façon dont il manie ses grands ciseaux. Il voulait que son journal fût le mieux informé comme nouvelles, et le mieux au courant de tout ce qui paraissait au jour le jour dans la littérature médicale. Pour cela, il avait besoin de collaborateurs compétents et zélés ; mais il ne s'en inquiétait pas, sachant d'avance qu'au moment voulu ils répondraient à son appel.

Mais la question financière primait tout. Ganivet avait bien les moyens de faire vivre sa feuille quelque temps ; mais il fallait pouvoir fournir jusqu'au moment où le nouveau-né serait en état de marcher seul, se suffire à lui-même, en attendant les bénéfices sur lesquels il comptait. Les annonces étaient faites pour cela ; Ganivet ne doutait pas, en effet, que lorsqu'on saurait quel journal était le sien, les annonces afflueraient, et, avec elles, la prospérité, la

richesse. Mais dans cette partie-là, il fut obligé de s'avouer qu'il était extrêmement novice. Heureusement, il savait que son ami Lapozème était très au courant de ces choses commerciales et qu'il pourrait compter sur lui pour le guider dans ces affaires assez délicates, et même, au besoin, pour le débarrasser complètement de cette ingrate besogne.

Lapozème trouva un certain de Lagronne, courtier d'annonces très fûté, qui ne demanda pas mieux que d'entrer en relation avec Ganivet, pour voir s'il y avait « quelque chose à faire avec lui ». De Lagronne vint donc conférer avec Ganivet, et il ne mit pas longtemps à se persuader qu'en effet il y aurait probablement « quelque chose à faire ».

— Ainsi, docteur, vous voulez fonder un journal de médecine, paraissant tous les combien ?

— Hebdomadaire.

— Parfaitement; jusqu'à présent, c'est le meilleur type. Et vous voulez l'appeler...?

— *L'Esculape.*

— *L'Esculape?...* Excusez-moi de vous parler avec autant de sans-façon, mais ce titre me paraît bien poncif... On va croire que ce journal se publie à Issoudun ou à Aix, en Provence... Il faut trouver quelque chose de plus moderne. Tenez, moi aussi,

j'ai eu l'idée de faire un journal de médecine, et je voulais l'appeler *la Pratique médicale*, tout simplement.

— *La Pratique médicale?*... Mais oui, ça ne fait pas mal ; c'est un titre alléchant, et ça sonne bien...

— Il n'y a qu'un inconvénient : c'est qu'on vient de m'apprendre l'existence d'une feuille de ce nom.

— Eh bien alors ?

— Je vous propose *l'Opinion médicale*... *La Pratique*, ça n'allait pas mal ; mais *l'Opinion médicale*, ça a plus de relief, plus d'autorité.

— Oui, c'est vrai... Va donc pour *l'Opinion médicale*... C'était pourtant pas mal *l'Esculape*.

— Assurément, c'était pas mal : si un de vos aïeux avait fondé un journal sous ce nom, cette feuille vivrait encore ; il semble que ce soit un de ces titres qui survivent à tout... Mais aujourd'hui, on veut du moderne ; il faut suivre le courant... Alors, ça vous va, *l'Opinion médicale?*

— Ça me va. Nous appelons donc notre journal *l'Opinion médicale*... Oui, je crois décidément que ce titre est excellent ; tenons-nous-en là.

— Maintenant, quelle sera la raison sociale ? Qui sera le directeur, le rédacteur en chef, le gérant, l'administrateur ?

— Il est évident que je ne puis pas tout faire : la gérance, l'administration, tout ce qui est chiffre, ce n'est pas trop mon affaire, et, puisque vous me paraissez au courant de ces questions, vous pourriez peut-être vous charger d'un de ces postes ?

— Tous les deux même, si vous voulez ; car le gérant, ce n'est qu'un nom responsable, et, dans le cas présent, la responsabilité est nulle. J'accepte donc la gérance et l'administration. Vous, docteur, vous aurez la haute main dans la direction et dans la rédaction du journal, c'est vous qui serez l'inspirateur, l'âme de ce corps... Quant aux apports, nous pouvons les considérer, n'est-ce pas, comme égaux : vous apportez vingt mille francs ; moi j'apporte le titre et les traités d'annonces... Vous voyez que nous sommes sur le même pied... Nous allons rédiger un petit traité dans ce sens, et, dès lors, plus rien ne s'opposera à ce que nous nous mettions à l'œuvre immédiatement, de façon à entrer en lutte le plus vite possible.

Chacun se mit en campagne de son côté, de Lagronne pour ses traités d'annonces, Ganivet pour le recrutement de ses collaborateurs et l'organisation du journal.

Grâce aux nombreuses relations qu'avait Lapozème dans le monde pharmaceutique, relations qui furent largement mises à contribution par de La-

gronne, les souscripteurs d'annonces furent assez nombreux pour constituer au nouveau journal un petit fonds viager assez présentable, et cela très vivement.

Quant à la besogne que s'était donnée Ganivet, il fallut plus de temps pour la mener à bonne fin.

Il alla tout d'abord relancer un certain nombre de professeurs pour avoir d'eux quelque leçon clinique, leur assurant les honneurs de la première page. La plupart ne prirent même pas la peine de lui répondre ; d'autres promirent d'envoyer quelque chose et bornèrent à cela leur collaboration ; enfin deux ou trois firent adresser par un de leurs élèves quelques notes prises à leur cours, ou dans leur service, et qu'on pouvait à la rigueur publier sous la rubrique de *Leçon clinique*. En même temps, Ganivet courait après tous ses amis et connaissances d'hôpital ou d'amphithéâtre, et leur offrait de devenir les collaborateurs d'un journal destiné au plus brillant avenir. Presque tous acceptèrent, pour plusieurs raisons : parce que ça les posait un peu d'écrire dans un journal et qu'ils pensaient pouvoir être ainsi, à l'occasion, agréables à leurs amis, et aussi parce que si minces que fussent les honoraires, il y en avait un peu ; or, étudiants et médecins débutants sont généralement assez peu fortunés pour ne pas envisager d'un air indifférent la perspective

d'un honorarium quelconque. Du reste, dans le nombre, il s'en trouvait qui tenaient plus à l'argent qu'à l'honneur, et d'autres — en plus petit nombre — à qui le titre de collaborateur suffisait, et qui comptaient l'être aussi platoniquement que possible.

Ganivet finit donc par réunir — sur le papier — un nombre assez imposant de collaborateurs. Mais ce n'était pas tout que d'avoir le nombre; il fallait styler, diriger, discipliner tout ce monde. Pour cela, il les convoqua à une réunion solennelle pour bien indiquer dans quel esprit il désirait que chacun fît sa besogne, et comment la matière pouvait être distribuée suivant les aptitudes de chacun. C'est ainsi qu'il trouva moyen de spécialiser ses collaborateurs de façon que chacun n'eût à s'occuper que d'une branche des connaissances médicales. Roubion eut le département de la peau, Carolus celui de la syphilis, Lavet celui des yeux, Lemasson le larynx, Marquerand les oreilles, Pirot, Marcas, Chodru, Longuemain, Badouille, d'autres départements. Lapozème fut préposé à la matière médicale et à la pharmacologie. Quant à Jolivieux, on lui réserva le rez-de-chaussée où il eut toute liberté pour ses fumisteries médicales qu'il devait signer « Job ». Tout le monde était plein d'ardeur, d'entrain et de bonne bolonté; aussi Ganivet en augura-t-il un grand succès pour son journal.

Quand tout le monde fut parti, de Lagronne après avoir mis en quelques mots Ganivet au courant des affaires commerciales du journal, lui dit :

— Voulez-vous que je vous donne mon opinion sur la façon dont vous allez mener cette barque ?

— Comment, vous croyez que ça ne va pas bien marcher ?

— Trop bien peut-être, mon cher; vous vous appliquez trop, vous prenez cela trop au sérieux..., vous voulez faire grand...

— Je veux faire mieux que les autres.

— Sans doute, c'est très louable, et chacun veut aussi faire mieux que les autres; mais il y a trente-six manières d'y arriver.

— Est-ce que vous ne croyez pas que j'aie pris la meilleure ?

— C'est précisément ce dont je doute. Ce qu'il y a de plus certain pour le moment, c'est que c'est la plus coûteuse.

— Pourvu que ce soit la plus sûre pour réussir.

— Faudra voir..., faudra voir.

Peu de jours après, parut le premier numéro si attendu — de ses collaborateurs — de *l'Opinion médicale*, en tête duquel figurait le programme du nouveau journal. Ce programe n'était pas long;

c'était d'ailleurs là son mérite le plus incontestable. Le voici, tel qu'il fut lu au comité de rédaction, qui le souligna de commentaires très variés :

A NOS LECTEURS

« Nous pourrions, comme tous nos prédécesseurs, dire que le besoin d'une nouvelle feuille médicale se faisait vivement sentir, qu'il y avait une lacune importante à combler, que personne jusqu'à nous n'a su faire du journalisme médical comme il doit être fait, etc., etc. C'est là la formule en quelque sorte obligée de tout directeur d'une nouvelle feuille; c'est un cliché qui sert depuis longtemps et qui servira plus longtemps encore, et où il n'y a que le nom de la feuille et celui du directeur qui changent. En réalité, chacun entend et pratique le journalisme à sa façon; nous croyons l'entendre et nous comptons le pratiquer mieux qu'on ne le fait communément; c'est là notre ambition et notre but.

« Mettre en termes aussi nets et aussi succincts que possible nos lecteurs au courant de ce qui se publie de plus intéressant dans la litérature médicale, tel est notre programme, et pour le remplir dans les meilleures conditions de succès, nous nous sommes assuré la collaboration de confrères — ou futurs confrères — aussi compétents que dévoués, et qui

tous ont à cœur de contribuer autant qu'il sera en leur pouvoir au succès de notre journal.

« A nos lecteurs de juger si nos efforts méritent d'être encouragés. »

Grâce à un bon service d'échanges, le nouveau journal fut aisément à même de remplir le programme qu'il s'était tracé. Vraiment, pendant les deux ou trois premiers mois, le journal fut bien fait en ce sens que les mémoires originaux étaient intéressants, les travaux analysés étaient choisis avec discernement et on ne s'attachait qu'à en faire ressortir les points saillants ou nouveaux, et enfin il n'y avait pas de remplissage. Si la vertu était toujours récompensée en ce monde, les abonnements auraient dû affluer. Sous ce rapport, on ne pouvait pas dire que *l'Opinion Médicale* marchait à pas de géant; mais sans être un succès écrasant, à rendre tous ses collègues de la presse jaloux, le nouveau journal ne s'annonçait pas mal.

Son directeur s'était d'ailleurs donné assez de mal pour cela.

Pendant le cours de ses études, Ganivet avait connu pas mal de jeunes gens qui, après la thèse, s'étaient éparpillés dans les départements. Il fouilla patiemment l'*Annuaire*, écrivit à tous ses anciens camarades leur annonçant la publication de sa feuille et sollicitant leur collaboration et leur abon-

nement. Beaucoup mordirent à l'hameçon ; la perspective de publier quelque travail, ou au moins, à l'occasion, une simple observation dans un journal de Paris, et le plaisir aussi de concourir au succès d'un ancien camarade, tout cela fit que Ganivet récolta en province une assez jolie moisson d'abonnés. Au total, le résultat était, pour le début, de nature à satisfaire l'amour-propre du directeur, et presque l'amour-propre d'un caissier.

UNE SÉANCE AU COMITÉ DE RÉDACTION

DE « L'OPINION MÉDICALE »

Ganivet m'avait maintes fois engagé à écrire dans son journal, et pour mieux me décider, il m'avait fait promettre de venir assister un jour à un des comités de rédaction. J'y allai donc un soir, poussé plutôt par la curiosité que par le désir de voir mon nom figurer sur la couverture d'un journal.

Je m'étais fait d'avance une vague idée de ce que cela pouvait être qu'une séance d'un comité de rédaction : je voyais le directeur prenant le dernier ou les derniers numéros du journal, les épluchant, critiquant — s'il y avait lieu — la façon dont certains articles étaient faits, puis indiquant des questions à l'ordre du jour pour être traitées à fond, ou des sujets nouveaux à propos desquels il était bon de prendre rang pour marcher toujours en avant et non à la remorque de l'opinion, distribuant la

matière, pour les premiers-Paris, les Revues critiques, ou la Bibliographie, suivant les aptitudes de chacun, etc., etc.... Evidemment, j'étais un naïf... Quoi qu'il en soit, je dois avouer que ce que je vis m'étonna quelque peu, et m'amusa tout autant.

Ces drôleries-là ne gagnent pas à être racontées : il faut tâcher de les saisir sur le vif, et les reproduire autant que possible telles quelles. C'est ce que j'essayai de faire en rentrant chez moi, mais sans me dissimuler que la copie serait bien pâle à côté de l'original.

La scène représente une salle à manger, avec la table munie de toutes ses rallonges, surchargée de journaux de médecine de tous formats et de toutes nationalités : il y en a d'anglais, d'allemands, d'italiens, de russes, de suédois, de roumains, de grecs, d'espagnols, de canadiens, de brésiliens, des diverses parties des Etats-Unis, de l'Australie... ; que sais-je encore ?... sans compter la plupart des publications périodiques de Paris et de la province. De plus, il y a une pile de livres et de brochures qui représentent le stock d'imprimés non périodiques envoyés, pendant la quinzaine, par les auteurs ou les éditeurs en vue de l'annonce bibliographique et du compte rendu.

A huit heures et demie, l'heure réglementaire,

j'étais là, exact comme un bureaucrate de la vieille école : personne encore.

Vers neuf heures, il y avait bien douze à quinze collaborateurs, parmi lesquels je signalerai Roubion, Chodru, Jolivieux dit Job, Carolus, Fierbois, Marcas, Badouille, etc., qui farfouillaient dans le tas de journaux, dans les livres et brochures, s'adjugeant chacun ce qui lui plaisait, et débitant des calembredaines en attendant le *patron*. Celui-ci ne tarda pas à arriver, et ses premières paroles furent pour me souhaiter la bienvenue.

— Messieurs, dit-il, je vous présente un de mes amis, M. Bitourou, qui veut bien nous apporter le concours de sa collaboration. M. Bitourou s'adonnera, je crois, à l'obstétrique...

— Mais il y a déjà Teneur, qui en est chargé, fit remarquer Roubion.

— Eh bien! répliqua Job, ce sera alors un sous-Teneur. (Exclamations.) Messieurs, je ne l'ai pas fait exprès.

— A propos, dites donc, Job, interpelle Carolus, votre dernier feuilleton était un peu dégoûtant.

— Tranchons le mot, ajoute Chodru, il sentait le fumier.

— Messieurs, j'en appelle à l'appréciation de notre honoré et cher patron.

— Ta, ta, ta... « cher et honoré », c'est pour amadouer le patron. M. Ganivet, voyons, soyez impartial : qu'est-ce que vous pensez, là, franchement, du dernier feuilleton de Jolivieux ?

— Messieurs, je commence par vous déclarer que je ne dois pas avoir une opinion arrêtée : je dois chercher ce qui plaît aux abonnés. Or, je vous dirai que j'ai reçu nombre de cartes ou de lettres de compliments pour M. Job, à propos de ce feuilleton, qu'on a trouvé de haut goût...

— Alors, mes amis, dit Chodru regardant autour de lui, silence dans le rang, et vous, Job, tâchez de ne pas maigrir.

— Comment, pas maigrir ?...

— Mais oui, puisqu'on vous aime gras...

— Messieurs, messieurs, reprend Ganivet, soyons un peu sérieux : nous nous sommes un peu écartés de la question... Où en étions-nous donc ?... Nous en étions à la spécialité de M. Bitourou.

— Mais c'est entendu, patron, répond Fierbois : vous nous avez dit qu'il fait dans l'obs... l'obs... l'obstétrique !... On devrait prendre un peu de poudre sternutatoire avant de prononcer ce mot.

— Ma foi ! je ne sais pas trop au juste, dit Ganivet : il me semblait...

— Mais pas du tout, m'écriai-je enfin, heureux de faire cesser ce malentendu, je n'ai jamais dit

cela : il n'y a rien, au contraire, qui m'ennuie comme les accouchements, et je ne désire nullement m'en occuper dans le journal. Je laisse donc cette spécialité en entier au *Teneur* actuel. (Je n'étais pas fâché d'avoir débuté presque par un mot.)

— Mais alors, demande Ganivet, quel département prends-tu ? A quel organe t'adonnes-tu ?... L'œil, les dents, l'utérus ?... Voyons, choisis.

— Je prends modestement la pathologie interne.

— Mais, mon cher, c'est trop vaste : spécialise-toi, comme tout le monde ici.

— Allons, il prendra les ongles, dit Jolivieux.

— Non, le thymus, riposte Roubion.

— Eh bien ! je prendrai... le temps de réfléchir, et puis je crois que je choisirai le cœur.

— Alors, au prochain comité, dit Ganivet, je pourrai te demander : Bitourou, as-tu « du cœur » ?... L'hémistiche sera raté, mais si la copie est bonne, je m'en consolerai... Voyons, messieurs, qui est-ce qui a de la copie par là ?... (Badouille remet quelques pages de manuscrit.) Qu'est-ce que vous m'apportez là, Badouille ?... Un petit boniment pour la station de Bonnesource ?...

— Pas ça, pas ça, du moins pour le moment. Je vous apporte un article sur l'inspectorat des eaux minérales.

— Sur ou contre ?

— Contre, naturellement.

— Alors, ça me va : tout ce qui est contre, ça me va. Nous ne sommes pas ici pour aduler le pouvoir et pour trouver que tout est pour le mieux dans le pire des mondes... L'opposition, l'opposition toujours et quand même, il n'y a que ça... A propos, vous savez, Badouille, que l'inspecteur de Bonnesource vient de mourir.

— Ah diable ! Vous êtes sûr ?... Mais c'est que ça change les choses alors... Je n'avais pas prévu ce coup de la Providence... Non, ce serait par trop bête !... Rendez-moi mon article, je retire mon amendement.

— Et moi je le reprends : j'insère votre article, puisqu'il est fait et qu'il me va, et je le signe... Ça vous est égal que je le signe ?

— Absolument égal : pourvu que le caissier le porte à mon actif, ça suffit ; je ne tiens pas plus que cela à ma paternité.

— Eh bien ! c'est entendu... Qui est-ce qui me fait passer cette copie ?... Ah ! c'est de M. Marcas. J'ai précisément une communication à vous faire. Il paraît que votre écriture fait le désespoir des typographes ; mon imprimeur m'a écrit que si je tiens absolument à vos articles, il me demandera un supplément, parce qu'il sera obligé de payer

ses ouvriers à l'heure, sans quoi il craindrait une grève.

— Tiens, dit Job, je ferai, dans mon feuilleton, la *Grève des Typographes*.

— Pour faire pendant, ajoute Roubion, à la *Grève des Forgerons,* de Coppée ?

— Puisque Coppé-lia, réplique Job, j'engage ceux de nos collaborateurs qui n'ont pas encore vu ce ballet, de se payer cette petite débauche.

— Monsieur Jolivieux, dit Ganivet, si vous débauchez ainsi mes collaborateurs, qui est-ce qui fera le journal ?

— Bah ! *Fara da se*... D'ailleurs, puisque votre imprimeur ne veut plus de nous.

— Pardon, d'abord il n'a ostracisé jusqu'à présent que Marcas, et encore vous pensez bien que je n'entends pas de cette oreille-là...

— Alors, consultez Marqueraud, opinèrent à la fois Roubion et Pirot.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et aussitôt trois ou quatre voix entonnèrent, sur l'air de *La Belle Hélène :*

C'est le roi barbu qui s'avance,
Bu qui s'avance (*ter*),
C'est le grand Artaxercès.

Celui dont on annonçait ainsi l'entrée n'était

autre que Longuemain, l'habile électricien, auquel ses amis du journal avaient donné le surnom d'Artaxercès, parce que — particularité que j'avais complètement oubliée — il y a eu, paraît-il, dans l'histoire ancienne un Artaxercès qu'on désignait sous le nom de Longuemain pour le distinguer de ses homonymes. Le Longuemain du journal était aussi barbu à lui seul que Agamemnon et Artaxercès réunis.

— Messieurs, messieurs, dit Ganivet, vous faites un tel bruit qu'on n'entendrait pas le clapotement de mon estomac... A propos, il faut que vous me trouviez quelqu'un sachant le russe... Nous avons là tout un lot de journaux russes où il y a peut-être des trésors de science enfouis..., et nous laissons perdre tout ça faute de truchement... Voyons, qui est-ce qui connaît un Russe de bonne volonté pour cette besogne?

— Je connais une Russe, moi, dit Longuemain, et si les statuts du journal ne s'y opposent pas, je vous l'amènerai. C'est une étudiante de quatrième année, externe à la Salpêtrière, quelque peu nihiliste, et avec cela un galbe !... Je ne vous dis que ça!

— Amenez-la! Amenez-la! crièrent à la fois une demi-douzaine de collaborateurs.

— Messieurs, je remercie M. Longuemain de

son offre, mais je suis obligé de lui rappeler les vers de La Fontaine :

Vingt coqs vivaient en paix : une Russe survint,
Et voilà la guerre allumée !

— Pour qu'il n'y ait pas de jaloux, ni de guerre allumée, dit Marcas, je propose que nous la tirions à la plus courte...

— Oh! s'écrie Jolivieux, quand je pense que Marcas trouvait mon dernier feuilleton trop poivré !

— C'est pas moi qui ai dit ça, Job; j'aime au contraire les épices, et c'est pour cela que j'aurais voté l'admission de la Russe dans le Comité pour nous émoustiller un peu.

— Messieurs, dit Ganivet, je reçois à l'instant du docteur Simon Lévi un billet...

— Ça ne doit pas être un billet de banque, cria Chodru.

— Laissez-moi finir... Un billet pour me prier...

— De l'appeler en consultation, continua l'incorrigible Chodru.

— Vous n'y êtes pas... pour me prier de faire faire dans le journal un compte rendu de son dernier ouvrage. Roubion, vous vous en chargez, n'est-ce pas ?

— Plus souvent, que je rendrai compte de son livre : je l'ai parcouru chez mon libraire ; il a

trouvé moyen de ne pas me citer une seule fois, bien qu'il y ait tout un chapitre qui soit fait à peu près uniquement avec le mémoire que j'ai publié l'an dernier dans les *Archives*. Vous savez, si je m'en charge, je l'éreinte très carrément.

— Sans compter qu'il fera bien, ajoute Levet; moi, il m'a donné 10 à ma seconde épreuve du clinicat — alors que, de l'avis de tous, je méritais 15 ou 16, — parce qu'à propos du malade que j'avais à examiner...

— A propos de malade, moi, il m'en a subtilisé un très proprement..., ou plutôt très salement ; je n'y ai vu que du feu. Et dire que c'est moi-même qui le lui ai conduit.

— Enfin, y a-t-il eu, demande Job, détournement de mineure ?

— Non, mais ça m'est égal ; avant que je lui apporte maintenant des cailles toutes rôties dans son assiette, Job aura le temps de faire bien des calembourgs.

— Enfin, Roubion, faites le compte rendu comme vous voudrez; cela vous regarde, puisque vous signez... Messieurs, écoutez-moi, je vous prie: j'ai à vous demander une consultation.

— Hum ! syphilis larvée peut-être, insinue Chodru.

—Non, plus grave que cela; comment peut-on se débarrasser...

— D'une goutte intarissable?

— Quand je vous dis, plus grave que ça... Laissez-moi finir... se débarrasser d'un abonné qui abuse de sa situation, assurément respectable, pour nous inonder de copie.... Il en pisse de la copie, ce malheureux, il en pisse, que c'est effrayant.

— Puisqu'il pisse tant que ça, dit Bitourou, c'est peut-être une nouvelle forme de diabète qu'il y aurait intérêt à étudier. J'opine pour qu'on l'invite à comparaître ou comparoir devant nous. Qu'aimez-vous mieux, comparaître ou comparoir?

— J'aime mieux comparoir..., mais l'abonné aimera probablement mieux qu'on l'invite à dîner.

— Etudiez la question, messieurs, et au prochain Comité vous me ferez part de vos idées là-dessus... De quoi riez-vous donc là-bas dans le coin?

— C'est Levet, répond Chodru, qui me montre dans l'*Echo médical de la Provence* un cas de priapisme chez un bandagiste... Il y a des particularités...

— A propos... Quand je dis « à propos », c'est une façon de parler, car ça vient comme des cheveux sur la tête de Longuemain.

— J'en ai eu, Ganivet, j'en ai eu même beaucoup....

— Du temps des Mérovingiens peut-être... Je vous disais donc... Ah ! j'y suis ; j'ai une importante communication à vous faire.

— Est-ce qu'on augmenterait le prix de la ligne, demande Jolivieux ?

— Quand nos moyens nous le permettront, certainement ça se fera, et notre ambition est d'arriver à vous payer aussi cher qu'aux *Débats* ou au *Temps*. Pour le moment, c'est autre chose. Un de mes amis, mélomane, mais pas dangereux, dont l'idée fixe est de raser tous les samedis ses voisins avec une longue séance de musique de chambre, m'a prié de lui trouver un bon second violon... Comme honoraires, il y a de la bière et des cigares... Il espère que dans cette docte compagnie je lui dénicherai un racleur de force convenable... Vous vous proposez, Roubion ?

— Mais non, c'est Chodru qui me dit qu'il se proposerait volontiers si on voulait se contenter d'un troisième cor.

— C'est bien vu, c'est bien entendu... Allons, je vois que mon mélomane — je vous réitère qu'il n'est pas dangereux — pourra fouiller ailleurs... Messieurs, j'ai une avant-dernière communication à vous faire.

— Vous nous invitez tous à dîner au Chat-Noir, dit Jolivieux.

— Pas pour le moment : ça viendra aussi, comme l'augmentation du prix de la ligne : vous savez que nous perdons Marquerand; il va s'établir dans l'oreille des Bordelais. Il me faudrait donc un autre oreillard. Qui est-ce qui en connaît un?

— J'ai mon ami Pitois, répond Chodru, qui est très fort, à ce qu'il dit... Il prétend — mais, vous savez, je n'y ai pas été voir — qu'il a fait entendre nombre de sourds.

— Il leur a peut-être simplement fait entendre raison... Enfin, ça ne fait rien. Eh bien, veuillez prévenir M. Pitois qu'il sera admis à l'honneur de faire partie de la noble phalange... qui émarge un jeton de présence à chaque réunion... Ma dernière recommandation s'adresse à Jolivieux : je le prie de continuer à scandaliser MM. Carolus et Chodru, puisque les abonnés aiment ce genre.

— Soyez tranquille, patron : j'ai sur le chantier un feuilleton intitulé : « La seconde nuit de noce »... Ce sera un vrai régal, à réveiller des diabétiques. .

— Parfait, parfait ! moi — sous ce rapport — je

n'ai pas, je ne dois pas avoir d'opinion, et je fais comme feu Villemessant :

> Pourvu que l'on s'abonne,
> Je la trouve bien bonne.

Là-dessus, on se leva.

La séance du Comité de rédaction était terminée.

LE NUMÉRO A GRAND TIRAGE

La scène se passe dans un modeste entresol de la rue de l'Eperon. — Table surchargée de papiers, de clichés d'annonces, de journaux de médecine.

De Lagronne est assis à son bureau, une grosse paire de ciseaux à la main, en train de découper des articles dans des journaux.

Entre Lapozème.

— Bonjour, mon cher de Lagronne : savez-vous que je vous fais mes compliments ?

— Et de quoi donc, gracieux ami ?

— De l'acquisition que vous avez faite récemment.

— Vous voulez parler de *l'Opinion Médicale ?*

— Mais certainement... Je suis sûr qu'entre vos mains ce journal deviendra une très bonne affaire.

— J'y compte bien ! Sans cela, je ne l'aurais pas acheté... Oh ! Je vous avouerai d'ailleurs que je ne l'ai pas payé cher, pour cette bonne raison...

— Que vous n'en aviez pas les moyens.

— Erreur, mon cher : je les aurais trouvés, les moyens... Quand on est habile, et qu'on tombe sur une bonne affaire, on trouve toujours les moyens à Paris... Je ne l'ai pas payé cher parce que cela ne valait pas plus... Entre nous, n'est-ce pas, — nous pouvons bien le dire sans le calomnier — il n'est pas fort Ganivet, ou du moins il n'était pas de force à mener cette barque-là.

— Que voulez-vous, il traitait son journal comme une chose un peu littétaire, alors qu'il fallait y voir surtout une affaire commerciale.

— Dites donc uniquement une affaire commerciale... De la littérature médicale ?... Mais c'est à crever de rire ! Tenez, voilà la meilleure plume du monde pour faire du journalisme médical. (En même temps de Lagronne brandissait ses ciseaux)... Et quelle économie !... Dn reste, je l'avais dit dès le premier jour à Ganivet : vous voulez faire grand, trop grand : prenez garde, ça coûte cher et ça ne vaut pas mieux. Il n'y avait pas moyen de faire quelque chose avec cette bande de collaborateurs, aimables gens sans doute, et peut-être même gens de talent, mais qui émargeaient trop. Ils n'avaient qu'une utilité : ça faisait une bonne étiquette pour la marchandise... Il est certain que tous ces noms en tête du journal, ça fait bien, ça a de l'œil.

— Et c'est pour cela que vous les avez conservés.

— Je le crois bien, et je les conserverai tant que je pourrai.

— Mais alors, où est l'économie que vous avez réalisée?

— L'économie, mon cher?... Mais elle est considérable... Tous ces collaborateurs dont les noms donnent grand air au journal, je ne les paye pas.

— Comment! Ils consentent à travailler pour rien, pour l'honneur d'écrire dans *l'Opinion Médicale?*... Vous avez de la chance, vous!

— Vous n'y êtes pas. Au lieu de faire mon journal avec leur copie, je le fais avec des articles découpés un peu partout... Oh! rassurez-vous, je fais ça honnêtement : je cite toujours scrupuleusement la feuille à laquelle je fais quelque emprunt... C'est donc là une économie des plus nettes : quand même je n'aurais que cent francs de rédaction par numéro — et ce n'est pas beaucoup, — ça fait un bénéfice de cinq mille francs au moins pour votre serviteur.

— De telle sorte que vos collaborateurs honoraires en sont réduits à la partie congrue, c'est-à-dire à leurs jetons de présence.

— Et encore?... Autrefois les séances du Comité de rédaction étaient très courues : on s'y amusait plus qu'on n'y travaillait... Vous avez bien vu, n'est-ce pas?

— Le fait est qu'on s'y faisait du bon sang et pas de bile.

— Le prétexte était d'apporter de la copie... On était toujours quinze ou vingt... Aujourd'hui, ce n'est plus cela :

D'adorateurs zélés
Du jeton de présence, à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.

Oui, il en vient encore au Comité — car j'ai tenu à maintenir le Comité, au moins virtuellement ; — je prends gravement leur copie, en y ajoutant même un remerciement, je la place non moins gravement dans le carton sur lequel est écrit en grosses majuscules RÉDACTION, et elle y dort du sommeil du juste.

— Mais enfin, ils ne s'inquiètent donc plus de leur copie, ces gens-là ?

— Quelques-uns poussent la curiosité, ou l'intérêt qu'ils portent à leur œuvre jusqu'à demander de temps à autre des nouvelles de leur copie : je réponds d'une façon évasive, je promets,... dès qu'il y aura moyen,... enfin j'use leur patience.

— Je comprends qu'à ce commerce-là beaucoup aient perdu le goût du Comité et du jeton de présence.

— C'est précisément à quoi je visais. (La bonne remet à de Lagronne la carte du Dr Versac.) Dites-

lui que dans une seconde je suis à sa disposition.— Je me doute qu'il vient me voir au sujet de mon numéro à grand tirage.

— Vous faites un numéro à grand tirage ?

— Oui, mon cher : quinze mille et passe... Le journal marche on ne peut mieux; mais un numéro à grand tirage de temps à autre, ça donne tout de même une bonne petite poussée... Vous comprenez que, surtout dans ces cas-là, — je devrais dire uniquement dans ces cas-là, — je tiens à ma phalange de collaborateurs : ça fait très bien en tête d'un journal.

— Vous les conservez donc tous sans les payer ?

— Mais c'est eux qui probablement sont très fiers d'appartenir à un journal aussi bien posé que le mien, et cela sans se donner la moindre peine... Ce serait même plutôt à eux de me payer pour leur faire ainsi une magnifique réclame... Mais je suis bon prince, et je ne le leur demande pas...

— C'est très habile, ça, vous savez !... Mais je vous laisse... J'aurai peut-être à vous causer pour le numéro à grand tirage... Oui, oui, très habile ! Mes compliments, et à bientôt.

De Lagronne introduit Versac dans son cabinet.

— Mon cher et excellent docteur, comment vous portez-vous ?... J'étais passé chez vous l'autre jour pour vous payer ma petite note... Quand je

dis « petite » c'est par habitude. Il y a assez longtemps que je suis votre débiteur ; j'en suis honteux !... Je suis si occupé en ce moment par ce numéro à grand tirage que je vous suis on ne peut plus reconnaissant d'être monté en passant.

— Vous faites un numéro à grand tirage ?... Ah ! c'est très bien ! Et à combien tirez-vous ?

— A plus de quinze mille !

— C'est un joli chiffre !... On dit que ça rapporte parfois pas mal.

— Oui, quand on sait s'y prendre !... Mais si vous saviez quel mal on se donne ! On veut contenter tout le monde ; on a un ami par-ci qui vous dit : « Insérez-moi un petit bout d'article dans ce numéro », un ami par-là qui vous prie de lui réserver un quart de page... Non, on n'a pas idée de cette course à l'insertion ! Tenez, j'ai là, dans ce tiroir, des lettres de très gros bonnets...

— De professeurs de la Faculté, peut-être ?

— Je ne puis pas vous dire ; vous comprenez..., le secret professionnel... Enfin, de très gros bonnets qui sollicitent l'honneur d'avoir un tout petit travail inséré dans ce numéro... Et vous pensez bien qu'il n'y a pas de place pour tout le monde.

— Tiens ! mais, j'ai une petite machine qui ferait bien votre affaire... Oh ! ce n'est pas long.

— Impossible, mon cher docteur, c'est impossible; je n'ai plus de place... J'ai tantôt refusé un article-réclame pour lequel on m'offrait 500 francs, et, si j'insérais votre travail, j'y serais d'une somme au moins égale, parce que je me verrais forcé de retirer quelque article non moins bien payé.

— Si cependant je vous le demandais comme un service, en vous priant de considérer comme réglée la note d'honoraires pour laquelle vous étiez passé chez moi ?...

— Et de quoi s'agit-il, dans votre travail ?

— D'un cas où j'ai eu recours à une opération très hardie qui n'a encore été tentée, en France, que sur le cadavre, et une ou deux fois en Amérique... Le malade a précisément été opéré hier...

— Et il est guéri ?

— De l'opération, probablement ; ça ne l'empêchera pas de mourir dans quelques jours, mais je ne suis pas obligé d'attendre jusque-là pour publier le résultat de l'opération ; l'important, c'est de faire connaître l'opération...

— Et le nom de l'opérateur... Quant au résultat définitif, vous le publierez plus tard ?

— Certainement..., plus tard..., dans un numéro ordinaire, et si je vois que cela puisse avoir quelque intérêt général...

— Et ça comporte combien de lignes ?

— A peine deux cents ; vous voyez que c'est modeste.

— Réduisez-le à cent cinquante, et c'est chose faite... Vous savez, il me le faut pour demain, car je tire dans trois jours, dernier délai.

— Vous voyez, on en passe toujours par ce que vous voulez.

— Cher docteur, croyez bien..., les affaires sont dures... C'est égal, je serais bien étonné si au bout de quelque temps, de peu de temps même, vous n'aviez pas lieu de vous réjouir d'être venu me faire cette bonne petite visite... Enfin, bien que nos comptes soient réglés, je n'en reste pas moins votre obligé, et plein de reconnaissance.

Quand Versac est parti, de Lagronne se frotte les mains et se dit : « Pas mal manœuvré, ce me semble, car, en somme, de la copie de Versac, c'est pas mauvais, c'est une marque passable... D'ailleurs, je crois que décidément j'avais fourré trop de noms étrangers dans ce numéro... Entrez !...

— Ah ! c'est vous, monsieur Legoulot ; je vous avais fait prier de passer chez moi... Voici de quoi il s'agit. J'étais sur le point d'insérer un article sur la dyspepsie dans lequel se trouve mentionné le

résultat très favorable obtenu par l'*Elixir Legoulot*. Je ne sais si c'est un de mes collaborateurs qui a fait cet article; mais vous pensez bien que dans un numéro à grand tirage, qui me coûte les yeux de la tête, je ne puis pas laisser insérer un article de ce genre sans prier le principal intéressé de passer à ma caisse pour y laisser quelque chose.

— Cependant, monsieur de Lagronne, voyez comme on y parle peu de mon élixir...

— Justement!... C'est fait avec une touche très discrète qui ne donne que plus de valeur à l'article et qui est au contraire d'un effet plus sûr pour le résultat cherché.

— Et alors c'est... ?

— C'est trois cents francs, pas un sou de plus.

— C'est un peu cher...; mais je vois qu'avec vous il n'y a pas à marchander... Mettez-le au moins bien en évidence, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille : je soignerai la place... Vous pouvez d'abord être sûr d'un recto... Et puis... Enfin, comptez sur moi... A propos, si vous avez plus tard quelque autre article de même genre, vous savez, ça me va..., pourvu que ce soit fait avec la même discrétion... Je vous engage à conserver le même rédacteur. A revoir!

(On annonce le dotcur Simon Lévi.)

— Votre santé est toujours bonne, monsieur de Lagronne ?

— Irrévérencieusement bonne, mon cher docteur, et je le regrette presque — si on pouvait regretter cela — puisque j'ai l'heureuse chance d'avoir votre visite... Vrai! C'était une belle occasion d'être un peu malade pour avoir le plaisir d'être vite remis sur pied.

— Ne le regrettez pas, monsieur de Lagronne : il en est de la maladie comme du feu, il ne faut pas jouer avec... Vous ne savez pas pourquoi je viens vous voir?

— Ma foi, je ne devine pas ce qui me vaut cet honneur.

— Je voulais d'abord vous faire mes compliments sur la façon dont vous menez votre journal : si vous continuez ainsi, je ne doute pas que, d'ici peu, votre journal prime tous les autres.

— Mais j'y compte bien, et le numéro à grand tirage que je suis en train de faire n'y nuira pas... Vous veniez donc, mon cher docteur...

— Vous prier de faire paraître prochainement le compte rendu que voici de mon dernier livre, et qu'un de mes anciens élèves a eu l'obligeance de faire.

— Prochainement, oui, je puis vous le promettre; mais pas dans le prochain numéro, parce

que c'est un numéro à grand tirage, et que dans celui-là, où je suis à court de place honorifique, je supprime les comptes rendus de livres.

— Vous avez peut-être tort : les lecteurs, les abonnés aiment assez qu'on leur fasse connaître la valeur d'un ouvrage.

— Je crois, moi, qu'ils aiment bien mieux et qu'il leur suffit d'en connaître le prix : c'est pourquoi, dans ce numéro, j'ai remplacé les comptes rendus, qui sont aussi gratuits que la louange y est obligatoire, par des extraits de catalogue fournis par les éditeurs et insérés au tarif des annonces... C'est plus pratique, plus lucratif pour moi et plus intéressant pour le lecteur.

— Et à combien tirez-vous ce prochain numéro, sans indiscrétion?

— Oh! il n'y a nulle indiscrétion, puisque mon imprimeur pourrait vous le dire : nous tirons à 16,500.

— C'est un joli chiffre!... Mettons qu'il n'y ait là-dessus que douze mille confrères qui le lisent — et quand je dis douze mille, je suis certainement au-dessous de la réalité, — ça fait une jolie armée de gens...

— De gens auxquels on peut apprendre, ou rappeler s'ils l'ont oublié, que le docteur Simon Lévi est l'homme le plus compétent de

France et autres lieux pour traiter les affections de poitrine.

— Oui, c'est ça... C'est que c'est vrai, vous savez!... Eh bien, mais il faut, en effet, trouver moyen de leur dire cela, à tous ces braves gens; c'est d'ailleurs dans leur intérêt, n'est-ce pas ?

— Sans doute, et puis ça ne vous nuira pas, docteur.

— Oh ! moi, je peux m'en passer : ma situation est faite; je suis au-dessus de cela. Ces moyens, c'est bon pour...

— Voyons, docteur, voulez-vous que je fasse l'affaire avec Lecouteux, et que je mette son nom à la place du vôtre?

— Comment l'affaire?... Mais d'abord, de quelle façon feriez-vous savoir à vos douze ou quinze mille lecteurs la bonne opinion que vous avez de moi au point de vue de cette importante spécialité?

— Ce serait sous forme de leçon clinique : c'est la seule bonne... Vous avez bien dans vos cartons quelque leçon clinique sur ce sujet?

— J'en ai toujours, en prévision... de l'imprévu... Et vous la mettez en premier-Paris, n'est-ce pas?

— Je la mets en premier-Paris... Là, êtes-vous content?... Eh bien, pour vous, ce ne sera que cinq cents francs.

— Et pourquoi ne me donnerez-vous pas plus de cinq cents francs ?

— Mais non, mais non ! Vous n'y êtes pas : c'est vous qui me donnerez cinq cents francs pour cette insertion.

— Ah ! Cessons cette plaisanterie, monsieur de Lagronne : pour qui me prenez-vous donc ?... Croyez-vous que je me prêterais à de tels trafics ?... Croyez-vous que j'aie besoin de recourir à de pareils moyens, avec la notoriété que j'ai ?...

— Je ne dis pas cela, monsieur le docteur ; mais les affaires sont les affaires, et je crois vous en offrir une bonne... Vous n'en voulez pas, n'en parlons plus, et surtout ne vous fâchez pas.

— Je ne me fâche pas, mon cher de Lagronne, et pour vous le prouver, je vais vous dire — mais là, très sincèrement — que vous allez manquer une bonne affaire.

— Ah ! par exemple, si vous croyez m'en remontrer pour cela...

— Eh bien ! peut-être... Tenez, jouons cartes sur table... Vous faites un numéro à grand tirage : ce n'est pas pour ce qu'il vous rapportera par lui-même, n'est-ce pas ?... Si vous vous en tirez sans y mettre du vôtre, ce sera une grande chance... Vous voyez que je connais ça... Mais enfin, vous le faites pour attirer l'attention sur votre journal, et

drainer ainsi un bon stock d'abonnés... C'est bien cela ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! votre première, j'allais dire votre unique préoccupation, doit être de présenter à vos lecteurs un numéro exceptionnellement bien fait et intéressant. Or, ce n'est pas pour me vanter, mais enfin je puis bien le dire, puisque c'est vrai, ma copie est une des mieux cotées dans la presse médicale, et je ne la livre pas à la première feuille de chou qui la demande ; je me donne le luxe de choisir : vous entendez, monsieur de Lagronne, je choisis. Dans le moment présent, je choisis votre journal parce que vous me faites entrevoir la perspective d'un bon placement pour ma copie... Ma copie, c'est comme qui dirait des enfants : si j'en avais, avant de m'en séparer, j'aimerais savoir s'ils vont être établis convenablement.

— Eh bien ! mon cher docteur, je me croyais très fort ; mais je suis obligé de reconnaître qu'à côté de vous, je ne suis qu'un petit garçon... J'ai donc l'honneur d'offrir à votre copie un logement digne d'elle. Vous acceptez ?

— Pour le prochain numéro, certainement ; vous l'aurez demain matin... Remarquez bien que je ne vous demande pas d'honoraires... A propos,

et ma petite insertion bibliographique ?... Vous savez..., il n'y a que quelques lignes...

— Oh ! ça, c'est l'affaire de votre éditeur ; s'il veut y mettre cent francs, il aura l'insertion convenue, mais pas à moins.

— Je le connais, il ne lâche pas son argent facilement..., il ne voudra jamais donner cela.

— Eh bien ! alors, ce sera pour une autre fois.

— Mais, j'y songe... Attendez ! Tenez, voici les cent francs ; je me les ferai rembourser par mon éditeur.

— Je sais que vous êtes très fort, mon cher docteur, mais peut-être pas jusque-là.

— Ça, c'est mon affaire... Surtout, soignez-moi bien tout cela.

De Lagronne resté seul. — Ouf !... A dire vrai, je ne comptais pas beaucoup arriver à lui faire payer sa leçon clinique ; ç'eût été un comble. Mais extraire cent francs de la poche de Simon Lévi, c'est encore rudement fort, et, quelque modeste que soit la somme, je puis me contenter de ce petit triomphe.

VARIÉTÉS DE CONSULTANTS

CONSULTANT !... CONSULTANT !... Ces trois syllabes ont quelque chose de solennel et d'imposant; mais elles n'en sonnent pas moins très agréablement à l'oreille des jeunes confrères. Être consultant, c'est, en effet, le but auquel aspire et que cherche à réaliser le plus vite possible tout médecin qui a de hautes visées ou qui vient de décrocher la timbale au Bureau Central.

Consultant, consultant ! O rage ! Ne pas l'être !

Ainsi parle souvent le médecin de quartier, sans se demander s'il parodie *Hernani*.

Il y a consultant et consultant :

Il y a le consultant gai et le consultant triste.

Il y a le consultant qui vous débite presque tout le temps des blagues, qui popote comme une concierge, et il y a le consultant avare de ses

paroles, sérieux à donner envie de le couler en bronze.

Il y a le consultant bon enfant, qui trouve que tout est pour le mieux, que tout ce qu'on a fait jusqu'à son arrivée est très bien, qui accepte presque tout ce qu'on veut.

Il y a le consultant grincheux qui voit à redire à tout, qui trouve qu'on paye X... ou Z... bien au delà de leur valeur, et que lui, on ne le paye pas en raison de son mérite.

Il y a le savant modeste qui vous fait deviner vos fautes — si vous en avez commis — et qui les masque avec habileté et simplicité ; il y a le savant qui n'est heureux que s'il vous écrase de sa supériorité, qui ne s'occupe pas de ce que vous avez trouvé et fait une leçon sur votre dos.

Il y a... Il y en a comme ça à l'infini. Aussi, si vous connaissez un bon consultant — et il y en a, il y en a même peut-être plus qu'on ne croit, — conservez-le, comme on conserve de bons amis, car cette denrée-là est précieuse ; mais quand par hasard les circonstances vous font tomber sur un mauvais coucheur, ne manquez pas de le signaler, toutes les fois que l'occasion s'en présente, à tous vos amis et connaissances, afin qu'on s'en gare et qu'on le tienne le plus possible à l'écart. C'est si facile d'être bon consultant — la question de talent

à part, — qu'on se demande en vérité comment tous ne le sont pas... Et cependant, nous savons qu'il est loin d'en être ainsi.

Ce n'est pas que, personnellement, j'aie eu à me plaindre de mes consultants, non; je puis même dire que j'ai été exceptionnellement heureux sous ce rapport, en ce sens que j'ai eu bien plus souvent affaire à des confrères aimables qu'à de mauvais coucheurs. Il y a néanmoins des nuances, même dans le bon... Mais j'ai hâte de vous présenter deux de mes consultants.

Un jour, inquiet sur l'air affaissé que prenait un de mes malades atteint d'une affection qui me paraissait peu grave, j'adressai un petit mot à mon ancien maître, le docteur Bricard-Charron, médecin de la Pitié, pour le prier de venir m'aider « de ses lumières », suivant les termes consacrés. Je voyais d'ailleurs que la famille avait grande envie d'une consultation, mais qu'elle ne savait trop comment s'y prendre pour me manifester son désir, craignant sans doute de me froisser. Mon ancien maître me télégraphia immédiatement qu'il serait chez le malade, le lendemain, à onze heures et demie.

Bricard-Charron arriva à midi moins le quart. Son premier mot fut :

— Bonjour, mon cher confrère; je ne suis pas en retard, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas la peine d'en parler, cher maître.

On nous introduisit dans un petit salon très confortable.

— Ah ! on est bien, ici, devant ce bon feu ! Il fait un froid de loup aujourd'hui... J'ai les pieds glacés ; mon imbécile de cocher a oublié de mettre ma chaufferette... Eh bien ! comment ça va, mon ami ? Il y a longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir... Vous rappelez-vous mes conférences cliniques de Saint-Antoine, quand je remplaçais ce brave Courtalon, mort depuis ?

— Comment, si je me les rappelle ?... Je le crois bien, car ce n'est qu'à partir de ce moment que j'ai réellement pris goût à la médecine... Et tous mes camarades ne tarissaient pas d'éloges sur votre façon d'enseigner.

— C'était pourtant bien simple : il n'y avait qu'à y mettre le temps, et à s'en donner la peine ; il est vrai que j'avais alors le feu sacré du Bureau Central... Et vous, êtes-vous content de votre situation ?

— Oh ! je n'ai certes pas à me plaindre.

— Où étiez-vous donc déjà, en dernier lieu, avant de venir à Paris ?... Je ne me rappelle plus bien..., à...

— A Brinville.

— Ah ! oui, c'est ça ! Eh bien ! à Brinville, il n'y avait rien à faire, n'est-ce pas ?... Je ne connais pas bien Brinville, mais il me semble que ça doit être un trou... Rien à faire, n'est-ce pas ?

— A la rigueur, peut-être, en patientant...

— Oui, en attendant vingt ans, vous seriez peut-être arrivé à faire huit ou dix mille francs... Hum !! ça sent bon ici !... Un fumet de gibier ! Nom d'un chien, que ça sent bon !... On doit bien se nourrir, ici, n'est-ce pas ? J'aimerais mieux me mettre à table que d'aller voir votre malade, car j'ai une diable de faim !... Mais, au fait, qu'est-ce qu'il a, votre malade ?

— Il a une bronchite.

— Il n'a qu'une bronchite, et vous me faites venir en consultation ?... Quel luxe, sapristi ! Vous êtes précieux, vous... Eh bien ! dépêchons. Vous dites donc qu'il a une bronchite, et pas autre chose ?

— Dame, je n'ai pas trouvé autre chose, cher maître. Et ce qui m'a inquiété, c'est que mon malade baisse, baisse...

— Enfin à croire qu'il va vous filer dans les doigts sans crier gare... Et tout ça pour une... Avez-vous cherché dans les urines ? Pas de sucre ? Pas d'albumine ? Pas de...

— On a fait une analyse avant-hier, et en voici le résultat... Vous voyez, rien de caractéristique.

— Et quel âge a votre malade ?

— Soixante-treize ans.

— Soixante-treize ans ! Eh ! eh ! C'est peut-être là le côté le plus grave de sa maladie... Soixante-treize ans, c'est un bel âge..., pour mourir... Eh bien ! voyons-le, ce monsieur, et vivement, car j'ai rudement faim.

Nous passâmes dans la chambre du malade.

Bricard-Charron fut parfait de bonhomie, d'entrain, de cordialité. Il fit l'examen du malade avec un soin, et en même temps une simplicité vraiment remarquables, trouvant de temps à autre un mot pour égayer la situation et relever le moral du malade, si bien que celui-ci, au lieu d'être fatigué par cet examen — au cours duquel mon maître avait trouvé moyen de me faire remarquer, sans que personne s'en doutât, un petit foyer pneumonique qui avait échappé à mon attention — se sentit au contraire plutôt remonté, réconforté.

Nous repassâmes dans le salon pour délibérer.

— Eh bien ! mon cher ami, vous savez maintenant pourquoi votre malade décline, décline...

— Parbleu ! Il a une broncho-pneumonie ; mais

ce que je ne m'explique pas, c'est que je ne l'aie pas vue, car j'ai ausculté mon malade pas plus tard que ce matin.

Laissez donc ! Il n'y a pas de quoi vous contrarier pour ça... Est-ce que nous ne nous trompons pas tous les jours, et les plus malins comme les autres ?... Avez-vous lu mon dernier livre ?

— Pas encore, cher maître.

— Eh bien ! vous y trouverez quelques exemples de lourdes erreurs de diagnostic, et je vous assure qu'il y en a de carabinées... Lisez-moi ça, c'est instructif... Du reste, ne croyez pas que je sois impeccable. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, j'étais appelé par Roubion pour un enfant atteint de scarlatine ; voilà-t-il pas que je lui ai soutenu que c'était une rougeole, et cependant, en y réfléchissant un tant soit peu, je devais me rendre compte que mon opinion n'était pas soutenable... Je ne sais vraiment pas où j'avais la tête.

— Mais comment vous en êtes-vous tiré devant la famille ?

— J'ai dit que nous avions affaire à une fièvre éruptive de forme assez anormale, tenant à la fois de la scarlatine et de la rougeole ; qu'en raison de cette forme anormale la maladie présentait un caractère plutôt grave, etc., etc. Vous voyez ça d'ici, n'est-ce pas ?... Quant à votre méprise, elle

s'explique par ce fait que le foyer pneumonique est très central et, de plus, fort peu étendu... Vous savez, je souhaite de n'en jamais commettre de plus forte.

— Vous êtes indulgent.

— Moi ? Pas du tout, mon cher, aussi vrai que j'ai faim et que je partagerais volontiers le déjeuner qui se prépare par là-bas.

— Eh bien! maintenant, qu'est-ce que vous allez lui prescrire, à mon malade ?

— Mais tout ce que vous voudrez. Tenez, je vais lui dire que pour triompher plus vite de sa bronchite, qui à la rigueur guérirait toute seule — vous avez vu que le foyer est très limité, si bien que les crachats ne le trahiront même peut-être pas — nous lui prescrivons un vésicatoire dont il y aura lieu de surveiller les effets, une potion alcoolique, et tout le tremblement... Ça vous va-t-il ?

— Mais certainement.

— Eh bien ! alors, libellez dans ce sens, signons vite et allons lui signifier et lui commenter notre verdict.

Nous passâmes de nouveau dans la chambre du malade, auquel Bricard-Charron tint à peu près le langage suivant :

— Monsieur, votre cas n'est pas grave; simple

bronchite saisonnière. Mais, à votre âge, et par la constitution médicale régnante, une bronchite est toujours de nature à alarmer quelque peu, et je comprends que mon confrère M. Bitourou ait voulu mettre sa responsabilité à couvert en me priant de vous voir, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur la marche de la maladie et le traitement le mieux approprié. Je n'ai donc qu'à approuver ce qui a été fait jusqu'à présent, et je vous prie de croire que je n'aurais pas mieux fait. Comme nous voulons gagner du temps et empêcher que la maladie ne traîne en longueur, nous nous sommes mis d'accord pour imprimer plus de vigueur au traitement; en conséquence, nous avons adopté les moyens indiqués sur notre consultation dont M. Bitourou vous expliquera les détails et dont il voudra bien surveiller de très près les effets. S'il survenait la moindre complication, ce qui est fort peu probable, mon confrère n'aura qu'à me faire signe et je m'empresserai de revenir vous voir.

Là-dessus, nous nous séparâmes, le malade et la famille enchantés de la consultation et du consultant, et moi plus enchanté encore de la façon dont mon ancien maître continuait à me donner des leçons, et tout disposé, naturellement, à l'appeler de nouveau à la première occasion.

Mais les consultants se suivent et ne se ressemblent pas.

A quinze jours de là, j'eus un autre cas qui ne m'embarrassait pas comme pronostic, car le malade avait un facies typique de cancéreux; mais restait à trouver le siège du mal, question qui était en quelque sorte de pure curiosité, mais à laquelle l'entourage du malade attachait une grande importance, car c'est à cette occasion qu'on me manifesta le désir d'une consultation.

Ayant laissé, comme d'habitude, à la famille le choix du consultant, on me proposa un confrère d'une honorabilité parfaite et d'une science consommée, ce dont je fus enchanté, et avec lequel je m'empressai de me mettre en rapport. Le rendez-vous était pour onze heures.

A onze heures sonnant, le consultant montait chez le malade. J'eus le grand tort d'être en retard de cinq à six minutes, ce qui est parfaitement excusable quand on a une clientèle assez éparpillée. Dès que j'arrivai, je reçus de mon confrère une petite semonce.

— Vous savez, confrère, que je suis connu pour un homme qui ne fait jamais attendre. Or, aujourd'hui....

— Vous avez fait comme le Grand Roi, vous avez failli attendre.

— Mais je n'ai pas failli... ; j'ai bel et bien attendu, et vous savez que les heures de la matinée n'ont pour nous, consultants, comme pour tout le monde, que soixante minutes.

— Je suis dans mon tort, bien involontairement du reste, et je vous prie de m'excuser. Je suppose d'ailleurs que vous avez mis le temps à profit en commençant l'examen de mon malade.

— Mais pas du tout! Ce n'est pas comme cela que j'entends les choses. Je n'avais pas à m'occuper du malade tant que vous n'étiez pas là. Maintenant, veuillez me mettre au courant de la situation.

Quant je lui eus fait l'histoire du malade jusqu'au moment de notre consultation, il me pria de l'examiner de nouveau devant lui. Comme je ne tenais nullement à avoir l'air d'un élève à qui on fait passer un examen, je lui répondis que cela nous ferait perdre beaucoup de temps, sans nous avancer à grand'chose, puisque je n'étais pas arrivé à un diagnostic positif. Il se rendit à cette raison, mais pas de très bonne grâce, et procéda dès lors à l'examen du malade.

Cet examen — je dois le dire — fut fait supérieurement ; si j'avais été concurrent pour le Bureau Central, j'aurais pu y prendre une excellente leçon.

Tout le temps que dura l'examen, le consultant ne parla absolument que pour interroger le malade, ne prononçant pas une seule parole qui n'eût trait à la question. Le patient suivait passivement tous ses mouvements, l'air inquiet cependant, comme s'il eût craint que d'une enquête aussi approfondie il ne pût sortir que quelque chose de fort grave.

Quand mon confrère eut terminé, nous nous retirâmes dans la pièce voisine, et là il se mit à m'établir le diagnostic d'une façon très dogmatique. Son argumentation était très serrée, et j'avoue que je fus frappé des excellentes raisons qu'il me donna à l'appui de son diagnostic qui était « cancer du médiastin ».

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, cher confrère, que comme traitement, nous n'avons pas grand'chose à faire; cependant, comme il ne faut jamais désarmer en présence des affections les plus rebelles, ou les plus incurables même, nous allons donner à notre malade un peu d'iodure alcalin, à titre de résolutif bien que très problématique, et quelques toniques pour relever les forces, n'est-ce pas ?

— Tout ce que vous jugerez utile, cher maître: je suis d'avance de votre avis.

Nous revînmes auprès du malade, et là, en présence de sa femme, de sa fille et de moi, le consultant nous fit, sur le cas en question, une leçon

tout à fait magistrale, qui n'était que la répétition de celle qu'il venait de me faire, et à laquelle il ne manquait qu'une meilleure occasion et un auditoire plus compétent. Il est certain que le malade en eut pour son argent, et que, pour ma part, je ne regrettai pas le temps que j'avais passé là en compagnie de ce savant maître...

Maintenant, ne me demandez pas quel est celui des deux consultants qui m'allait le mieux; je serais capable de vous répondre que la chose a fort peu d'intérêt et autant d'importance; qu'il en est des consultants comme de tout autre objet, c'est-à-dire qu'il en faut pour tous les goûts et pour tous les caractères, et c'est pourquoi la bonhomie de l'un plaira à bon nombre de confrères, tandis que le sérieux et la raideur assureront à l'autre non moins de fidèles tout aussi dévoués.

UNE ÉGÉRIE MÉDICALE

Dernièrement, après dîner, dans le cabinet-fumoir du Dr Titon, le jeune gynécologiste déjà en renom, on causait de choses professionnelles, des confrères les plus en vue, de la raison de leur réussite, et de la façon dont on arrive en général. Il y avait là Thivolet, Prax, Jolivieux, Féron, Bitourou, Blervache, Lireux, Marcas et plusieurs autres.

— Moi, dit Lireux, je vous dirai que je crois à la chance.

— La chance, répondit Blervache, en voilà une blague ! Qu'est-ce que c'est que ça, la chance ? Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, comment c'est fait ?

— Je ne suis pas assez malin pour savoir comment c'est fait ; mais je ne puis pas m'expliquer, autrement que par la chance, pourquoi, étant donné deux confrères d'égale valeur et placés dans

des conditions analogues, l'un arrive et l'autre végète.

— Eh bien ! citez-moi tous les cas que vous voudrez à l'appui de votre théorie sur la chance, et je me fais fort de vous expliquer, de la façon la plus limpide, pourquoi l'un se fait une belle situation, tandis que l'autre y aspire toute sa vie.

— Eh bien ! et Morand, est-ce par la chance qu'il est arrivé ?

— Ah ! non ; celui-là, c'est par le canal de Rome.

— Comment, par le canal de Rome ?... Elle est bien bonne, celle-là ! Pourquoi pas par le canal de Panama ?

— Sérieusement. Je ne vous dirai pas quel service il a pu rendre à la cause papale, car je ne le sais pas, mais c'est ainsi... On a donné le mot d'ordre de là-bas, et, dès lors, c'était à qui s'emploierait ici pour aider à sa réussite.

— Eh bien ! dit Bitourou, ça prouve que, si tout chemin mène à Rome, Rome mène aussi à quelque chose.

— Et Blavet, demande Marcas.

— Oh ! celui-là, vous savez, il n'y a rien à dire ; il est arrivé à la force du poignet.

— Ce n'est pas étonnant, avec cette encolure et

ce torse d'hercule forain. Ce n'est pas Rivaille qui aurait...

— Rivaille, interrompt Prax, ah ! par exemple, en voilà un qui est arrivé par les femmes.

— Demandez plutôt, dit Jolivieux, à Mme Dancourt, de la Comédie-Française, à la baronne de Mortagne, et bien d'autres.

— Jolivieux, vous faites des potins en ce moment.

— Moi, pas du tout ; j'en ramasse très volontiers... Que voulez-vous, il faut bien alimenter les feuilletons de Job... Mais je n'en fais pas.

— Ah ! ça, dit Titon, j'espère que vous n'allez pas nous ressasser des histoires de femmes, comme il en traîne dans toutes les salles de garde... Avec ça, d'ailleurs, que c'est une chose particulière à notre profession... Est-ce que vous ne voyez pas partout, dans la littérature, dans le monde artistique, dans la magistrature même, des gens qui parviennent à tout par les jupes ?

— Tout ça, en effet, est très connu, réplique Prax, banal même ; mais ce qui l'est moins, c'est de voir une femme, à elle seule, fabriquer un grand médecin.

— On demande des commentaires, s'exclamèrent à la fois plusieurs confrères.

— Vous connaissez tous Evrard, continue Prax :

ses yeux clignotants et même un peu chassieux, son menton glabre, ses cheveux filasse, tombant en mèches collées sur le crâne, une vraie tête de sacristain enfin... ; tout ça est peu séduisant. De plus, il n'est pas plus fort qu'un autre... N'empêche qu'il est arrivé à une situation considérable, oui, con-si-dé-ra-ble.

— C'est un Normand, réplique Thivolet, et les Normands, dans notre profession, c'est comme les Gascons à la Chambre : il n'y en a que pour eux.

— De la blague, riposte Prax ; ce n'est pas parce qu'il est Normand qu'Evrard gagne soixante à quatre-vingt mille francs... Je le connais bien : il n'est pas plus fûté qu'une tortue ; c'est tout simplement parce qu'il a une femme comme pas un de nous n'en a, et pas Normande pourtant, vous m'entendez, Thivolet.

— Alors, c'est une Languedocienne, dit Titon.

— Vous n'y êtes pas. Eh bien ! puisque vous ne la connaissez pas, et que j'ai eu l'occasion de la voir en maintes circonstances, je vais vous la biographier un peu..., dans la limite de mes moyens. Mme Evrard s'appelle, de son nom de famille, Elsa...

— Allons bon, dit Jolivieux, voilà maintenant qu'elle va descendre de Lohengrin.

— Par le cygne, dont elle a peut-être la blancheur, ajoute Titon.

— Si vous m'interrompez à tout propos, reprend Prax, je n'arriverai jamais à vous raconter son intéressante histoire. Eh bien! oui, elle s'appelle Elsa Ratberg, et est d'origine suédoise, naturalisée française. Elle a été institutrice chez le comte de Babolain, et c'est là qu'Evrard l'a connue. Un jour qu'il venait de constater que tout le monde dans la maison allait bien, le comte lui dit à brûle-pourpoint : « Vous ne savez pas, docteur, vous devriez vous marier. Au point où vous en êtes, une femme vous est utile, indispensable même. » — « Sans doute, lui répondit Evrard, mais on ne prend pas une femme comme on prend une voiture, dehors... Si je tombe sur un mauvais cheval, je lâche ma voiture au bout de ma première course, et je tâche ensuite de mieux choisir ; j'en change d'ailleurs tant que je veux... Quoique la voiture joue un grand rôle dans mon existence de praticien, je sais bien que la femme pourrait avoir une tout autre importance ; mais il s'agit de bien tomber du premier coup. C'est une rude chance à courir. — J'ai peut-être votre affaire, répliqua le comte ; pas de fortune ; mais, pour tout le reste, un vrai trésor. »

Bref, Evrard se laissa si bien endoctriner et entortiller, que quelques mois plus tard il était marié.

C'est ce qu'il a fait de plus intelligent dans sa vie. Quant à l'opinion du comte sur l'institutrice, aujourd'hui MADAME EVRARD, — avec tous les accents circonflexes que vous pourrez y mettre — elle n'était pas exagérée ; il avait dit « trésor », et trésor il y avait. Avec un outil, en somme assez ingrat, comme son mari, elle est arrivée à se faire une situation très belle et assurément inespérée.

— Avec son mari seulement, insinua Thivolet !

— Comme on voit que vous la connaissez peu !... Oui, avec son mari seulement, vous entendez, Thivolet.

Au moment où Prax allait sans doute appuyer sa démonstration par des faits, Mme Titon entr'ouvre la porte du cabinet et constate que nous sommes tous enveloppés d'un épais nuage de fumée bleue à travers laquelle on distingue vaguement quelques formes noirâtres.

— Quelle horreur ! s'écrie-t-elle, c'est à ne pas reconnaître quelqu'un à deux pas.

— Oh ! que ce serait donc amusant, madame, si nous pouvions rester ainsi, comme les dieux, entourés de ce nuage protecteur, et quelles charmantes méprises on pourrait se permettre !

— Allons, monsieur Féron, vous ne changez pas ; toujours des choses risquées.

Le peu que j'avais entendu dire de Mme Evrard avait trop piqué ma curiosité pour ne pas désirer vivement en savoir plus long, et faire plus ample connaissance avec cette intéressante personnalité. Grâce aux renseignements de Prax, grâce aux observations que j'ai été à même de faire, il m'est possible de compléter cette esquisse.

Mme Evrard a aujourd'hui trente-cinq à trente-huit ans, et elle est fermement décidée à ne pas en avoir plus pendant une dizaine d'années. Elle a les cheveux châtain foncé, ondulés et porte la raie un peu sur le côté ; elle a le teint clair, la peau blanche, les cils très longs, les yeux bleu gris ; ses traits ne sont pas très réguliers et n'ont pas une grande finesse, mais l'ensemble est en somme fort agréable, et même séduisant pour peu que Mme Evrard veuille s'en donner la peine — et, quand il le faut, elle sait s'en donner la peine. Mme Evrard n'est certes pas coquette, du moins ce n'est pas son état normal ; mais, ainsi que toutes les filles d'Ève qui se connaissent quelque attrait, elle sait, à l'occasion, avoir de la coquetterie, et comme c'est une femme très habile, elle manie cette arme avec une adresse — je dirai même une hardiesse — étonnante. Je suis convaincu, je suis moralement sûr de son honnêteté, et pourtant je l'ai vue deux ou

trois fois d'une désinvolture, d'un provoquant même, qui m'auraient singulièrement gêné si j'avais été son mari, et qui pouvaient, même à moins, donner lieu à des commentaires peu bienveillants... Que voulez-vous ? Il est des cas où un général doit enlever coûte que coûte une position, et alors il faut faire donner tout ce qu'on a sous la main.... La fin justifie les moyens, et je serais bien étonné si, quand Mme Evrard emploie ces grands moyens, elle n'arrivait pas à ses fins.

C'est peu de temps avant que son mari fût décoré que je la vis une fois en coquetterie réglée avec un député opportuniste des plus remuants. Je n'ai jamais su si ce dernier avait été pour quelque chose dans le ruban; mais il ne serait peut-être pas téméraire de le supposer..., et je doute fort qu'il ait été payé autrement qu'en bonnes paroles, en pressions de main prolongées et en œillades plus ou moins troublantes.

Mme Evrard est économe. Elle veille à ce que les apparences soient sauvegardées, c'est-à-dire à ce que le milieu dans lequel sont reçus les malades leur paraisse à la hauteur de la réputation de son mari et des honoraires qu'il demande; mais dans les détails elle ratisse de son mieux. Elle habite un des plus beaux quartiers de Paris, même au premier; mais l'appartement donne sur le derrière. Le mobi-

lier est banal, et a tout l'air d'avoir été acheté à l'hôtel des Ventes, en quelque sorte pièce par pièce, mais il est convenable; pas le moindre genre, pas d'originalité, mais ça durera à peu près éternellement avec le même air de cossu défraîchi. Quelques plantes artificielles, entremêlées à des plantes naturelles si peu vivantes — deux caoutchouc étiques et un palmier racorni — qu'elles paraissent végéter dans le même étiolement, voilà la part faite au grand luxe du jour.

Mme Evrard donne peu, très peu de réceptions : son avis est qu'elles coûtent, en général, infiniment plus qu'elles ne rapportent; et puis son mari est pas mal porté sur sa bouche, et comme il est goutteux et congestif, elle est dans la cruelle nécessité de lui ménager aussi rarement que possible l'occasion de manger ferme et de boire un bon coup. D'ailleurs, comme il est bien entendu qu'Evrard est débordé, et qu'il n'a pas une soirée à lui, comment trouverait-il le temps de recevoir ?.... Il a déjà bien assez de peine à faire honneur à quelques-unes des nombreuses invitations qu'il reçoit. A ce propos, ce n'est jamais lui qui répond aux invitations qu'on lui adresse : si on lui en fait verbalement, il répond qu'il ne sait pas s'il est libre, et qu'il consultera Mme Evrard pour savoir si elle aurait déjà reçu de son côté et accepté quelque invitation. En

réalité, la vraie raison, c'est que madame est le ministre de l'intérieur et président du conseil, et que c'est elle qui décide s'il faut accepter ou décliner.

Mme Evrard est, du reste, aussi le secrétaire général.

« Mon mari est si occupé, ne manque-t-elle pas de répéter partout, qu'il n'a même pas le temps de dépouiller sa correspondance; c'est moi qui suis obligée de m'en charger, et, après avoir tout lu, de trier ce qui lui est personnel, absolument professionnel. Quant au reste, invitations, affaires d'intérêt ou domestiques, envoi de cartes de toute sorte — félicitations, remerciements ou condoléance, — c'est moi qui réponds à tout, qui règle tout, qui dirige tout. »

Quand M. et Mme Evrard reçoivent, par exemple, une notification de mariage, s'ils ne connaissent qu'une des deux familles — ce qui est le cas le plus ordinaire, — Mme Evrard a soin d'envoyer de cartes à l'autre également, parce que ça répand le nom.

Tout est conçu et dirigé avec ces vues larges.

Mme Evrard ne se contente pas d'être un excellent ministre de l'intérieur : elle se rend utile à son mari, très utile même, pour les affaires scientifiques. Elsa parle anglais et allemand, et lit l'italien comme

le français ; comme, de plus, elle s'est complètement familiarisée avec le langage médical, quand Evrard a des recherches bibliographiques à faire dans sa bibliothèque, c'est sa femme qui s'en charge, et elle les fait avec une intelligence admirable, de même que c'est elle qui traduit à son mari les articles des journaux de médecine étrangers où on parle de lui. Enfin Evrard ne fait pas une démarche, une lettre, même un article de journal, sans que son Egérie ait approuvé..., et il ne lui est pas encore arrivé une fois de s'en repentir.

Dites-moi combien de femmes de médecin seraient capables de rendre de tels services, et surtout de faire tout cela sans qu'il y paraisse dans la façon dont la maison marche. Aussi, vous jugez si une telle femme est appréciée !... Vous pensez bien aussi qu'elle n'a pas grand'peine à conserver la haute main dans le ménage, dans l'association..... Décidément, le comte Babolain avait eu raison de l'appeler « un vrai trésor » : il n'y avait là rien d'exagéré.

QUI SINE PECCATO.....

L'heure de la consultation touchait à sa fin, et je le sentais à la fatigue que j'éprouvais généralement à ce moment, fatigue de la voix et aussi de la pensée.

Comme j'étais averti qu'il y avait encore quelqu'un qui attendait, après avoir terminé la consultation que j'étais en train de donner et avoir reconduit mon malade, j'ouvris la porte du salon... Sur un coin du canapé se tenait une jeune femme qui, à ma vue, ferma le livre qu'elle était en train de lire : je la priai de passer dans mon cabinet. Elle se leva d'un mouvement plein de grâce et de souplesse, me fit une légère inclination de tête, et dans les quelques pas qu'elle eut à faire pour aller d'une pièce dans l'autre, je n'eus pas de peine à reconnaître une démarche pleine d'élégance. Toute sa personne respirait la distinction et une grande aisance de manières; sa toilette avait une simplicité

de grand genre qui dénotait une femme de goût. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut l'expression de son regard : elle avait de grands yeux dans lesquels on lisait un singulier mélange de décision et de douceur qui frappait immédiatement; ce regard — me semblait-il — ne pouvait trouver personne indifférent, et l'impression finale devait, toujours selon moi, aboutir à un charme complet. J'avoue que, si je ne fus pas absolument conquis à première vue, si je ne reçus pas le coup de foudre du premier regard, je me sentis du moins tout d'abord très vivement attiré vers cette inconnue : à peine entrée dans mon cabinet, avant même qu'elle m'eût dit un seul mot, elle avait toute ma sympathie, et peut-être déjà un peu plus que cela.

Je ne crois pas néanmoins qu'elle se doutât le moins du monde de l'impression profonde qu'elle venait de produire, car ma physionomie, plutôt froide, n'avait certainement rien laissé deviner du sentiment qui s'ébauchait : le masque restait ce qu'il devait paraître, impassible.

Je la priai de m'exposer les symptômes qu'elle éprouvait et de me faire tout d'abord l'historique de sa maladie.

Elle me fit son petit récit en termes très nets, très précis, dénotant une élocution facile et l'habitude du monde; je constatai l'absence de toute

digression oiseuse : les digressions pourtant, dans le cas actuel, ne m'auraient nullement ennuyé, car le timbre de la voix était mélodieux, et ses lèvres comme ses yeux avaient l'air de distiller et de verser le charme... En somme, ce qui dominait dans son cas, c'était des troubles cardiaques qui, autant que j'en pouvais juger d'après ce que la malade disait ressentir, me parurent d'origine purement nerveuse. Toutefois, je jugeai naturellement indispensable une appréciation plus topique et je me mis à ausculter très attentivement, mais avec une légère émotion, toute la région du cœur et des gros vaisseaux.

Faut-il vous dire, ami lecteur, ce que je vis ou ce que me laissa entrevoir une fine batiste ?... Une description minutieuse ne vous donnerait qu'une faible idée de ce qu'un rapide coup d'œil me permit de découvrir. Un mot suffira pour rendre mon impression : c'était vraiment une perfection. J'ai maintes fois appliqué mon oreille sur des gorges dont la blancheur et les contours ne laissaient rien à désirer : pourquoi n'en ai-je jamais éprouvé la moindre émotion, ni même l'envie de m'attarder sur cet oreiller si moelleux et si frais ?... Et pourquoi cette fois je sentis... ? Et pourtant je puis dire que la question de contour et de blancheur n'était pour rien là-dedans, et lors même que mes yeux n'au-

raient pas rencontré quelque chose d'aussi parfait, l'impression aurait très probablement été la même.

Quoi qu'il en soit, cette auscultation me révéla une chose un peu inattendue, c'est que le cœur le plus malade des deux, ce n'était pas celui de ma cliente, mais le mien..., moralement s'entend. Mais il ne s'agissait pas de moi pour le moment : rassemblant toutes mes idées, et les concentrant sur l'objet de la consultation, je rédigeai une prescription que j'accompagnai de commentaires verbaux, et que je remis à cette dame, en l'engageant à revenir me donner de ses nouvelles au bout de huit ou dix jours.

Elle voulut me donner des honoraires; la chose était bien naturelle, et de la part de toute autre personne je l'aurais considérée ainsi; et cependant le mot d'honoraires, dans sa bouche, m'offusqua ; il me semblait déjà que c'était quelque chose d'impossible d'elle à moi, et que c'était plutôt moi qui étais son obligé. Je sentais pourtant que je ne pourrais pas lui faire admettre cette manière de voir. J'eus alors l'idée d'un moyen dilatoire. Je la priai de remettre la question d'honoraires à un autre jour, puisqu'elle devait venir prochainement me consulter de nouveau, et lui demandai de me dire seulement son nom.

Cette demande lui parut-elle une précaution, ou

l'effet d'une curiosité, ou autre chose ? Toujours est-il qu'elle me répondit :

— Pourquoi désirez-vous savoir mon nom, docteur, et quel intérêt cela peut-il avoir pour vous ?

— Mon Dieu, madame, ce n'est nullement par curiosité que je vous fais cette question, qui peut en effet vous paraître indiscrète; remarquez d'ailleurs que je ne vous demande pas votre adresse, pas plus que je ne vous demande de me prouver que le nom que vous me donnez est bien le vôtre; c'est tout simplement pour pouvoir distinguer votre dossier médical — car je prends des notes sur tous mes malades, pour peu que leur cas offre de l'intérêt — de celui de M. X... ou de Mme Z...

— Alors, docteur, écrivez « Madame Maryn ».

— Même orthographe qu'un marin ?

— Avec un Y..., demeurant 16, rue...

— Pardon, madame, laissez-moi vous faire observer de nouveau que, pour écarter toute idée de curiosité, je ne vous ai pas priée de me donner votre adresse; je n'en aurais besoin que si vous me faisiez l'honneur de me demander une visite chez vous.

— Souhaitez-moi alors, docteur, de n'être pas assez malade pour être obligée de vous faire venir chez moi.

— Je vous le souhaite bien volontiers, madame, et très sincèrement, car, permettez-moi de vous le dire, quelque brusque que ce sentiment puisse vous paraître, vous m'inspirez beaucoup de sympathie ; aussi j'espère que vous ne vous fâcherez pas si je vous dis que je désire très vivement vous revoir...

— Comme malade, docteur ?

— Ce serait peu charitable de faire un pareil vœu, et pourtant je suis bien obligé de constater que je n'ai pas d'autre droit, ou pas d'autre espérance, si vous aimez mieux.

— Entre le droit et l'espérance, docteur, je serais très perplexe, car il y a là deux suppositions..... Enfin, puisque je vous ai promis de venir vous dire le résultat de votre traitement, vous pouvez compter sur ma visite très prochaine, quand même je n'aurais à vous dire que ceci : « Je me porte très bien. »

Quand ma belle cliente fut partie, bien qu'il fût grandement temps pour moi de sortir, je rentrai machinalement dans mon cabinet, je me remis dans mon fauteuil de bureau. et tout en laissant ma pensée suivre un rêve enchanteur, je tenais mes yeux fixés — en quelque sorte sans le vouloir — sur la place que l'inconnue occupait un instant auparavant.... Combien de temps je restai ainsi,

perdu dans mon rêve, je ne saurais le dire... Un coup de sonnette me rendit au sentiment de la réalité en me rappelant que si le hasard jetait sur ma route une personne à laquelle mon imagination donnait, peut-être arbitrairement, toutes les qualités possibles, je n'avais pas le droit d'y songer autrement qu'en passant : « Allons, allons, me dis-je, assez pensé à l'inconnue; chassons ces chimères! J'ai besoin de toute ma tête pour accomplir mon labeur quotidien avec toute la conscience qu'on a le droit d'attendre de moi...» Et j'allai continuer mes visites.

Puisqu'il faut l'avouer, je crois bien que je n'examinai pas les quelques malades que j'avais encore à voir avec la même attention à laquelle ils étaient habitués; je crois bien aussi que, pendant le peu de temps consacré à ces visites je n'eus pas l'esprit aussi libre que d'ordinaire... Evidemment, ma pensée était préoccupée de mon inconnue, plus préoccupée certes que je ne l'aurais voulu; j'eus même, dans le courant de la soirée, plus d'une distraction assez forte, ce qui me donna singulièrement à réfléchir, me connaissant et me croyant si invulnérable. Je ne m'en inquiétai pourtant pas autrement, persuadé que la nuit, en amenant le sommeil, dissiperait toutes ces folles pensées et ramènerait mon esprit dans son courant d'idées habituel.

Je m'endormis fort tard, parce que j'avais le cerveau hanté par mon inconnue — qui n'était plus tout à fait une inconnue pour moi, puisque je savais son nom — et je dormis mal, probablement pour la même raison.

Dès le réveil, ce ne fut pas au cas qui était de nature à me préoccuper le plus dans le moment que je pensai tout d'abord; ce fut son image qui se présenta, qui s'imposa immédiatement à mon esprit, et qui ne me quitta plus.

Pendant les huit jours qui suivirent, il ne s'écoula peut-être pas une heure sans que la pensée de ma belle malade ne me trottât par la tête; c'était en quelque sorte une absorption complète, et les quelques intermittences que je constatais ne me servaient qu'à faire mieux ressortir à quel point j'étais pris. Bien des fois je regrettai de ne l'avoir pas laissé achever lorsqu'elle était en train de me donner son adresse; il est certain que si j'avais su où trouver ma cliente, je n'aurais pu résister au violent désir que j'éprouvais de la revoir. Heureusement, me disais-je, il est très probable qu'elle habite dans le quartier, et dès lors je pouvais espérer la rencontrer dans le cours de mes visites; ce n'était là sans doute qu'un espoir, mais j'étais bien obligé de m'en contenter. De toute façon, bon gré, mal gré, force me fut de patienter et d'attendre qu'il

lui plût de revenir chez moi ; je ne craignais même qu'une chose, mais cela très vivement, c'est que je ne fusse pas assez maître de mes sentiments pour en arrêter ou en atténuer considérablement l'expression ; enfin, je voulais tâcher de paraître non pas indifférent — ce qui m'eût été impossible — mais moins ému que je ne l'étais, de façon à ne pas effaroucher sa susceptibilité.

Elle revint à peu près au bout du délai dont nous étions convenus. Quand je l'aperçus dans le salon d'attente, je fus pris d'une vive émotion et je sentis la rougeur me monter au visage. Toutefois, comme je me trouvais dans la pénombre formée par la porte de mon cabinet qui ouvrait dans le salon, et tournant le dos à la lumière, personne autre que moi ne remarqua cette rougeur accusatrice ; mais le malade que je fis passer à ce moment dans mon cabinet put constater, s'il était observateur, que j'écoutais ses doléances avec une attention peu soutenue et même que je l'expédiais un peu précipitamment. Mais il est de ces choses qu'on fait en quelque sorte malgré soi, comme sous la poussée d'une impulsion contre laquelle on se sent incapable de résistance, et bien qu'on ait parfaitement conscience de l'incorrection ou même du mal commis.

Quand ce fut enfin son tour, dès qu'elle eût franchi la porte de mon cabinet, je lui pris la

main que je gardai quelques instants dans les miennes, jusqu'au moment où les convenances me forcèrent à prier ma cliente de s'asseoir.

— Je vous sais un gré infini, madame, d'être revenue me voir.

— Mais, docteur, c'était chose convenue : il fallait bien que je vinsse vous rendre compte de mon état et des résultats du traitement.

— Sans doute, c'était convenu ; mais, vous savez, ce qu'on désire trop vivement, on craint toujours de ne pas le voir se réaliser.

— Vous désiriez donc si vivement que cela me revoir, docteur ?... Vraiment ?... Et peut-on savoir pourquoi ?

— Vous êtes bien curieuse.

— Vous savez que c'est un de nos grands défauts à nous toutes.

— Eh bien! parce que vous m'avez inspiré à première vue une sympathie étrange, un sentiment dont je n'ose me rendre compte, parce que je crains qu'il ne soit plus sérieux que je le voudrais, et dont j'ose à peine aussi vous parler de peur que vous ne m'arrêtiez dès les premiers mots.

— Alors, docteur, c'est après m'avoir vue à peine une demi-heure, sans me connaître le moins du monde, sans savoir qui je suis, que vous avez éprouvé d'emblée pour moi une sympathie aussi

profonde ?... C'est ce qu'on appelle le *coup de foudre*.

— Je vous en prie, ne plaisantez pas : je vous l'ai dit, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

— Si c'est réellement ainsi, changeons vite de conversation : ça n'aurait qu'à me gagner, et alors je me trouverais sans défense.

— Oh ! pour cela, rassurez-vous, madame : j'espère que vous avez de moi une meilleure opinion... Je vous dirai d'ailleurs, quelque paradoxal que cela puisse vous paraître, qu'on est d'autant moins entreprenant, ou d'autant plus réservé, que le cœur est plus de la partie.

— Allons, docteur, je plaisantais. La preuve que j'ai une bonne opinion de vous, c'est qu'après ce que vous venez de me dire de vos sentiments pour moi, je suis encore ici... Mais, à propos, savez-vous que vous ne m'avez pas encore demandé comment j'allais ?... Pour un homme qui porte un vif intérêt à quelqu'un...

— Oh ! pardon, madame, mille fois pardon !... Mais, cet oubli même des convenances les plus élémentaires est une preuve de plus de la sincérité de ma sympathie, car s'il est un sentiment essentiellement égoïste, à coup sûr c'est...

— N'achevez pas, docteur ; du reste, je vais bien et j'ai grand plaisir à vous dire que vous aviez par-

faitement compris la nature des symptômes que j'éprouvais : je ne suis peut-être pas complètement guérie, mais je vois qu'en continuant votre traitement...

— Alors, c'est vous, madame, qui vous donnez la consultation.

— Il le faut bien, puisque vous m'oubliez pour ne me parler que de vous.

— C'est parce que, aujourd'hui, c'est moi le plus malade, et qu'à ce titre, ce serait alors à moi de vous demander une consultation.

— Une consultation sur votre cas ?

— Oui, madame, sur mon cas, et très sérieusement.

— Eh bien ! si c'est aussi sérieux que cela, docteur, il faut oublier : je ne connais pas de remède plus héroïque dans cette situation.

— Alors, la sympathie que j'éprouve pour vous n'a trouvé, je le vois, aucun écho chez vous et vous a laissée indifférente.

— Et s'il en était tout autrement que vous ne pensez ?... Mais qu'est-ce que je vous dis là ?... Non, ce n'est pas possible... Ah ! pourquoi m'avez vous parlé de tout cela ?... Allons, mon cher docteur, cet entretien n'a duré que trop longtemps : je vous quitte.

— Je vous en prie, restez encore un peu.

— A quoi bon, puisque... Tenez, vous alliez me faire dire une sottise. Je m'en vais vite... Si j'allais, à mon tour, être prise d'une trop vive sympathie ?... C'est très dangereux.

— Vous plaisantez toujours.

— Je plaisante si peu que je me sauve.

— Quand vous reverrai-je ?

— Sérieusement, docteur, il vaut mieux, pour l'un comme pour l'autre, que nous nous en tenions là. Vous m'en avez trop dit, — et je vous ai laissé, de mon côté, peut-être trop deviner, — pour que cet entretien puisse avoir un lendemain que tout rend impossible. Permettez-moi donc, malgré toute la confiance que j'ai en vous, de ne pas revenir vous donner de mes nouvelles : je craindrais que la sympathie ne devînt telle que... Enfin, je ne dois vous revoir que lorsque je pourrai croire que vous m'avez oubliée.

— Il faudra alors, madame, ne pas revenir de si tôt, car j'ai la première impression bien durable, et celle-là a été profonde.

A ce moment, elle se leva, évidemment un peu émue, et se dirigea vers la porte; puis, après un instant d'hésitation, elle revint sur ses pas, prit vivement une petite bourse et en tira deux pièces d'or qu'elle déposa sur la cheminée.

— Voulez-vous me faire un grand plaisir, madame ?

— Très volontiers, docteur.

— Eh bien ! reprenez cet argent. Vous direz tout ce que vous voudrez, que vous ne pouvez me prendre mon temps et vous laisser soigner pour rien, que ce que vous faites est correct, que c'est forcé ; je ne pourrai, moi, me décider à accepter des honoraires de vous.

— Mais ça ne se peut pas, cela.

— Je vous en prie, madame, n'insistez pas.

— Mais savez-vous, docteur, que c'est très gênant... Eh bien ! acceptez tout de même, sinon pour vous, du moins pour vos pauvres : les occasions ne doivent pas vous manquer.

— J'accepte pour les pauvres, mais à une condition, c'est que vous vous chargerez de leur remettre l'offrande... Croyez-moi, cela leur semblera plus doux en le recevant de vos mains... Quand on représente la Charité, c'est toujours sous les traits d'une femme, et on tâche de la faire aussi charmante que possible.

— Allons, docteur, votre éloquence triomphe de mes scrupules : je distribuerai de mon mieux aux pauvres votre offrande...

— Et ainsi j'aurai encore le plaisir de faire un bonne action avec votre collaboration. Pour la

peine que vous prendrez, vous aurez leurs remerciements.

— Peut-être vous en apporterai-je un jour la part qui vous est due.

— Merci pour cette espérance.

J'avais à peine eu le temps de répondre ces mots et de lui serrer à la hâte la main qu'elle me tendait, ma cliente était déjà partie.

Le premier sentiment que j'éprouvai fut un sentiment de tristesse profonde... J'avais vaguement entrevu un horizon tout nouveau qui s'évanouissait au moment où je croyais l'atteindre. L'intensité et la durée de cette impression mélancolique me montrèrent mieux que toute autre enquête intime à quel point j'étais menacé, sinon irrémédiablement pris, et, à la rigueur, combien il était heureux, au point de vue un peu mesquin de mon repos, que Mme M... eût pris cette détermination de ne pas me revoir de longtemps.

Bien des jours se passèrent ainsi sans affaiblir l'impression profonde qu'avait laissée en moi Mme M..., pas plus que le sentiment qu'elle m'avait inspiré.

Je n'avais plus entendu parler de Mme M... et je me demandais ce qu'elle pouvait être devenue,

lorsque, six semaines environ après sa dernière visite, je reçus d'elle la lettre suivante :

« Mon cher docteur,

« Je crains que vous ne m'ayez traitée d'ingrate alors que je n'ai fait qu'obéir à d'impérieuses nécessités. Venue à Paris pour affaires de famille qui pouvaient m'y retenir assez longtemps, j'ai dû, ces affaires terminées, aller rejoindre mon mari à Marseille. Une circonstance — tout à fait sans intérêt pour vous — m'a même forcée à partir si brusquement que je n'ai pu aller vous serrer la main, et vous dire...

« Mais au fait, peut-être vaut-il mieux que cette circonstance se soit présentée — et je vous assure, pourtant, mon cher docteur, que sur le moment je l'ai qualifiée de très inopportune. Puisque nos relations ne pouvaient pas avoir de lendemain durable, un brusque dénouement est infiniment préférable à des adieux qui n'auraient pas été sans danger pour l'un comme pour l'autre... Je puis bien vous le dire maintenant que je suis loin.

« J'avais deviné en vous tant de bonté que ma sympathie vous avait été acquise presque dès le premier abord... J'avais ensuite deviné autre chose que de la bonté, et c'est pour cela que cette séparation est arrivée fort à propos.

« Les préoccupations de la clientèle aidant, vous m'oublierez aisément — on oublie si vite à Paris ! — Peut-être même rencontrerez-vous quelque aimable Parisienne qui vous y aidera... Mais si les hasards de la pratique, ou le désir de vous reposer de vos fatigues, vous amenaient un jour dans ce que nous appelons ici la capitale du Midi, rappelez-vous bien qu'il y a au rond-point de l'avenue du Prado une maison où l'on sera très heureux de vous recevoir et de pouvoir payer par une hospitalité toute cordiale la dette de reconnaissance qu'a contractée envers vous celle qui se dit

« Votre bien dévouée,

« M. MARYN. »

Ainsi se termina mon roman... Il avait à peine duré quarante jours.

Combien n'y en a-t-il pas qui ont une existence plus éphémère !

PRENEZ MON EAU !

Chez le docteur Bitourou, boulevard des Batignolles, un jour du mois d'avril.

La bonne remet à Bitourou une carte sur laquelle il lit :

LE Dr TARTINI

MÉDECIN CONSULTANT

Aux eaux de Veyrac

Le docteur Tartini est introduit dans le cabinet.

— Mon cher confrère, n'ayant peut-être pas l'honneur d'être connu de vous, je viens vous faire une visite, afin, que si vous aviez quelque malade à envoyer à Veyrac, vous connaissiez un confrère auquel vous puissiez le recommander et sur

le dévouement duquel vous soyez sûr de pouvoir compter.

— Je vous remercie, confrère, de votre aimable visite, et, à l'occasion, je ne l'oublierai pas, si l'indication de la cure de Veyrac vient à se présenter dans ma clientèle.

— Oh! alors, je suis tranquille, car ces indications sont si nombreuses que je ne doute pas de voir, dans le cours de cette saison, plusieurs malades munis d'une lettre de vous... Je n'ai pas besoin de vous rappeler les propriétés de nos eaux connues depuis si longtemps, et dont les applications sont si multiples... Je vous rappellerai que toutes les variétés de dyspepsie...

— Pardon, si je vous interromps : mais c'est que j'ai en ce moment un dyspeptique que je serai probablement obligé de vous envoyer parce que je trouve qu'il ne s'améliore guère avec les moyens ordinaires.

— Mais parfaitement : envoyez-le moi; vous pouvez être sûr d'avance qu'il en retirera un excellent effet... Je vous disais donc que toutes les variétés de dyspepsie se trouvent admirablement de nos eaux; si vous y ajoutez la chlorose et l'anémie, la goutte et le diabète, les affections du foie, de la vessie et des reins, les obstructions intestinales, la diathèse adipeuse, l'herpétisme et l'arthritisme, et

nombre d'autres états morbides que j'oublie en ce moment, vous aurez une idée de l'immense sphère d'action de nos puissantes eaux, et vous ne vous étonnerez pas plus de leur grande vogue que de la prospérité croissante de notre belle station... Ce ne sont là évidemment, mon cher confrère, que des indications très générales, mais avec un esprit éclairé comme le vôtre, je crois tout à fait superflu d'entrer dans des détails plus circonstanciés. Voici d'ailleurs une brochure dont vous me permettrez de vous faire hommage et qui, au besoin, vous fournira tous les renseignements complémentaires dont vous pourrez avoir besoin sur la composition des sources, les excursions, les prix des hôtels avec indication des meilleurs, etc.

— Merci bien; soyez sûr, confrère, que je ne manquerai pas d'y avoir recours à l'occasion.

— A propos, j'aurai l'honneur de vous adresser mon *Traité des fractures,* qui, je l'espère, vous intéressera.

— Un *Traité des fractures ???*

— Oui, je comprends..., au premier abord... Eh bien ! j'ai eu l'idée de faire une monographie sur ce sujet parce que c'est de la pratique courante; ce sont de ces cas qu'on rencontre tous les jours et pour lesquels un praticien comme vous doit être bien aise d'avoir sous la main un guide

consciencieux bien au courant des dernières acquisitions de la science.

— En vérité, cher confrère, vous me comblez; il me sera bien difficile de ne pas me souvenir de vous.

— C'est tout ce que je désire... Au plaisir de vous revoir.

Au moment où Bitourou accompagne le docteur Tartini, la bonne lui remet deux cartes sur l'une desquelles il lit :

LE Dr LESCOURBIAC

MÉDECIN CONSULTANT

Aux Thermes de Aiguecaude.

et sur l'autre :

LE Dr RUELLE

EX-MÉDECIN INSPECTEUR DES EAUX DE FRÉDEFONS

Il entre dans le salon et dit :

— Lequel des deux confrères est arrivé le premier ?

— Nous sommes entrés en même temps, répondent à la fois les deux hydrologues.

— Alors, que l'aîné de vous deux prenne la peine de passer dans mon cabinet.

Le docteur Lescourbiac entre.

— Le docteur Lescourbiac, très cher confrère, pour vous servir, et très honoré de faire votre connaissance pour vous recommander ma petite station. Vous savez que j'exerce depuis vingt-cinq ans aux Thermes de Aiguecaude, ces thermes admirables comme l'Allemagne nous en envie, et qui en effet n'ont pas leurs pareils au monde. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'à une thermalité très élevée, dont la puissance est considérable, se joint la présence d'un élément constituant très important.

— Mais, au fait, quelle est la caractéristique de vos eaux, à quel élément minéral prédominant doivent-elles leur action ?

— Outre la thermalité, comme j'avais l'honneur de vous le dire, nos eaux doivent leur merveilleuse efficacité, dans tant d'affections qu'il serait trop long de les énumérer, à la présence de la silice...

— Mais alors, confrère, votre eau est une soupe aux cailloux.

— Très joli, très joli !... on ne me l'avait pas encore fait.... Mais oui, une soupe aux cailloux, comme vous le dites si spirituellement... Mais quelle merveilleuse soupe aux cailloux que celle qui ré-

veille les forces languissantes, qui ranime la vitalité, qui active la circulation, qui permet à l'estomac de digérer, qui...

— A ce propos, je vous dirai que j'ai précisément en ce moment un dyspeptique qui pourra aller éprouver la vertu de vos eaux.

— Soyez d'avance tranquille sur son compte, cher confrère; vous pouvez lui annoncer qu'à coup sûr il reviendra de notre station radicalement guéri. Enfin, la vieille plaisanterie de la Fontaine de Jouvence ne s'est jamais mieux appliquée qu'à nos merveilleuses eaux... Je ne vous offre pas de brochure à l'appui, parce que vous savez aussi bien que moi, très cher confrère, que tout ce qu'on y écrit ne prouve rien... Et puis, qui est-ce qui les lit, ces brochures ?... Ce n'est pas même

Autour d'un Caudebec qu'on en lit *la préface*.

Vous devinez le reste... C'est pour cela que, pour ne pas vous importuner, et pour protester un peu aussi contre cette fièvre de productions hyperboliquement laudatives, je n'ai pas cru devoir écrire sur ma station... Je vous ai dit en toute sincérité ce qu'il faut penser de ses merveilleuses sources, les effets vraiment surprenants qu'on peut en attendre; vous pouvez compter là-dessus mieux que si c'était écrit. Je crois, voyez-vous, qu'il faudra

retourner l'adage et dire : « *Scripta volant, verba manent*... » Je ne vous en dis pas plus long, très cher confrère; vos moments sont précieux et je me ferais un véritable scrupule de vous en dérober outre mesure... Je ne vous ai déjà que trop longtemps entretenu... Charmé d'avoir fait votre connaissance, et au plaisir de vous revoir... Surtout, n'oubliez pas le docteur Lescourbiac et les eaux d'Aiguecaude.

— Vous pouvez compter sur moi à l'occasion... A revoir.

— Docteur Ruelle, veuillez entrer.

— Très honoré confrère, comme ma carte vous l'a annoncé, je suis ex-médecin inspecteur aux Eaux de Frédefons, et n'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'ai pris la liberté de vous faire une visite afin de vous recommander ma station... Remarquez, je vous prie, que si je mets sur mes cartes de visite « ex-médecin inspecteur aux Eaux de Frédefons » ce n'est pas parce que je n'y exerce plus; au contraire, j'y suis fixé plus que jamais, aujourd'hui surtout où je suis allégé de toute attache officielle. C'est en effet pour protester contre un mauvais tour qu'a cru me jouer le gouvernement, en me destituant sous prétexte de tiédeur politique, que je conserve et même que je souligne mon titre d'ex-médecin inspecteur pour que le public, notre grand juge à

tous, puisse comparer celui qui a la confiance du gouvernement avec celui qui ne l'a plus.

— Personne, assurément, ne saurait vous désapprouver, cher confrère ; maintenant, veuillez donc me rappeler — car je suis fort ignorant en hydrologie — quelle est la caractéristique de vos eaux, quel en est le principe essentiellement actif ?

— Il n'y a pas, il ne doit pas y avoir ignorance de votre part, très honoré confrère ; vous suivez avec trop d'attention les progrès de la science pour parler d'ignorance... Dites qu'il y a oubli ; cela peut être vrai..., et quoi d'étonnant d'ailleurs : songez que nous avons en France quelque chose comme trois cents à trois cent cinquante stations hydrominérales, et que s'il fallait se rappeler exactement la composition et les propriétés de toutes leurs sources, il n'y a pas de mémoire de praticien qui y suffirait... Sans doute, il y en a peu, très peu même, qui aient l'importance de Frédefons ; mais chacune réclame sa place au soleil.

— Mais dites-moi un peu, confrère, ce qui justifie l'importance attribuée à vos eaux ; je vous crois sur parole, c'est entendu ; mais enfin je tiens — si par hasard j'avais quelqu'un à convertir — à ce que ma religion soit éclairée.

— Ce qui justifie la prééminence de notre station, ce sont les résultats vraiment remarquables qu'ob-

tiennent les malades qu'on y envoie, tous les ans en plus grand nombre...

— Oui, sans doute; mais à quel élément minéralisateur ces eaux doivent-elles leur action thérapeutique ?

— C'est juste, c'est juste, honoré confrère; j'avais oublié d'insister sur ce point, et vous faites bien de me le rappeler... C'est à la présence de l'urane.

— L'urane ?...

— Oui, honoré confrère, l'urane... Cela ne vous dit rien, l'urane; cela vous étonne même d'entendre parler d'une substance dont le professeur de thérapeutique de la Faculté a oublié — et pour cause — de vous entretenir... Il faut vous dire du reste que c'est seulement dans ces derniers temps qu'on a découvert la présence de ce précieux métal dans nos eaux, et alors on a pu s'expliquer maints effets dont on ne se rendait pas bien compte avec la composition chimique de nos eaux telle qu'on la connaissait auparavant, ainsi que je l'ai montré dans plusieurs notes communiquées à la Société de biologie, à l'Académie de médecine et enfin à l'Institut.

— Et quelle est la proportion d'urane trouvée dans l'eau de Frédefons ?

— De deux à trois dixièmes de milligrammes par

litre... Cela paraît peu, au premier abord : mais cette faible dose, par le seul fait que l'urane se trouve dans une eau vivante — passez-moi cette expression — acquiert une puissance dynamique qui en décuple et peut-être en centuple l'effet, qui devient alors vraiment étonnant.

— Eh bien ! cher confrère, puisque l'urane a des propriétés que je ne soupçonnais pas, je tâcherai de me mettre au courant de la question, et, si je vois qu'il ait quelque chance de réussir notamment dans la dyspepsie...

— Dans la dyspepsie ?... Je crois bien !... L'urane a une action élective sur tous les organes abdominaux, car il agit comme vaso-constricteur sur toute la circulation porte, et en favorisant ainsi le fonctionnement de tous les viscères tributaires de cette circulation, il régularise aussi celui des organes thoraciques, et par suite...

— Je vous demandais cela parce que j'ai précisément en ce moment un dyspeptique auquel le traitement médicinal ne paraît pas réussir beaucoup...

— Vous pouvez, très honoré confrère, me l'envoyer en toute confiance : je vous le rendrai si bien guéri que je ne crains qu'une chose, c'est que vous ne trouviez que je ne vous laisse plus rien à faire...

— Qu'à faire alors l'éloge de vos eaux.

— Et vous verrez qu'il sera mérité... J'aurai l'honneur de vous envoyer les notes sur l'urane que j'ai communiquées aux sociétés savantes, et vous serez obligé de reconnaître quelle bonne fortune c'est pour nos eaux de posséder une pareille substance.

— Ce sera pour moi une véritable révélation.

— Surtout, quand vous m'adresserez votre malade, veuillez bien lui recommander de ne pas me confondre avec le médecin-inspecteur, et bien obligé d'avance.

— Au plaisir de vous revoir.

(La bonne annonce le docteur Badouille.)

Bitourou, qui commence à en avoir assez, s'est décidé, pour que la conversation ne traîne pas en longueur, à rester debout, adossé à la cheminée ; mais, comme il tient à être poli, il dit au nouvel arrivant :

— Veuillez donc vous asseoir, confrère.

— Merci, je ne m'assieds jamais... Eh bien ! mon cher ami, comment ça va ?

— Mais, pardon... ; je ne vous remets pas très bien....

— Le docteur Badouille, parbleu !

— Badouille..., Badouille... ? Oui, il me semble que votre nom ne m'est pas tout à fait inconnu, mais je ne me rappelle pas au juste....

— Comment ! Vous ne vous rappelez pas le docteur Badouille, médecin consultant aux eaux de Bonnesource ? Même que j'ai eu le plaisir de venir vous faire une visite l'an dernier, à pareille époque, pour vous remettre en mémoire les propriétés merveilleuses de nos eaux.....

— Ah ! très bien ; j'y suis maintenant.

— Eh ! tenez, nous nous sommes rencontrés cet hiver à l'enterrement — les enterrements et les banquets, je n'en manque pas un — je disais donc... à l'enterrement du professeur Gagnon — quelle croûte, hein, que ce Gagnon ! — et, vous vous rappelez, pendant l'évangile, je vous ai raconté cette histoire qui vous a tant amusé sur le mariage de Coulange.

— Parfaitement, parfaitement... Oui, très drôle, en effet, cette histoire; je ne la connaissais pas.

— Mais, mon cher, tout le monde connaît ça dans le monde médical.... Mais, parlons de choses plus sérieuses : je viens vous rappeler votre promesse..., vous savez ?

— Quelle promesse ? Je n'ai pas souvenir...

— Eh bien ! (en même temps Badouille tire sur

un des boutons de la redingote de Bitourou) vous m'aviez promis de m'envoyer quelques malades.

— Ah oui ! Mais, que voulez-vous ? Je n'ai pas trouvé d'occasion.

— Vous en avez cependant envoyé aux eaux ?

— Oh ! Bien peu... guère plus d'une demi-douzaine. Là-dessus, j'en ai envoyé un à Langeac, où il a été soigné par le docteur Pastoureau.

— Ah ! Cet intrigant de Pastoureau !

— J'en ai expédié un autre, qui m'ennuyait beaucoup, à Portara, sur la frontière espagnole, le plus loin que j'ai pu..., pour ne pas le revoir de si tôt.

— Il fallait l'envoyer à Bonnesource ; c'est moins loin, c'est vrai ; mais je l'aurais gardé, si vous aviez voulu, toute la saison..., pour vous rendre service... D'ailleurs, vous auriez pu me les adresser tous.

— C'eût été, ce me semble, absolument impossible, car aucun de ces cas ne rentrait dans ceux que vous traitez à votre station.

— Erreur, mon cher ami, erreur ! Avec un peu de bonne volonté....

— Comment ! Avec un peu de bonne volonté, on peut envoyer des malades où l'on veut ?

— Mais sans doute !... En somme, qu'est-ce qu'on leur a fait faire à vos malades ? On leur a prescrit des bains ou des douches, et on leur a fait

boire de l'eau, n'est-ce pas ?... C'est bien ça ?... Eh bien! j'aurais pu leur faire faire tout cela à ma station, tout comme là où ils sont allés.

— Et le résultat ?

— Et le résultat n'aurait pas été moins bon.

— Tiens, tiens ! Mais c'est une nouvelle théorie, ça, une nouvelle façon d'interpréter l'action des eaux minérales.

— Mais non, mais non ! Il n'y a là rien de bien nouveau... Entre nous, là, voyons; croyez-vous qu'il puisse y avoir une grande différence entre l'action que produisent les quelques décigrammes de sels contenus dans les eaux de Bonnesource, et celle....

— Oh ! oh ! confrère, vous émettez là des opinions bien fantaisistes... Mais je ne vous suivrai pas sur ce terrain; cela mènerait trop loin. J'aime mieux vous croire sur parole, et vous dire que je ferai de mon mieux pour diriger de votre côté le plus possible d'amateurs de voyages circulaires qui auront quelque chose à soigner. Ainsi, tenez, j'ai en ce moment un dyspeptique qui.....

— Je le retiens !... Ça en fera toujours un... Du reste, — c'est bien plus simple — envoyez-moi tous ceux qui auront quelque chose à soigner, comme vous disiez tout à l'heure, et vous savez aussi bien que moi qu'on a toujours quelque chose à soi-

gner.... A propos, mon cher (ici Badouille reprend le bouton de la redingote et tire dessus avec plus d'insistance), vous savez qu'à ma station, depuis la dernière saison, nous avons pris la spécialité des enfants.

— Quelles maladies des enfants traitez-vous ?... Je ne comprends pas très bien le mode d'action...

— Ça ne fait rien; vous pouvez nous envoyer tous les petits malingreux, chlorotiques, étiques, rachitiques, etc., tous ces enfants chez les ascendants desquels il y a quelque tare organique... Il y a longtemps que je pensais à cela ; la mer accapare toute cette énorme clientèle, me disais-je; on pourrait en détourner une partie... C'est très lucratif, vous savez, la clientèle des enfants... Et puis, quand on a les enfants, on a forcément les mamans, et comme nous avons déjà comme spécialité les messieurs...

— Vous aurez alors toute la famille.

— Toute la famille, mon cher ami, comme vous le dites très bien. Ainsi, c'est entendu, on peut compter sur vous... N'oubliez pas Bonnesource..., et surtout les enfants... A propos, voici précisément ma dernière brochure, qui est consacrée à l'action spéciale des eaux de Bonnesource sur les enfants... Merci d'avance.

Bitourou a à peine eu le temps de reconduire Badouille qu'un monsieur entre précipitamment dans son cabinet.

— Mon cher confrère, je ne viens pas vous faire une visite... Vous devez en être obsédé... D'ailleurs, moi, je n'en fais pas ; mais si vous avez besoin de quarante ou cinquante bouteilles de l'excellente eau de Saint-Ramond, l'*amie de l'estomac*, comme on l'appelle, vous n'avez qu'à me les demander ; je serai trop heureux de vous les faire adresser à titre gracieux. Voici ma carte, et puis en voici quelques autres pour les confrères de votre connaissance qui voudraient m'honorer de leur confiance. Je ne vous retiens pas une seconde de plus... Mais, surtout, n'oubliez pas la merveilleuse eau de Saint-Ramond.

Bitourou, légèrement ahuri :

— Au moins, il n'a pas été long, celui-là ; mais si ce que m'a dit l'inventeur de l'urane est vrai, s'il y a réellement trois cents à trois cent cinquante stations minérales, en admettant que je ne reçoive la visite que d'un seul représentant de chaque station, ça me promet des après-midi très animées.., Après tout, ces messieurs sont généralement très bien ; quelques-uns sont même fort décoratifs : ils passeront, aisément, aux yeux des gens qui atten-

dront, ainsi que de mon concierge, pour des clients de choix... Il faudra alors que je leur trouve quelque autre malade en espérance, car je ne puis faire miroiter à tous le même dyspeptique... Bah ! je découvrirai bien quelque rhumatisant... Muni de ces deux cas, je n'ai plus qu'à attendre de pied ferme le défilé.

LE PETIT CLIENT DES BATIGNOLLES

AUX EAUX

M. Poivron, escorté de sa femme qui porte, passée à son bras, sa sacoche de moleskine dont elle ne se sépare jamais, se rend chez son médecin le docteur Bitourou.

Le colloque suivant s'engage entre le médecin et son client :

— Eh bien ! monsieur Poivron, comment allons-nous ?

— Monsieur le docteur, c'est toujours cet estomac qui ne va pas... Sans cela, je digérerais bien ; mais c'est lourd là-dedans, voyez-vous, comme si j'y avais des pavés.... Et puis je gonfle, je gonfle, à croire que je vais éclater. Comment donc que vous appelez cette maladie ?

— Nous appelons cela de la dyspepsie.

— Ainsi, ce que j'ai, c'est de la *dipepsie ?*

— Dyspepsie.

— J'entends !... *Dyspespie*... (mouvement d'impatience du docteur). Mais il n'y a donc rien à faire pour ça, monsieur le docteur ?

— Mais si, mais si ; il y a toujours à faire, parce que tous les jours la science découvre de nouveaux moyens.

— Des choses nouvelles, monsieur le docteur, je ne m'en soucie pas beaucoup ; si vous voulez les essayer sur les autres, ça ne me gêne pas, tant que vous voudrez... Mais faire des essais sur moi, je n'en suis pas curieux. Vous m'aviez dit, un jour de cet hiver, que si ça n'allait pas mieux plus tard, quand viendrait la belle saison, vous m'enverriez peut-être aux eaux.

— Mais je ne demande pas mieux, si vous voulez vous décider à faire cette dépense.

— Mon Dieu, monsieur le docteur, nous ne roulons pas sur l'or, mais si ce n'est pas trop coûteux, nous tâcherons de faire encore ce sacrifice ; il n'en est pas que nous ne soyons décidés à faire, mon épouse et moi, pour ma santé... Pour lors, à quelles eaux que vous voudriez nous envoyer ?. . J'espère que vous ne nous choisirez pas une grande station ?... Vous savez, nous vivons modestement. une petite, une toute petite station nous suffirait.

— Ma foi, monsieur Poivron, je n'ai pas le choix : je ne vois guère que Veyrac qui....

— Comment, Veyrac !... Veyrac ? Mais, c'est bien trop conséquent pour nous, monsieur le docteur; nous n'avons pas besoin d'une aussi grande station; ça nous coûterait les yeux de la tête... Et puis, je ne suis pas — il me semble — si malade que ça... Est-ce qu'une toute petite station ne pourrait pas faire aussi bien pour mon cas ?

— Non, monsieur; il faut absolument Veyrac, et, sans plus tarder, je vais vous donner une lettre de recommandation pour un des premiers médecins de là-bas, le docteur Marquise, un de mes amis.

— Puisqu'il faut absolument Veyrac, monsieur le docteur, nous irons à Veyrac; mais ne m'adressez pas, je vous prie, à un des grands médecins de là-bas; on nous ferait attendre des heures entières, nous nous y trouverions avec des gens trop haut placés pour nous, et puis il nous prendrait trop cher... Vous connaissez notre position, monsieur le docteur, veuillez donc nous adresser à quel qu'un de moins conséquent.

— Il ne s'agit pas de plus ou moins conséquent; je voulais vous donner une lettre pour le docteur Marquise parce que je le connais et que j'ai pleine confiance en lui... C'est vrai qu'il est très occupé; cela prouve qu'il a une grande réputation... Maintenant, si vous tenez à avoir un médecin moins en renom, et bien moins occupé, ce sera comme vous

voudrez : je vais alors vous adresser... Attendez... laissez-moi réfléchir.., Tiens ! Voilà justement sur ma table un livre, un *Traité des fractures*, que je n'ai pas eu le temps de ranger, et qui me fait penser... Je vais vous adresser au docteur Tartini.

— Et vous voudrez bien, n'est-ce pas, lui faire part de notre modeste situation, car nous n'avons que nos petites rentes, et ça va nous coûter gros, ce voyage... Et puis nous aurons encore à nous nourrir là-bas. Que de frais, monsieur le docteur, que de frais !... Mais si je retrouve la santé...

— C'est comme si vous la teniez, monsieur Poivron. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bon voyage et bonne cure.

M. Poivron est arrivé à la gare 50 minutes avant le départ du train pour avoir bien le temps de surveiller l'enregistrement de ses bagages fort modestes et leur mise en wagon.

Le voyage s'effectue sans incident.

Pouilly-les-Eaux ! crie un employé.

M. Poivron regarde mélancoliquement dans le lointain un groupe de maisons qui lui semblent constituer toute la station : pourquoi donc, dit-il, le docteur ne nous a-t-il pas envoyés à ces eaux ? C'eût été bien plus près de Paris, le voyage nous aurait bien moins coûté ; et puis on doit vivre à bon compte dans ce petit endroit, et les médecins

ne doivent pas prendre cher... Je suis sûr que cela aurait bien suffi pour mon cas... Enfin !...

A la dernière station avant Veyrac, un particulier ayant assez l'allure d'un voyageur de commerce monte dans le compartiment où se trouvent M. et Mme Poivron, et après avoir échangé quelques banalités sur la température, il offre à M. Poivron *La Lanterne* du jour, à quoi ce dernier répond qu'il ne lit habituellement que *Le Petit Journal*, mais que, quand il trouve l'occasion de s'éclairer, il ne met pas la lanterne sous le boisseau.

M. Poivron rit et se rengorge après ce trait d'esprit dont son compagnon improvisé rit aussi, mais très bruyamment. Ce dernier tire de sa poche un étui à cigares, et en offrant un de ses havanes à dix centimes à M. Poivron, il lui demande s'il a déjà fait choix d'un hôtel, et sur sa réponse négative :

— Si j'ai un conseil à vous donner, à Monsieur et à Madame, c'est d'arrêter votre choix avant d'arriver à Veyrac; sans cela, à la gare, vous allez être assaillis par un tas de flibustiers qui vous tireront à hue et à dia chacun de son côté pour vous faire descendre dans quelque hôtel de pacotille où vous serez indignement volé.

— Eh bien ! est-ce que vous connaissez quelque hôtel très convenable, mais dans des prix doux ?... Si j'étais seul, mon Dieu, je serais coulant sur le

convenable ; mais, avec mon épouse, c'est différent. je tiens essentiellement à ce que ce soit très convenable et pas trop cher.

— Je connais parfaitement Veyrac, et je n'aurai que l'embarras du choix. Je vous conseille donc de descendre au Grand Hôtel du Vésuve, où je vais moi-même. Il y a une des meilleures sociétés de Veyrac, et une table ! Vous verrez !... On ne parle que de la table d'hôte du Grand Hôtel du Vésuve.

— Et combien me prendra-t-on, pour madame et moi ?

— Pour tout le monde, c'est 9 francs par tête, tout compris, la table, le logement, la chaussure, la bougie et tout le bataclan, et vous seriez dix de la même famille qu'on ne vous rabattrait pas un franc... Vous voyez que ce n'est pas cher.

— Comment, 9 francs aussi pour mon mari qui ne mange rien, puisqu'il est *dipepsique* ?

— Non, ma femme, c'est *dispespique* qu'il faut dire. ...Enfin, je viens pour l'estomac, là !

— Oh ! bien alors, soyez tranquille, monsieur : avant trois jours, je vous prédis que vous ferez honneur à la table d'hôte, et vous verrez qu'avec les repas qu'on fait à l'hôtel du Vésuve, 9 francs, c'est pour rien... Cependant, comme je suis un des plus anciens clients de la maison, et qu'on ne me

refuse rien, je vous ferai accepter pour 8 francs chacun.

— C'est encore trop cher pour nous, et nous ne voudrions pas dépasser 14 francs pour nous deux... Du reste, vous devez connaître des hôtels dans ces prix.

— Eh bien ! si vous vous contentez d'être sur le derrière, je pourrai vous faire avoir ce prix-là ; mais vous n'en direz rien parce que d'autres pourraient réclamer une pareille réduction, et cela ferait déprécier l'hôtel, qui est vraiment un hôtel de premier ordre après les grands hôtels où descendent les têtes couronnées et les princes de la finance... Il ne vous manque maintenant, monsieur, que d'avoir un bon médecin, mais là, quelqu'un de confiance.

— Oh ! pour cela, nous avons ce qu'il nous faut ! notre médecin nous a adressés à un de ses collègues, spécialiste pour l'estomac, et qui ne nous prendra pas plus cher pour cela ; c'est le docteur Tartini... Vous le connaissez ?

— Très peu, très peu : c'est d'ailleurs un des moins connus. Si vous m'en croyez, vous irez trouver de ma part le docteur Salador, et même, si vous le désirez, pour ne pas poser des heures dans le salon d'attente, je vous y conduirai moi-même.

— Et qu'est-ce qu'il me prendra pour me soigner pendant mes vingt et un jours ?

— Oh ! tout au plus 60 à 100 francs ; mais, vous savez, à ce prix, vous pouvez être sûr que vous serez soigné comme si vous étiez un grand personnage.

— C'est un peu cher pour moi, voyez-vous. mais donnez-moi tout de même sa carte, je réfléchirai... Vous n'en connaîtriez pas un autre, très bon aussi, mais moins cher ?

— Mais si, mais si... Est-ce que je ne les connais pas tous ?... Tenez, voici encore la carte d'un médecin très entendu, et qui vous traitera dans les prix doux... Surtout n'oubliez pas de vous recommander de mon nom : ils sauront ce que cela veut dire, et qu'il faut vous traiter en ami. Voici ma carte, vous la remettrez à celui que vous aurez choisi.

Sur la carte de cet obligeant compagnon de voyage, M. Poivron lut :

ISIDORE CAMELOT

VOYAGEUR DE COMMERCE

La nuit porte conseil. Après avoir retourné plusieurs fois entre ses doigts les deux cartes de médecin qu'on lui avait remises, et en avoir lu et relu la suscription, M. Poivron s'était décidé à se confier aux soins du docteur Tartini.

A une heure, M. et Mme Poivron s'acheminent vers le domicile de ce médecin. Après avoir longtemps battu le pavé et fait trois fois plus de chemin qu'il ne fallait, au moment où il commençait à désespérer, M. Poivron tombe en arrêt devant une superbe plaque sur laquelle il lit d'un air épanoui :

DOCTEUR TARTINI

CONSULTATIONS DE 2 A 4 HEURES

Il reste en extase pendant deux ou trois minutes devant cette plaque, tire gravement sa montre, constate qu'il n'est encore qu'une heure et demie, relit pour la dixième fois la suscription de la plaque, et se demande encore s'il entrera, bien que ce ne soit pas l'heure officielle. Enfin, encouragé par sa femme. il se décide, et sonne timidement, comme quelqu'un qui craint de déranger, si timidement même, que personne n'entend dans la maison, et que le client reste à la porte. Il sonne de nouveau, mais avec autant de discrétion, et naturellement le même succès. Un troisième appel, plus décidé cette fois, fait apparaître une bonne qui lui demande ce qu'il désire.

— Je désire voir le docteur Tartini : je lui apporte une lettre de recommandation de la part d'un de ses collègues de la capitale.

Une demi-heure plus tard, il se trouvait en présence de l'oracle.

— Monsieur, je vois tout de suite de quoi il s'agit, dit le docteur, après avoir pris connaissance des quelques lignes contenues dans la lettre de son confrère : vous êtes affligé d'une de ces maladies que notre civilisation actuelle, avec ses raffinements poussés à l'extrême, a rendues si fréquentes par les excès de tout genre...

— Pardon, monsieur, mon mari n'a jamais fait d'excès d'aucune sorte.

— Madame, je m'entends : il y a excès et excès, et ce qui n'en est pas un pour vous, en est souvent pour nous médecins... Enfin, monsieur, vous souffrez de l'estomac.

— Moi, monsieur le docteur ? Mais non, je ne souffre pas de l'estomac, je vous assure.

— Mais si, monsieur, vous souffrez de l'estomac, vous devez souffrir de l'estomac... Vous reconnaissez bien que vous êtes affecté de dyspepsie.

— Oh ! pour cela, oui, monsieur : ma maladie, c'est bien la *dispespie*.

— Dyspepsie.

— *Dipepsie*.

— Dys-pep-sie.

— *Dis-pet-sie*.

— Enfin, peu importe : ce qu'il y a de sûr, c'est

que c'est une des affections contre lesquelles nos admirables eaux ont le plus de pouvoir, et vous ne tarderez pas, monsieur, à bénéficier de leur étonnante efficacité.

— Monsieur le docteur pourrait-il me dire à quoi tient ma maladie ?

— Votre maladie tient à ce que le suc gastrique sécrété par votre estomac est trop faible pour digérer convenablement les aliments, et cette faiblesse de votre suc gastrique tient à l'anémie, cette anémie des grandes villes que les progrès incessants de l'hygiène tendent à atténuer, mais qui sera, bien longtemps encore, une des plaies de notre civilisation. C'est le manque d'air...

— Monsieur le docteur, nous habitons le boulevard des Batignolles, un quatrième très élevé, très aéré.

— C'est égal, c'est l'air empesté de Paris, avec ses millions de bactéries...

— De batteries ?...

— De microbes, si vous aimez mieux.

— Parfaitement, monsieur le docteur ; je connais très bien les microbes parce que, voyez-vous, le *Petit Journal* nous tient au courant de tous les progrès de la science.

— Eh bien ! vous devez savoir qu'à Paris, chaque

fois que vous respirez, vous introduisez dans votre organisme des millions de microbes.

— Je ne me rappelais pas bien cela; mais il est probable qu'au boulevard des Batignolles, au quatrième...

— Enfin, la question n'est pas là; vous êtes affligé d'une dyspepsie passée à l'état chronique....

— Alors, monsieur le docteur, vous croyez que c'est chronique?... Mon médecin ne m'avait pas dit que c'était si grave que cela... Mais, est-ce que je peux guérir tout de même?

— Avec quelques saisons de Veyrac et un bon traitement, je suis sûr de vous guérir... Voici maintenant en quoi va consister votre cure. Vous irez avec cette ordonnance aux Bains turco-romains et vous y prendrez, le matin, un bain électrique régénérateur, et, l'après-midi, une douche à haute pression; de plus, vous boirez les doses d'eau indiquées sur ma prescription, et enfin, pour seconder l'efficacité de la cure, vous prendrez une pilule dépurative tous les matins et tous les soirs, un paquet de poudre apéritive avant chaque repas, et, à la fin du repas, un petit verre d'élixir tri-digestif à la diastase, à la papaïne et à l'extrait de Veyrac, dont je n'ai pas besoin de vous détailler la formule, mais que vous trouverez à la pharmacie Désaubaines.

— Ça fait bien des affaires à prendre, insinue timidement M. Poivron.

— Précisément, appuie Mme Poivron, notre médecin avait dit, en envoyant M. Poivron ici, que pendant la cure de Veyrac son estomac se reposerait des nombreux médicaments qu'il avait été obligé de lui administrer, et qu'ici nous laisserions un peu le pharmacien tranquille.

— Mon Dieu, madame, je ne demanderais pas mieux que de ne pas donner de médicaments à votre mari; mais, comme je tiens à ce que la cure réussisse à coup sûr, je suis bien obligé d'employer tous les moyens qui me paraissent devoir y aider puissamment, et qui ne peuvent qu'assurer et hâter la guérison. Si le feu était à votre maison, vous ne songeriez pas à vous plaindre que les pompiers emploient trop d'eau pour l'éteindre, quand même vous payeriez cette eau... Eh bien! c'est la même chose ici... Soyez tranquille, madame, quand vous rentrerez à Paris, M. Poivron ira si bien qu'il pourra alors se passer de médicaments, et même de médecin pendant longtemps, peut-être même jusqu'à sa seconde saison.

— Comment? Il me faudra encore une seconde saison..., et avec autant de frais?

— Je n'en fais pas de doute, pour consolider votre guérison.

Le vingt-unième jour, M. et Mme Poivron viennent faire leurs adieux au docteur.

— Eh bien! monsieur Poivron, vous voilà, ce me semble, en bon état, et sinon complètement guéri, du moins considérablement amélioré. Vous mangez bien, vous digérez bien?...

— Bien, pas tout à fait, monsieur le docteur, mais seulement un peu mieux, et je ne sais si je dois l'attribuer à toutes les affaires que j'ai prises ou à l'eau minérale d'ici.

— A l'eau minérale très certainement, monsieur; les médicaments y ont aidé, mais l'honneur de votre cure revient presque tout entier à l'eau.

— Excusez-moi, monsieur le docteur, de ne vous donner que de petits honoraires; mon médecin vous a sans doute prévenu que je ne suis qu'un pauvre petit rentier qui a de la peine à équilibrer son modeste budget... Cette saison a été pour nous une lourde dépense; nous n'avons pas hésité à la faire, madame Poivron et moi, parce que, quand il s'agit de ma santé... Enfin, encore une fois, excusez-moi, je ne suis qu'un petit client des Batignolles.

— Une autre fois, monsieur, vous ferez mieux. A l'année prochaine!

UN DINER

CHEZ LE LARYNGOLOGISTE LEMASSON

Le maître d'hôtel vient annoncer : « Madame est servie. »

— Docteur Jambois, je prends votre bras.

— Très honoré, madame.

Les autres convives, environ une vingtaine de médecins, suivent un peu au hasard. Pas d'autre dame que la maîtresse de la maison.

On offre au choix « potage bisque ou croûte au pot ». Cette dernière est écartée à peu près par tout le monde.

— Expliquez-moi, docteur, pourquoi tous les médecins préfèrent le potage bisque au potage de famille, la respectable croûte au pot ?

— Je suppose, madame, — car c'est là une question que je n'ai jamais étudiée, — que c'est... parce qu'ils éprouvent davantage le besoin d'être émoustillés.

— Mais, monsieur Jambois, vous ne faites que résoudre la question par une autre question, car je vous demanderai alors pourquoi ils ont besoin de s'émoustiller ?

— Ah ! madame, la chose est un peu scabreuse, et je ne sais si, même avec un auditoire aussi peu collet-monté que celui-ci, je puis l'examiner.

— Ah ! mon Dieu ! C'est si scabreux que ça ?... Mettez alors que je n'ai rien dit, car enfin ce n'est pas à une maîtresse de maison à pousser dans des voies scabreuses des messieurs qui passent généralement...

— Vous alliez dire du mal des médecins, madame ; n'oubliez pas que vous êtes un peu de la corporation.

— Vous voyez bien que l'on n'est jamais trahi que par...

— Que par les femmes...

— Oh ! monsieur Jolivieux, c'est bien grave, ce que vous venez de dire là, car je suis seule pour défendre mon sexe... Eh bien ! y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander combien de fois vous avez été trahi par les femmes?... Je vous embarrasse... Dites-moi alors, je vous prie, puisque vous avez vu le jour sur les bords de la Gironde, dites-moi votre opinion sur mon sauterne..., je vous recommande mon sauterne.

— Madame, il peut se passer de recommandation ; il se recommande suffisamment par lui-même; je le trouve simplement délectable, et si mon humble appréciation...

— Allons, docteur, ne faites pas le modeste ; nous savons tous que vous êtes un véritable connaisseur en vins...

— Et en nombre d'autres choses, ajoute le maître de la maison.

— Eh bien ! monsieur Charton, vous qui êtes un des plus brillants agrégés...

— Madame, ménagez-moi, je vous prie, si vous ne voulez pas que je devienne aussi rouge que les tulipes de cette splendide corbeille.

— Vous qui, nourri dans l'école, en connaissez les secrets, croyez-vous qu'on se décidera jamais à créer une chaire de laryngologie.

— Certes, madame, l'occasion serait belle, et, sans flatterie aucune, je vous assure que votre mari l'occuperait dignement et qu'on ne trouverait personne qui justifierait mieux cette création... Mais...

— Mais ?... Continuez, docteur.

— Mais je ne crois pas que, si jamais ça se fait, ce soit de si tôt.

— Il y a peut-être des créations en perspective plus ambitionnées que celle-là : dès lors... A pro-

pos de laryngologie — je sais bien qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu, mais vous m'excuserez, messieurs, en faveur de l'actualité, — qu'est-ce que vous pensez, monsieur Jambois, de la maladie du Kronprinz.

— Mon Dieu, madame, je ne sais trop... : je n'ai guère de compétence dans une pareille question ; c'est votre mari qui peut le mieux nous éclairer à ce sujet... Voyons, qu'est-ce que vous en dites, monsieur Lemasson ?

— Vous voulez que je vous dise mon opinion sur la maladie du Kronprinz ?... Eh bien ! étant donné les documents si contradictoires qui ont été publiés, ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que la maladie du Kronprinz est une sorte de machine politique, une personnification de la quadruple alliance.

— Comment ça ? Comment ça ? demandent à la fois plusieurs convives.

— C'est bien simple : l'Angleterre y est représentée par Morell-Mackenzie, l'Autriche par Schroetter, l'Allemagne par Braman et Bergmann, et l'Italie... par San Remo... Voilà ce que j'y vois de plus clair : si d'autres y voient mieux que cela, qu'on me le dise.

— Tout ça, c'est très joli, confrère, mais vous avez tout simplement escamoté la question... Vous

avez traité la chose en prestidigitateur, mais non en spécialiste.

— Vous avouerez dans tous les cas qu'à table, c'est bien plus drôle de faire de la prestidigitation que de la spécialité... La spécialité, j'en fais tous les jours à ma clinique; ce n'est que là que je pourrais, sans trop craindre de vous ennuyer, tenter une interprétation un peu moins fantaisiste de la maladie du Kronprinz.

— Monsieur Jolivieux, je vous recommande ces truffes, non pas à cause de leur volume, mais parce qu'elles sont de ma dernière récolte.

— Madame, elles sont monstrueusement belles, et si on n'y plantait le couteau et puis les dents, on les croirait tirées d'un magasin d'accessoires pour figurer dans *le Réveillon*... La clientèle a du bon, madame, il en faut même : mais votre corton et vos truffes...

— A propos de clientèle, eh bien ! êtes-vous satisfait ?

— Mon Dieu, madame, en ce moment, c'est un peu la morte saison, passez-moi cette locution familière...

— Morte saison, docteur, c'est très pittoresque pour désigner une saison où il y a peu de morts.

— La plaisanterie est peut-être funèbre, madame, mais au fond, c'est vrai... Une saison où la statis-

tique municipale est en baisse notable, c'est évidemment une mauvaise saison.

— Est-elle assez doctorale, madame Lemasson, hein! dit tout bas Bitourou à Lireux placé à côté de lui à un bout de la table, — pendant que Jolivieux et Jambois discutent vivement la dernière élection à l'Académie.

— Oh oui! tout à fait... N'est-ce pas qu'on a envie de lui dire « Cher confrère » ?

— Cher..., cher...? A vous dire vrai, je n'aime pas ce type de femme.

— Femme superbe, pourtant, et bien plantée...

— Pour bien plantée, ça y est... Encore jeune, ou très bien conservée, ce qui est la même chose, très bien faite, portant bien la toilette... Et pourtant, je n'aime pas ce type.

— Elle a tout : qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Elle a tout, sauf le charme, et sans le charme, le reste n'est rien... D'ailleurs, elle est poseuse en diable, et s'il y a une chose qui m'est absolument insupportable, c'est la pose, plus encore chez la femme que chez l'homme, parce que chez la femme, c'est la mort de la grâce... Ah! par exemple, je vous accorde que c'est une maîtresse femme, et qui s'entend à recevoir...

— Monsieur Lireux, interrompt Mme Lemasson,

n'oubliez pas de faire honneur à mon pâté de foie gras : j'ai à mon château une de mes fermières qui prétend les réussir mieux que les meilleurs fabricants... Vous me direz ce que vous pensez de ses prétentions... A propos, est-ce que vous étiez de service le jour de la reprise de *Don Juan* ?

— Oui, madame, j'ai eu cette chance.

— Comment avez-vous trouvé l'actrice chargée du rôle de *dona Anna* ?... Voix un peu grêle, n'est-ce pas ?... Mon mari qui a examiné sa gorge...

— Jusqu'où, madame ?...

— M. Lemasson ne me l'a pas dit... Enfin il prétend que ça tient à... Comment appelle-t-on cette altération des cordes vocales ?... Il paraît d'ailleurs que ça peut guérir, et M. Lemasson compte bien que le jour où cette *dona Anna* abordera le rôle de *Valentine*...

— Le public sera convaincu de l'efficacité des soins donnés par le plus éminent des laryngologistes.

— Allons, allons, mon ami, je ne suis pas aussi éminent que ça : l'amabilité pousse aisément à l'hyperbole; ça prouve simplement que dans des choses spéciales il faut des hommes spéciaux.

— Ce qui n'est plus à démontrer pour vous, Lemasson, et ce que le public finit aussi par comprendre, heureusement pour vous.

— Ah ! madame, si je n'étais déjà un peu vieux, je prierais bien votre mari de me rendre ma voix de ténor d'autrefois, qu'on trouvait, paraît-il, charmante...

— Et malgré laquelle vous avez été trahi, monsieur Jolivieux... Essayez cependant la cure ; le résultat est presque certain, et songez que peut-être maintenant votre voix de ténor ferait mieux merveille.

— A quarante ans ?...

— Eh bien ! pourquoi pas ?... Vous avez vu *La Souris*, n'est-ce pas ?... Alors, vous devez être convaincu qu'il n'y a pas d'âge pour être aimé... C'est bien votre avis, monsieur Jambois ?

— Il n'y a peut-être pas d'âge, en effet, pour plaire, madame... Mais, quand on a plu, on veut arriver au dénouement, et...

— Et ?... Achevez donc vos phrases, monsieur Jambois.

— Vous en parlez bien à votre aise, madame... Eh bien ! il y a alors ce que je pourrais appeler le quart d'heure de Rabelais... On n'a plus de quoi payer..., et il n'est pas prudent de forcer son talent.

— Là-dessus, messieurs, je crois, moi, qu'il est prudent de passer dans le salon prendre une tasse de café.

Au bout de dix minutes, il ne resta dans le salon que Mme Lemasson, entourée — si le mot n'était trop prétentieux — des docteurs Jambois, Maresco et Papoulos ; ces deux derniers, en leur qualité d'étrangers, avaient cru plus correct de ne pas suivre le maître de la maison et les dix-sept autres confrères au fumoir, malgré leur vif désir d'allumer un cigare. Quant à Jambois, on savait qu'il était inébranlablement fidèle aux vieilles habitudes de galanterie, et qu'il n'aurait jamais consenti — Mme Lemasson l'en eût-elle prié — à abandonner le beau sexe en sortant de table. Pour tout dire, en un mot, le docteur Jambois était le dernier pratiquant du baise-main.

Dans le fumoir, autour de Lemasson et de Jolivieux, avec un nuage bleuâtre de fumée de tabac pour décor, on buvait à petits coups du cognac de 1858 — époque où on en faisait encore — et on devisait de choses et autres, pendant que Lemasson recommandait son cognac, son kirsch des Vosges, etc... La conversation se faisait tantôt par petits groupes, et tantôt devenait générale.

— Dites donc, Lemasson, n'est-ce pas qu'il vous envoie de beaux clients, le confrère Jambois.

— Oui, c'est le cas de dire, de beaux clients, des clients que j'appellerais *décoratifs*... Malheureuse-

ment, c'est le diable pour les faire venir souvent... Quand une fois on les a fait attendre une heure ou deux, ils ne s'y laissent pas aisément pincer une seconde... Si on n'avait qu'eux pour garnir le salon, ce serait faible.

— Mais, cependant, s'ils ont besoin de vous voir, il faut bien qu'ils fassent comme les autres...

— Vous croyez ça ?... Ah ! si vous saviez toutes les rubriques qu'ils inventent pour tourner la difficulté !... Parlez-moi des clients de Lireux, de Bitourou, de Jolivieux, et tant d'autres, ces petits rentiers, ces petits commerçants, ces honnêtes retraités ! Ils ne sont peut-être pas toujours très décoratifs, ceux-là ; ils ont une façon lourde de se tenir dans les fauteuils..., mais quand ils y sont, c'est comme s'ils y étaient vissés ; il n'y a pas de danger qu'ils bougent de là jusqu'à ce que leur tour arrive, et vous pouvez sans inquiétude les faire attendre toute une après-midi.

— A propos de ça, dit Jolivieux, il m'en est arrivé une bien bonne, il n'y a pas longtemps. Figurez-vous que je sors un jour, vers cinq heures, croyant qu'il n'y avait plus personne au salon, — je n'avais pas entendu le coup frappé à la porte de mon cabinet pour me prévenir. — Je vais faire quelques visites et, en rentrant pour dîner, à sept

heures, je passe par hasard dans le salon, où je trouve un de mes clients, qui se réveille brusquement en me voyant entrer.

— Ah! c'est mon tour? me dit-il.

— Si vous voulez, monsieur; seulement, je vous préviens qu'il est plus de sept heures.

— Ah! mon Dieu! Mais je suis arrivé à quatre heures et demie... Plus de sept heures?... Et que va dire mon épouse?... Pour sûr, elle va croire qu'il m'est arrivé quelque chose... Je me sauve, monsieur le docteur; je reviendrai demain, mais moins tard... Je viendrai de très bonne heure pour passer le premier.

— C'est ça, reprend Lemasson; vous voyez bien que vous pouvez les faire attendre, ceux-là, toute une demi-journée... Vous croyez peut-être qu'ils se plaindront de leur mauvaise chance, qu'ils se démèneront comme des névropathes, qu'ils pousseront des « Oh! » et des « Ah! » d'impatience? Non: ils constateront, — les uns avec quelque résignation, d'autres avec fierté, — que vous êtes très occupé, mais ils ne bougeront pas: ils y sont, ils y restent.

— Et c'est sur ce fonds solide, bien en pâte, que se détachent le mieux ceux que vous appelez *les décoratifs*, un magistrat ou un avocat en renom, quelque actrice de l'Opéra, un chanteur à la mode,

un prédicateur très couru, surtout s'il porte quelque costume voyant.

— Un rastaqouère par-ci par-là, à la rosette multicolore, ça ne fait pas mal, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il n'en faut pas trop, vous savez : rien que de temps en temps.

— Dites-donc, Lemasson, voulez-vous m'éclairer sur un point bien délicat ?

— Vous savez qu'aujourd'hui nous faisons pénétrer la lumière partout..... Ainsi donc, allez, Jolivieux : allez.

— Dites-moi un peu, — mais là, sans blague,— ce qu'il faut penser des granulations, car, — ceci entre nous — vous nous la faites un peu aux granulations.

— Touchons pas à ça, je vous prie.

— Comment, « touchons pas à ça » ?.... Qu'est-ce que cela signifie ?... Voyons, la granulation existe-t-elle, oui ou non ?

— Si elle existe.....? Mais, mon cher, aussi évidemment que le soleil.

— Et si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer... Connu, connu..... Mais enfin, moi, je ne suis pas un profane..... Vous pouvez me dire ce que vous en pensez.

— La granulation, mais c'est notre arche sainte...

— Votre arche sainte?..... Très bien : oui, ça me dit clairement quelle importance vous y attachez; mais.....

— Mais, mon cher ami, c'est plus que de l'importance que nous lui donnons : nous en faisons un dogme.

— Ah ça! voyons : vous vous.....

— Pas le moins du monde : un dogme, vous dis-je; et, vous savez, les dogmes, c'est sacré, ça ne se discute pas.

— Oui, je sais cela : on y croit, ou on n'y croit pas..... Notez bien que je ne demande pas mieux que d'y croire, à votre dogme ; mais enfin je voudrais au moins un semblant d'initiation..... Pourriez-vous me montrer quelque spécimen de cette curiosité-là ?

— Curiosité! Vous venez de le dire : pure curiosité, intéressante surtout pour nous..... Croyez-moi, ne vous en inquiétez pas autrement. Si un de vos malades est enroué, et si son enrouement résiste aux moyens employés par vous, dites-lui : Ah! ce sont ces diables de granulations! Il faut voir un spécialiste..... Si un autre de vos malades.....

— Je comprends..... ce sont aussi ces diables de granulations..... faut voir M. Lemasson.

— Jolivieux, vous désiriez être éclairé?... Vous l'êtes très suffisamment. Allez et convertissez.....

Là-dessus, messieurs, je crois qu'une nouvelle tournée de fine champagne est toute indiquée.

— Eh bien, soit Lemasson ! Je vais même porter un toast qui sera du velours pour vous : A la santé des granulations !

— Et surtout de ceux qui en ont.

Sur ce, on se sépara ; mais bon nombre comptèrent se revoir prochainement chez Malézieu, l'ophthalmologiste bien connu.

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

TABLE DES MATIÈRES

Prologue V
Mon premier accouchement 1
Mon mariage 15
Une consultation 29
Mon douzième accouchement 43
Une bonne fortune 57
La morsure du griffon 73
Une conquête embarrassante 85
La vie médicale de petite ville 103
Le choix d'une spécialité 117
Le banquet Ganivet 133
Histoire d'un médicament 149
La fondation d'un journal 161
Une séance au Comité de rédaction 173
Le numéro à grand tirage 187
Variétés de consultants 203
Une égérie médicale 217
Qui sine peccato... 229
Prenez mon eau ! 247
Le petit client des Batignolles 265
Un dîner chez le laryngologiste Lemasson 279